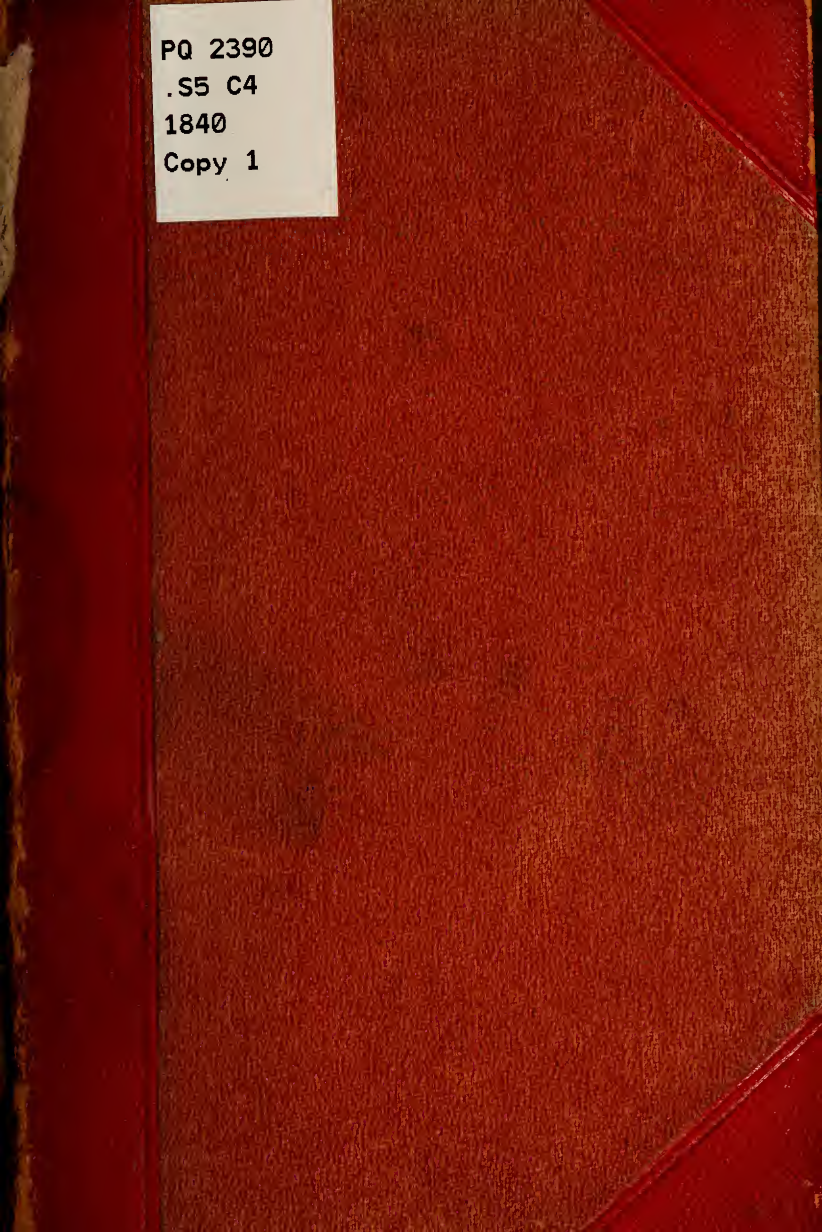
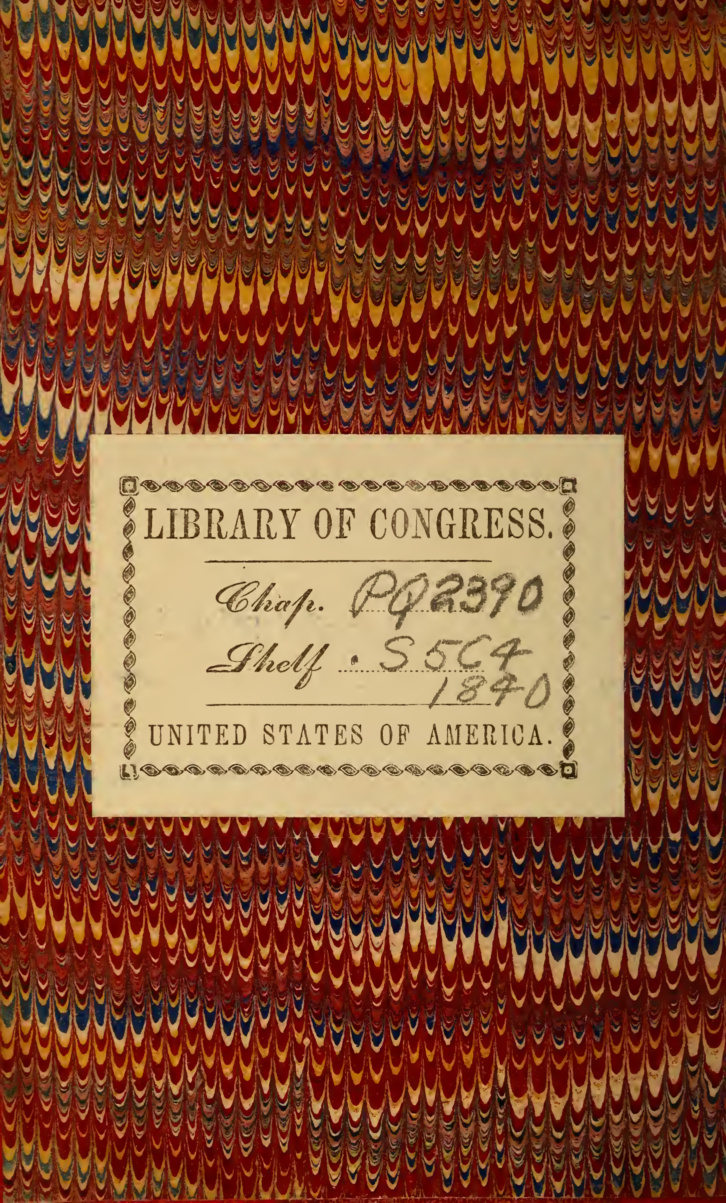
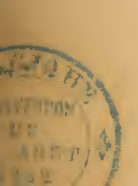

PQ 2390
.S5 C4
1840
Copy 1


LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PQ2390
Shelf .S564
1840
UNITED STATES OF AMERICA.



LA

# CHAINE D'OR.



IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n° 8.

# LA
# CHAINE D'OR

PAR

**La comtesse Dash.**



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET C^e.

1840

# HENRIETTE DE NAMPLES.

## HENRIETTE DE NAMPLES.

C'est une histoire de l'ancien temps que je vais vous dire, ma chère Marie, de ce temps où j'étais jeune aussi et où j'aimais les histoires. Vous la lirez, j'espère, avec intérêt et vous voudrez bien songer que l'auteur est une vieille femme qui n'a plus que des souvenirs à vous compter. L'avenir est à vous, le passé m'appartient; à vous l'espérance, à moi le regret.

Dans cet ancien temps dont je vous parle, presque toutes les filles de qualité faisaient leur éducation au couvent. Il était bien rare qu'on nous

gardât dans la maison paternelle. Les héritières, les filles uniques jouissaient seules de ce privilége, et encore ne leur était-il pas accordé généralement. On choisissait une abbaye à portée de ses terres ou de sa résidence habituelle ; on y envoyait les jeunes personnes avec une gouvernante, et bien recommandées à quelque tante ou quelque amie religieuse, chose qui ne nous manquait pas, Dieu merci ! Parmi les communautés d'élite, l'abbaye de Chelles jouissait d'une haute réputation. Sa situation à douze lieues de Paris et de Versailles rendait les communications commodes et fréquentes. Des princesses du sang en avaient été abbesses et les plus grandes dames s'honoraient d'y être reçues.

Le 25 janvier 1771 un carrosse roulait très-vite sur la grande route de Chelles à Paris. Dans le fond, une jeune fille de seize ans, vêtue de blanc des pieds à la tête, se tenait penchée vers la portière et examinait le paysage d'un air à la fois triste et étonné. A côté d'elle une grave personne, en robe et en coiffe noires, échangeait quelques mots avec l'écuyer placé sur le devant

dans une attitude respectueuse ; la jeune fille ne les écoutait pas, lorsque le nom du marquis de Gironne lui fit promptement retourner la tête.

— M. le marquis est un enfant charmant, disait l'écuyer ; c'est dommage que sa santé soit si faible. Madame la duchesse l'adore, et elle a bien raison, car on n'a pas plus d'esprit que lui.

— Ressemble-t-il à mademoiselle? demanda la gouvernante.

— Si j'osais exprimer toute ma pensée, répondit l'écuyer en s'inclinant, je dirais qu'il n'y a pas la plus petite ressemblance entre eux. C'est un genre de beauté tout différent.

Henriette soupira, attendit un instant que la conversation se rengageât de nouveau, et, voyant qu'ils se taisaient, reprit sa première occupation.

Henriette était fille du duc de Namples ; elle avait perdu sa mère de très-bonne heure, et son père, en se remariant à mademoiselle de Saint-Sernin, l'avait envoyée à Chelles, d'où elle sortait pour la première fois à seize ans. Quelques rares visites du duc et de la duchesse lui avaient montré dans son père un homme froid et indiffé-

rent, et dans sa belle-mère une fort grande dame, belle, vaine de sa beauté, de son rang, sèche et dédaigneuse. Combien alors elle regrettait sa mère, sa mère qu'elle n'avait pas connue! Quant à son frère du second lit, le marquis de Gironne, elle ne l'avait jamais vu.

Vous comprenez, ma chère petite, combien Henriette était préoccupée en songeant à la vie inconnue qui allait s'ouvrir devant elle. Elle regrettait le couvent, elle craignait son père, sa belle-mère; mais elle aspirait à connaître le monde, à voir de près cette cour dont les récits merveilleux avaient tant de fois excité sa curiosité; elle espérait en son frère, jeune enfant de douze ans, qu'elle aimait déjà. Ces mille pensées se croisaient dans sa tête, et la voiture roulait toujours; enfin elle entra dans Paris, et bientôt les deux portes de l'hôtel de Namples se refermèrent sur elle.

Aussitôt qu'elle eut mis pied à terre, elle demanda aux valets de pied qui s'avançaient au-devant d'elle l'appartement de son père.

— M. le duc est à Versailles, répondit l'un

d'eux, mais j'ai ordre d'introduire mademoiselle dans le salon de madame la duchesse.

Henriette sentit son cœur se serrer ; elle avait compté sur la présence de son père pour la soutenir devant cette terrible belle-mère dont l'aspect était si altier et si décourageant ! Elle monta l'escalier d'un pas timide et suivit le laquais qui annonça à haute voix :

— Mademoiselle de Namples !

Henriette fit une révérence assez gauche en entrant et leva les yeux lorsqu'elle sentit une main prendre la sienne.

— Soyez la bienvenue, ma chère Henriette, dit la duchesse d'une voix qui cherchait à être caressante ; votre père arrivera demain ; en attendant, voici votre frère pour lequel je vous demande vos bontés.

La duchesse était en grand habit ; elle arrivait du Palais-Royal, où madame la duchesse d'Orléans l'avait conviée à dîner. Sa beauté semblait plus frappante ainsi, mais elle imposait beaucoup ; aussi mademoiselle de Namples ne trouva-t-elle aucune réponse à lui faire et s'avanca-t-elle

vers la cheminée où le marquis de Gironne l'attendait avec son gouverneur.

—Venez ici, Louis, continua la duchesse. C'est mademoiselle de Namples votre sœur. »

Elle appuya beaucoup sur ce dernier mot. Le marquis sembla la comprendre à merveille, et, prenant la main de Henriette, il la baisa avec plus de galanterie que de tendresse.

—Vous pouvez l'embrasser, mon fils, elle n'a point de rouge, ajouta madame de Namples en souriant.

Il l'embrassa. Le marquis de Gironne avait douze ans, ainsi que je vous l'ai dit, ma chère Marie. Il était petit, un peu contrefait, d'une pâleur maladive qui faisait mal à voir. Son visage n'offrait rien de remarquable que ses yeux, dont l'éclat et la beauté ressortaient encore par le contraste de ses autres traits parfaitement insignifiants. Ses manières réunissaient l'impertinence de sa mère à la roideur compassée du duc; il n'avait d'un enfant aucune gentillesse, aucune timidité; on eût dit un vieillard souffrant et caustique. Henriette sentit son cœur

se serrer, elle si franche, si gaie, si jeune !

On la fit asseoir auprès de la duchesse ; elle répondit par monosyllables aux questions qu'elle lui adressa. Toutes les fois qu'elle levait les yeux, elle rencontrait le regard de son frère arrêté sur elle avec une expression qui lui faisait peur, malgré le sourire qui se jouait sur ses lèvres.

— Ma fille, dit enfin la duchesse, vous allez vous retirer chez vous. J'ai quelques personnes à souper, et il ne serait pas convenable que vous parussiez chez moi avant d'avoir été présentée par votre père à toute votre famille. On vous servira dans votre appartement ; demain nous nous reverrons.

Et lui faisant un signe de la main, elle la congédia.

Sa gouvernante l'attendait dans sa chambre. Malgré tous les efforts qu'elle fit, mademoiselle de Namples resta silencieuse ; elle mangea peu, se fit déshabiller de bonne heure, et se coucha une larme dans les yeux.

Le lendemain elle entendit la messe dans la

chapelle de l'hôtel, où se réunissait la nombreuse livrée de son père. Ce peuple de laquais en habits blancs lui donna une haute idée de la puissance de sa maison; pour la première fois de sa vie elle songea qu'elle était une héritière et se demanda quel serait son avenir. Le marquis de Gironne, agenouillé près d'elle, s'informa de sa santé avec sollicitude; elle le trouva plus laid encore que la veille.

Un peu avant le dîner le bruit d'un carrosse et de plusieurs chevaux l'attira à sa fenêtre; elle vit son père descendre de sa voiture, monter les marches du perron; elle l'entendit parler au maître d'hôtel; il l'interrogea sur la duchesse, sur le marquis, sur les personnes qui s'étaient fait écrire chez lui, et ne parla point de sa fille.

—Mon Dieu! pensa-t-elle, personne ne m'aime donc ici, pas même mon père!

Sa gouvernante la pria de s'habiller, afin de ne point faire attendre ses parents. Elle revêtit pour la première fois un élégant costume; on poudra ses cheveux, on les orna de fleurs et de rubans, et, quand elle fut parée, sa gouvernante

la conduisit au salon. Henriette y trouva son père entouré de plusieurs seigneurs, et la duchesse au milieu d'un cercle de femmes assises. Le duc en l'apercevant s'avança vers elle, la baisa au front en lui souhaitant un bonjour bien indifférent; puis il la présenta à toutes les personnes qui composaient l'assemblée. Ce fut une suite de révérences cérémonieuses bien embarrassantes pour une jeune fille; mais alors on tenait beaucoup aux formes extérieures. On croyait, et je ne sais si l'on n'avait pas raison, on croyait que les enfants devaient montrer à leurs parents tout le respect possible. Un chef de famille était une sorte de petit souverain; ses décisions faisaient loi et nul ne songeait à s'y soustraire.

Henriette fut placée à table entre un chevalier de Malte et un officier aux gardes françaises qu'on lui dit être de ses cousins. Ils lui semblèrent d'une amabilité un peu prétentieuse, mais pleine d'attentions. Les compliments dont ils l'accablèrent la firent rougir, tout le bien qu'ils lui racontèrent du duc et de la duchesse lui donna de leur bonté la meilleure opinion. Quand on les laissa

seules, la duchesse appela Henriette et la fit asseoir près de son fauteuil.

— Comment trouvez-vous nos convives? lui dit-elle. Ils ont été charmants, n'est-il pas vrai?

— Oh! oui, madame, ils m'ont montré un intérêt extrême; ils se sont informés de tout ce qui me regardait, jusqu'aux plus petits détails; ils m'ont écoutée avec une indulgence dont je suis profondément touchée.

— Vraiment! si vous connaissiez le monde vous le seriez moins. Ces deux messieurs sont les neveux de votre mère. Sans vous ils auraient hérité de sa fortune; ils vous détestent. Leur vœu le plus cher serait de vous voir rentrer au couvent et surtout de vous empêcher dans ce cas de rien donner à mon fils.

— Mon frère! mais ils m'en ont parlé pendant une heure comme d'un enfant de la plus belle espérance.

— Cela vous étonne? c'est justement la preuve de ce que j'avance. Le monde est fait ainsi, ma chère; ne le croyez jamais, ne vous y fiez pas. Les femmes, et vous plus qu'une autre,

y marchent entourées d'écueils. Le plus heureux est le plus adroit. Il y a loin de là , n'est-ce pas, à tout ce que vous aviez rêvé ? Vous aviez peuplé nos salons d'anges et de saintes; je me crois obligée de vous désabuser, votre erreur eût été trop cruelle.

La pauvre Henriette regardait sa belle-mère avec des yeux pleins de larmes.

— Quoi ! madame, mes cousins ne m'aiment pas ! ils haïssent mon frère ! ils songent à nous dépouiller tous les deux ! Mais cela est horrible !

— Hélas ! ma chère enfant, jugez que de courage il faut avoir pour vivre au milieu de cette caverne quand on a le cœur droit et pur ! Comme on gémit de la nécessité qui vous y attache ! comme on soupire après la retraite ! Pour moi, je vous assure que le seul beau temps de ma vie a été celui de mon enfance. J'étais si heureuse dans ce joli jardin à Fontevrault, entourée de jeunes filles douces et franches comme moi, de pieuses et bonnes religieuses, n'ayant d'autres chagrins que ceux que je me causais moi-

même, voyant l'avenir si riche et si brillant ! Eh bien, toutes ces joies se sont effacées, toutes ces fleurs se sont flétries ; à leur place je n'ai trouvé que des piéges, et je n'avais personne pour m'aplanir la route, personne qui me prévînt ainsi que je vous préviens aujourd'hui. C'est à mes dépens que j'ai acquis de l'expérience.

— Merci, madame, merci, répondit froidement Henriette ; vous êtes trop bonne ; ma reconnaissance...

— Ne parlons pas de cela ; je remplis un devoir, et ce devoir de mère me fait du bien. J'aurais tant aimé une fille comme vous ! Allons, essuyez vos yeux, ne vous affligez pas ; remontez chez vous, écrivez à une bonne amie de Chelles ; cela reposera votre petite âme froissée par la triste vérité. Vous souperez seule ; M. le duc et moi nous allons chez la maréchale de Beaufort ; ce n'est point une maison convenable à votre âge. Bonsoir, embrassez-moi, et soyez toujours sage et belle.

Mademoiselle de Namples suivit le conseil de la duchesse ; elle écrivit à son amie la plus intime,

qui se préparait avec regret à prendre le voile. Elle lui raconta tout ce qu'elle venait d'apprendre, en lui promettant une suite de renseignements plus rassurants peut-être lorsqu'elle aurait pu juger par elle-même. A votre âge, ma chère Marie, on croit si difficilement le mal! C'est là une des belles prérogatives de la jeunesse, c'est ce qui prouve son innocence et ce qui la lui conserve.

Mademoiselle de Namples commença dès lors une vie nouvelle et étrange pour elle. Sa belle-mère la présenta dans le monde, c'est-à-dire dans un certain monde où il était habituel de mener une jeune personne. Sa beauté, sa grâce, sa bonté surtout, lui procurèrent un aimable accueil. Son pauvre cœur froissé renaissait devant les prévenances; elle écoutait avec ravissement les douces paroles, elle recueillait les regards affectueux, les sourires caressants, comparant en elle-même ces égards, ces attentions, avec le maintien glacé, la froide réserve de son père et de la duchesse envers elle.

— Mon Dieu! se disait-elle, chacun m'aime

dans ces salons où l'on me conduit ; il n'y a que ma famille à laquelle je ne plais pas, et cependant je l'aime bien, ma famille ! Oh ! je suis trop malheureuse ! Pourquoi m'a-t-on retirée de Chelles ?

Le soir, quand elle rentrait encore tout émue de ces amusants soupers où on la recevait si bien, madame de Namples assistait à son coucher, et là commençait un autre supplice auquel sa jeune âme ne s'accoutumait point. Elle reprenait une à une toutes les phrases encourageantes, tous les compliments qui lui avaient été adressés, et, sous prétexte d'éclairer la pauvre enfant, elle lui en démontrait la fausseté. On eût dit qu'elle remplissait un devoir maternel. Arrachant sans pitié le masque qui couvrait ces visages trompeurs, elle les faisait voir tels qu'ils étaient réellement ; elle dévoilait impitoyablement à sa belle-fille les vices, les turpitudes, les vanités de l'espèce humaine. Le seul livre qu'elle lui mit entre les mains furent les *Maximes* de M. de La Rochefoucauld. La naïve créature repoussait en vain de toutes ses forces

ce tableau hideux, en vain elle fermait les yeux pour ne rien apercevoir qu'à travers le prisme de ses dix-sept ans; la duchesse la forçait à les ouvrir; elle arrachait une à une les fleurs de sa couronne d'illusions, ne lui laissant à la place que des débris informes et décolorés.

—Madame, disait Henriette, madame, laissez-moi croire, je vous en conjure.

— Non, ma chère; je sais que je suis cruelle, mais c'est pour votre bien; plus tard vous m'en remercierez. Il n'y a que Dieu de vrai et le cœur de vos parents; n'ayez foi qu'en lui, n'ayez confiance qu'en eux. Vous voyez que j'élève mon fils ainsi, et cependant c'est un homme. Il a des chances de bonheur qui vous manquent!

La conduite du marquis de Gironne était toute différente. Il entourait sa sœur d'affection; il ne sortait pas sans lui rapporter quelque joli présent, toujours, ou presque toujours, des objets de dévotion. Pour elle seule il se montrait caressant; il avait presque l'air de la préférer à sa mère. Il en résulta qu'il devint la seule personne qu'elle pût aimer, qu'elle reporta sur lui les sentiments qu'on

se plaisait à refouler chaque jour dans son sein. Tous ceux qu'elle voyait lui semblaient suspects, elle vivait dans une perpétuelle méfiance, écoutant avec un sourire d'incrédulité les protestations et les éloges. Voyant un mensonge sous toutes les paroles, une tromperie dans toutes les actions, la crainte prêtait à cette jeunesse si belle toute la tristesse des vieux ans : cela faisait peine à voir.

Comme vous le supposez sans doute, ma chère enfant, mademoiselle de Namples, un des plus beaux partis du royaume, ne manqua point de prétendants. A peine eut-elle paru deux fois, que l'escadron des jeunes gens à marier se mit en campagne et tourna les yeux vers elle. Les uns s'adressèrent au duc, les autres à la duchesse; les plus hardis firent leur cour à Henriette elle-même; mais tous, devinant avec cet instinct d'intérêt personnel qui s'égare peu, généralement, que son frère avait un immense pouvoir sur elle, se mirent à s'occuper sans relâche de plaire à cet enfant bossu et capricieux. La tâche n'était pas facile, ou, pour parler plus juste, il s'étudiait à la rendre presque impossible. Sa malice et son esprit

s'exerçaient sans cesse aux dépens de ce qu'il appelait les chevaliers de sa sœur; il n'y avait sorte de tours qu'il ne leur jouât, les tournant en ridicule, les bafouant devant elle surtout, jusqu'à ce que, perdant patience, ils quittassent la partie, voyant qu'ils ne réussissaient point.

Il s'était amusé à en dresser une liste avec des notes explicatives. La duchesse, pour se montrer impartiale et bonne mère, se fit la loi de ne rien cacher à Henriette; dès qu'un nouveau soupirant se présentait, elle l'en instruisait, la laissant parfaitement libre d'accepter ou de refuser, ne se permettant pas la plus petite observation. Mais le marquis de Gironne arrivait sa liste à la main, et, les reprenant tous avec leurs noms, prénoms, qualités, défauts, prétentions, il ennuyait tellement sa sœur de ce mot *mariage*, que, sans rien examiner de plus, elle disait *non*, en suppliant qu'on la laissât tranquille. Le duc, tout occupé des intrigues de cour, des intérêts politiques dont la gravité commençait à frapper les esprits sérieux, avait abandonné à sa femme la direction des deux enfants. Sa fille d'abord était pour lui

l'être le plus indifférent. Il chérissait dans son fils l'héritier de son nom et de ses titres, celui qui devait transmettre à la postérité ces honneurs qui lui semblaient la seule chose digne d'envie et qu'il avait acquis à force de soins et de peines. Aussi tous ses plans d'avenir étaient-ils fondés sur lui ; le sort de Henriette n'y entrait aucunement. Qu'elle se mariât tôt ou tard, qu'elle épousât un nom ou un autre, peu lui importait, pourvu que ce nom fût illustre, qu'elle ne fît point de mésalliance et que sa position servît à l'élévation de sa maison à lui. Il s'en rapportait sur tout cela à la duchesse, dont il connaissait la fierté, bien convaincu qu'elle veillerait comme lui-même à ce qu'aucune dégradation ne vînt les frapper.

Je ne crois pas que vous ayez entendu parler d'un homme qui fit à cette époque-là beaucoup de bruit dans le monde, M. de Létorière qui, par la puissance de sa seule beauté, arriva à la faveur et à la fortune. C'était un simple cadet de province, sans protection, sans argent, qui vint à Paris chercher les aventures, ainsi que beau-

coup de gentilshommes le faisaient alors. Rien n'était comparable à sa tournure et à son visage; il frappait tous ceux qui le voyaient. On raconte qu'un jour de pluie il s'était tapi sous une porte cochère pour ne pas salir ses bas de soie blancs, et, n'ayant pas les trente sous à donner à un carrosse de place, il attendait. Un fiacre passe; le cocher le regarde, s'arrête et lui propose de le conduire.

—Je ne puis accepter, répondit le jeune homme; je n'ai point de quoi vous payer.

— Montez toujours, mon gentilhomme; il ne sera pas dit qu'un joli garçon comme vous restera dans la boue tant que j'aurai deux b ons chevaux à mon service.

Il monta, et l'honnête cocher le déposa dans la maison où il se rendait, sans lui demander un liard.

Cette influence il l'exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Il l'exerça sur le roi lui-même, qui le prit en amitié, le reçut dans ses particuliers et voulut lui faire un sort brillant. Mille partis se présentaient à lui; il vit mademoiselle de Namples et ne songea plus qu'à elle.

La duchesse trouva là un rude adversaire. Il n'y avait pas un mot à dire, pas le plus petit ridicule à lui prêter ; c'était un cadet de famille, voilà tout. Mais ce cadet apportait des avantages que beaucoup d'aînés de noble naissance ne pouvaient offrir ; il avait l'amitié du roi et la certitude d'arriver aux emplois les plus élevés. Sa réputation intacte ne laissait aucune prise à la médisance ; il passait pour très-spirituel ; enfin je ne crois pas qu'on puisse rencontrer un homme plus accompli.

Il fallut, pour ne point dévier de l'usage établi et pour conserver sa réputation d'impartialité, que madame de Namples transmît à Henriette cette demande comme les autres. La jeune fille baissa les yeux et ne répondit point. Le soir le marquis de Gironne entra dans sa chambre en riant aux éclats.

— Eh bien ! ma sœur, un prétendant nouveau.

— Oui, mon frère.

— Et qu'en dites-vous ?

— Rien.

— Quoi ! rien du beau Létorière ! de l'Adonis moderne !

— Absolument rien.

— Vous êtes bien difficile ou bien dissimulée.

— Ni l'un ni l'autre, je vous assure ; vous savez que je ne veux pas me marier.

— Il commence cependant à être temps de faire un choix. J'ai apporté ma liste avec le nom de Létorière en lettres majuscules. Nous allons les reprendre tous, et il faudra que, séance tenante, vous déclariez quel est l'heureux mortel dont vous porterez le nom.

— Vous vous moquez de moi, marquis !

— Pas du tout ; je veux un beau-frère, il est temps que cela finisse. Voyons :

« N° 1. Très-haut et très-puissant duc de « Frontanac, âgé de cinquante-six ans, nez en « bec-à-corbin, yeux louches ; cent mille livres « de rente, un tabouret, un catarrhe goutteux, « trois vieux chiens, une gouvernante maîtresse « et un blason superbe. »

— Cela vous va-t-il ?

— Non, cent fois non !

— Très-bien ! Continuons :

« N° 2. M. le marquis de Fassy, brigadier
« des armées du roi, gentilhomme de la cham-
« bre ; verrue sur le front, perruque rousse sans
« poudre par économie, quarante-cinq ans, dis-
« ciple de Voltaire, amoureux de madame de
« Pompadour avant et depuis sa mort ; récit de
« la prise de Mahon, de la bataille de Fontenoy
« à écouter tous les jours. » — Qu'en dites-vous?

— Louis, je vous ai déjà prié de me laisser en repos avec ce vieux soldat radoteur.

— Passons à un autre :

« N° 3. Le vicomte de Namples, votre très-
« honoré cousin, qui vous procurerait l'avantage
« d'écarteler de notre écusson. Il vous apporte
« en mariage six blessures, cinquante mille écus
« de dettes, trois dents de moins, une effronterie
« à toute épreuve et deux chevaux poussifs. »

— Ne me parlez jamais de cette figure de poupée !

« N° 4. Le marquis de Sainte-Luce. Pour
« celui-là c'est un charmant cavalier, fait au

« tour, un peu soupçonné de poltronnerie ; fat à
« plaisir, soixante mille livres de rente, dansant
« le menuet comme un zéphyr, mais le dansant
« du matin jusqu'au soir ; couvert de paillettes
« et d'habits brodés, fréquentant quelque peu
« les cabarets et les mousquetaires, rentrant à
« l'hôtel avec une pointe de vin, légèrement
« brutal ; du reste très-agréable dans le monde,
« si ce n'est qu'il ne veut parler qu'anglais,
« dont il ne sait pas un mot. »

Henriette leva les épaules en souriant.

— Vous n'êtes pas satisfaite ? Alors nous y voilà.

« N° 5. Le marquis de Létorière, le beau
« Létorière. Adoré de toutes les femmes, re-
« cherché dans tous les cercles, apportant à la
« jeune personne qu'il choisira beaucoup d'es-
« pérances et peu de réalités positives. La faveur
« du roi, déjà fort âgé ; une tournure, une
« grâce inimitables qui le font remarquer par-
« tout, et qui procureront à la future marquise
« le plaisir d'entendre dire autour d'elle : C'est
« la femme de M. de Létorière. Cette marquise

« est parfaitement sûre de n'être rien par elle-
« même, de passer inaperçue, d'avoir un mari
« pour tous, excepté pour elle. Au total, ce sera
« le plus charmant zéro de la cour. Le marquis,
« ayant une réputation brillante à soutenir,
« donnera tout son temps au monde, il ne s'oc-
« cupera jamais de sa femme; ce sera pour lui un
« meuble doré de plus, et voilà tout. Si cette
« femme a le malheur de l'aimer, sa destinée
« n'en sera que plus affreuse. Dédaignée par les
« étrangers, oubliée de son mari, abandonnée
« peut-être de sa famille, à qui cette union semble
« bien disproportionnée, elle coulera de tristes
« jours, seule et dolente, enviant le sort de celles
« qui possèdent un mari stupide et laid, mais qui
« du moins leur appartient en propre, maudis-
« sant la vanité qui lui aura fait choisir ce nouvel
« Alcibiade, et se retirera dans un couvent pour
« y finir ses jours au milieu des regrets. » — Que
vous semble du tableau?

Henriette, la tête baissée, écoutait en silence la peinture fidèle du ménage d'un homme à la mode. Elle rougissait à chaque instant n'osant

interrompre le marquis et craignant de le laisser continuer. Voyant qu'elle se taisait, il reprit :

— Eh bien ! ma sœur ?

— Eh bien ! Louis ?

— Vous ne trouvez pas d'objections contre ce charmant vainqueur ?

— Mon frère, vous vous moquez de moi.

— Pas le moins du monde, ma chère ; je veux seulement que vous vous expliquiez.

— Et sur quoi ?

— Sur ma liste, et en particulier sur M. de Létorière. Ne vous en ai-je pas lu assez ? J'ai encore une douzaine de noms, attendez.

— C'est déjà trop, marquis ; vous me tourmentez horriblement ; je ne me marierai pas, je ne me marierai jamais, je resterai fille.

— Voyez un peu le beau métier ! Je vous y engage, et je vous commanderai dès demain un écusson en losange. Cela vaudra mieux encore que d'écarteler de Namples avec notre très-honoré cousin le vicomte.

Henriette sourit encore, et une minute après retomba dans la rêverie. On les appela pour le

souper de famille, et elle porta à table cette même tristesse, dont son frère et la duchesse la raillèrent impitoyablement.

— J'ai pourtant une bonne nouvelle à vous dire, ajouta cette dernière ; je vous annonce un bal magnifique, un bal avec quadrilles et travestissements, chez moi ; votre père me permet de le donnner à Chervière, dans ce beau château que vous désirez tant connaître ; ce sera superbe, la cour tout entière. N'êtes-vous pas charmée de voir un spectacle semblable, ma fille ?

— Oh ! oui, madame, charmée en vérité.

— Vous composerez votre quadrille ainsi que vous l'entendrez ; je vous laisse maîtresse du choix des costumes et des acteurs. Votre frère aura le sien, ceux des enfants de son âge, et moi le mien également. Les autres seront conduits par les plus jolies femmes de ma connaissance ; je serai très-difficile.

— Je vous remercie, madame, de cette complaisance ; mais, si vous le permettiez, j'aimerais bien mieux ne rien choisir, ne rien conduire du tout ; je n'y entends pas grand' chose.

— Je vous aiderai, soyez tranquille ; mais il ne serait pas convenable que vous ne prissiez pas dans cette soirée la place que vous devez occuper. Voyons, quel siècle représenterez-vous? les Romains, les Grecs, les Turcs?

— Je ne sais, madame; tout ce que vous voudrez.

— Nous y réfléchirons. De votre côté, cherchez les noms des danseurs ; vous me les présenterez et je verrai s'ils me conviennent aussi.

La duchesse se leva de table, embrassa sa belle-fille sur le front et se retira dans son appartement. Mille idées nouvelles germaient dans la tête de Henriette. En se déshabillant elle fut distraite. Tout ce que son frère lui avait dit se représentait à son imagination avec des traits plus forts encore.

— Mais, disait-elle, où trouver le bonheur en ce monde? Me marier ! Avec qui? Pourquoi? Oh! tous sont trompeurs, tous sont faux ; tous feraient le malheur de ma vie. O mon beau couvent de Chelles, que je vous regrette !

Et puis les idées du bal revenaient à la suite ;

elle se voyait dans ces superbes salons de Chervière avec une grande toilette, elle entendait d'avance bourdonner à ses oreilles les compliments dont on ne pouvait manquer de l'accabler; et ces mille enchantements dont le bal fourmille; et l'éclat des bougies, et l'orchestre, enfin toute cette joie fallacieuse qui séduit tant à votre âge, ma chère Marie, et dont on revient si vite!

La nuit se passa ainsi en rêves, en visions, en folies; elle dormit peu et attendit le lendemain avec impatience pour s'occuper de ses préparatifs de toilette et distraire les pensées tristes qui la suivaient partout. La duchesse se montra moins dure et moins blessante que de coutume. Dans un moment même où le marquis de Gironne reprenait ses plaisanteries sur le marquis de Létorière, elle le gronda sévèrement à cet égard.

— Ne tourmentez pas votre sœur, mon fils; M. de Létorière est un homme fort distingué, très-capable de plaire à une femme, et tout ce que vous dites là n'a pas le sens commun. S'il convient à mademoiselle de Namples d'épouser un cadet de famille sans fortune, n'en est-elle

pas la maîtresse? Ne peut-elle pas l'enrichir, sans s'occuper de vos sottes billevesées d'amour? Faut-il donc absolument un mari qui nous adore? Et qu'importe à Henriette que le sien soit égoïste et fat? l'essentiel, c'est qu'il lui convienne, et elle est plus à même que personne de savoir cela.

On se remit à discuter les quadrilles. Après beaucoup d'irrésolutions, madame de Namples se décida à faire porter à Henriette une espèce de costume de fantaisie presque du temps de Louis XIII, avec de longues et larges manches, un corsage pointu à olives, une rose dans ses cheveux bouclés, sans poudre. Rien n'était plus simple et plus propre à rehausser la jeune et fraîche beauté de Henriette. La duchesse lui choisit des cavaliers élégants, des danseuses charmantes, enfin ce quadrille devait écraser tous les autres et remporter des suffrages unanimes. M. de Létorière en fit partie. L'habillement des hommes, encore plus riche et plus gracieux peut-être, montrerait avec tous leurs avantages sa taille et la régularité de son visage.

Depuis ce moment jusqu'au jour fixé pour le

bal, la famille de Namples habita le château de Chervière, situé à quatre lieues de Paris, dans la belle et fraîche vallée de Montmorency. On y faisait des préparatifs immenses. Le duc et la duchesse voulaient que cette fête fût digne en tout de la splendeur de leur maison. On espérait y avoir M. le comte d'Artois et M. le duc de Bourbon ; cet honneur inaccoutumé était dû aux pressantes sollicitations du duc de Namples et à l'amitié de Louis XV pour lui.

Les ouvriers les plus célèbres furent employés à la décoration des appartements. On fit de ce vieux castel un palais de fées. La saison était des plus favorables ; la lune brillait, les fleurs embaumaient l'air. Les bosquets, les allées du parc furent illuminés en verres de couleur ; des orchestres cachés exécutaient des sérénades ; des théâtres en plein vent offraient aux amateurs les acteurs favoris de la foire Saint-Laurent. Les lustres de cristal resplendissaient de lumières répétées par d'immenses glaces de Venise, entourées de guirlandes et de riches étoffes. Un peuple de valets remplissait les antichambres. Le

souper, servi d'abord pour les princes, ensuite pour les autres convives, était dressé sous une tente parfumée d'orangers, au milieu des jardins. Jamais rien de plus magnifique ne s'était offert aux regards de cette cour accoutumée à la magnificence. Les entrées de ballet eurent tout le succès possible, mais celui de Henriette dépassa tous les autres. On l'admira, et par savoir-vivre et par conviction ; chacun la trouva ravissante. Son ajustement lui seyait à merveille ; elle conserva, parmi cet enchantement d'amour-propre et de plaisir, sa touchante modestie, et on ne l'en louait que davantage.

M. de Létorière fut ce qu'avait prévu la duchesse, l'homme le plus remarquable du bal. On ne parlait que de lui, on le vantait, on l'entourait pour le mieux voir ; à peine daignait-il y faire attention, tant il était accoutumé aux triomphes ! Mademoiselle de Namples l'examinait malgré elle. Comme des fantômes menaçants, les observations de sa belle-mère et de son frère se plaçaient entre elle et ce séduisant adorateur. Elle se demandait si le bonheur était dans ce luxe,

dans cet éclat; si la femme d'un tel homme pourrait vivre de cette vie de cœur, si calme, si douce et si essentielle à la paix d'un ménage! Elle comprenait trop que sa famille disait vrai, qu'il fallait au marquis ce grand théâtre pour y briller, et que jamais l'amour, les soins de sa femme ne suffiraient à remplir son âme. Ces réflexions la conduisirent dans une allée écartée où elle s'assit et respira à son aise. Bientôt, de l'autre côté de la charmille, elle entendit causer, et reconnut en tremblant la voix de M. de Létorière.

— Cette jeune fille est bien belle, disait son compagnon.

— Oui, reprit le marquis, très-belle, trop belle pour une héritière.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'on l'épouserait bien sans cela.

— Est-il vrai que tu l'aies demandée?

— Très-vrai; j'attends sa réponse, et, de bonne foi, j'espère qu'elle me sera favorable.

— Ah! vraiment?

— Oui; ce soir elle me regardait beaucoup; elle semblait pensive, et...

— Et tu crois que lorsqu'une femme devient pensive en te regardant, c'est qu'elle est plus d'à moitié vaincue. A-t-elle de l'esprit?

— Je l'ignore, je n'ai pas pensé à m'en informer; que m'importe? Ce que je sais le mieux, c'est qu'elle s'appelle mademoiselle de Namples, qu'elle a deux cent mille livres de rente, et que monsieur son père est un des seigneurs les plus aimés de Sa Majesté Louis XV et de monseigneur le Dauphin.

— Allons, mon cher, nous danserons à ta noce et nous nous amuserons après; car tu auras, je suppose, une bonne maison?

— Repose-toi sur moi pour cela; tu sais que je m'y connais.

Ils s'éloignèrent en continuant leur conversation. Pauvre Henriette! elle en avait assez entendu pour comprendre la réalité de ses craintes. Cet homme la marchandait comme une esclave; il ne s'occupait ni de son esprit, ni des qualités de son âme, à peine de sa beauté. Son or était tout ce qu'il voulait d'elle. La dernière de ses illusions disparut. Reportant ses regards sur ce

qui l'entourait, elle se révolta à la seule pensée de choisir un autre mari. Elle n'avait plus foi à rien. Les larmes inondaient ses joues; tremblante, éperdue, elle se jeta dans un petit pavillon destiné aux études de son frère, et où se trouvaient encore son chapeau et son manteau de mascarade. Là, tombant à genoux près de la fenêtre ouverte, éclairée par la lune, elle prononça ces paroles avec une agonie de cœur indicible :

—Mon Dieu! il n'y a que vous en qui une âme droite puisse avoir confiance; tout le reste n'est que tromperie et mensonge. Recevez donc mon âme, et accueillez-moi au nombre de vos servantes. Je quitte ce monde dont le vain éclat ne peut cacher la laideur; ces bruits, ces chants qui arrivent jusqu'à moi, dans cet instant solennel, j'y renonce à jamais. Ma jeunesse, mon avenir, je vous offre tout, mon Dieu! Acceptez cet holocauste, car ce n'est point un sacrifice.

La pauvre jeune fille resta de la sorte plongée dans une espèce de vertige jusqu'à ce que le marquis, qui la cherchait partout, la découvrit. Il l'emmena presque malgré elle; elle le suivit,

pâle, inanimée, résolue, ne donnant plus aucune attention aux enchantements qui l'entouraient. La fête se prolongea bien avant dans la nuit; ce ne fut qu'au lever du soleil que le château de Chervière se trouva libre de tous ses nobles hôtes. Le duc et la duchesse venaient de reconduire les derniers convives. Avant de remonter chez eux ils entrèrent dans un des salons où leurs enfants étaient restés.

—Eh bien! marquis, dit le duc, vous êtes-vous amusé?

— Oui, monsieur; oh! je me suis amusé comme un fou: mais ma sœur a l'air bien sérieux.

— Cela est vrai. Henriette, qu'avez-vous?

— Mon père, répondit la jeune fille en tombant aux pieds du duc, j'ai vu de près le monde, je sens que je ne puis y vivre; je vous demande la permission de retourner à l'abbaye de Chelles et d'y entrer en religion.

—En religion? vous! avec votre fortune? Y avez-vous bien pensé!

— Oui, mon père, j'y suis décidée; il ne me manque que votre consentement et celui de

madame. Je laisse ma fortune à mon frère, trop heureuse d'augmenter la sienne.

Le duc et la duchesse se regardèrent, indécis en apparence, mais charmés au fond du cœur. Le marquis de Gironne se composa sur-le-champ une physionomie d'attendrissement qui promettait beaucoup pour son âge. Henriette demeurait toujours à genoux, attendant la décision de son père. Sa parure en désordre, ces débris de fêtes, ces fleurs effeuillées, ces tentures flétries, ces lumières expirantes, et le jour se montrant beau et radieux à l'orient, le contraste de toutes ces choses avec la scène qui se passait, donnaient à cet instant un aspect plus grave et plus étrange encore.

— Relevez-vous, ma fille, dit enfin le duc. Ni votre mère ni moi ne voulons contraindre votre vocation. Dans quelques jours, quand vous voudrez, nous vous conduirons à la sainte demeure que vous avez choisie. Puissiez-vous y être heureuse, mon enfant, et que le ciel vous bénisse comme je le fais moi-même !

Henriette courba la tête sous cette bénédiction

sacrée. Son cœur battait vivement ; avant de se relever elle dit :

— Daignez, monsieur, mettre le comble à vos bontés en me laissant partir sur-le-champ. Cette séparation est cruelle ; pourquoi la retarder et ne pas frapper tous les coups à la fois ? Ma gouvernante me conduira, et j'espère que vous daignerez permettre à mon frère de m'accompagner.

— Mais, ma chère Henriette, interrompit la duchesse, restez-nous encore quelques jours ; il est impossible de nous quitter ainsi ; que dirait-on?

— On dira, madame, que la grâce m'a frappée au milieu d'une fête. Ne pénètre-t-elle pas partout ? Dieu ne cherche-t-il pas ses enfants où il lui plaît ? Laissez-moi, laissez-moi partir.

— Ne la contrarions point, madame ; qu'il soit fait comme elle le désire. Adieu, ma fille ; j'irai bientôt savoir si vous persistez dans votre courageuse résolution ; rappelez-vous que, dans tous les cas, la maison paternelle vous sera toujours ouverte.

— Je vous mènerai moi-même à madame l'abbesse, ajouta la duchesse ; je vous demande seu-

lement quelques heures de repos. Pieuse enfant, je vous envie ; vous allez être heureuse !

Et ils se séparèrent. Henriette ne se coucha point ; elle rassembla les petits objets qu'elle désirait emporter, distribua sa garde-robe entre ses femmes, qui pleuraient toutes à chaudes larmes; puis elle redescendit dans les salons que les tapissiers remettaient en ordre.

— Voilà donc ce qui reste de toutes ces magnificences ! quelques débris ! quelques ruines ! Et que les ruines des fleurs sont tristes !

Elle dit adieu à ces lieux, séjour de son enfance et témoin des splendeurs de ses pères. Pas un regret ne se fit jour à travers ses larmes. Elle ne songea point aux grandeurs qu'elle sacrifiait, aux richesses qu'elle abandonnait ; elle ne pensait qu'à chercher un refuge dans le sein de Dieu contre la fausseté et les turpitudes des hommes. Son âme était brisée, mais sa conscience était tranquille ; elle se voyait un port assuré dans l'avenir, et plaignait ceux que leur destinée attachait au monde.

Vers les trois heures de l'après-midi elle partit

pour Chelles avec la duchesse et le marquis de Gironne. Elle vit avec joie les portes de ce saint cloître s'ouvrir. Les pensionnaires, les religieuses accoururent au-devant d'elle. Ce fut à qui la féliciterait de son retour. Il lui sembla qu'elle allait renaître à la vie au milieu de ces âmes droites et de ces cœurs purs.

— Ici, se disait-elle, tous les sourires sont francs, toutes les paroles sont vraies ; on m'aimera, je pourrai croire qu'on m'aime. Mon frère, ajouta-t-elle avant de franchir la grille, je ne regrette qu'une chose en quittant le monde, c'est de vous y laisser. Vous y serez bien malheureux, mais je prierai Dieu pour vous ! Adieu !

Et le rideau noir retomba derrière elle. C'en était fait, mademoiselle de Namples allait devenir la sœur Henriette.

Après le temps voulu pour le postulat, toute la cour fut conviée à sa prise d'habit. Ce jour-là on la para pour la dernière fois de tous les diamants de la famille. Elle était belle comme le jour, avec un magnifique habit de satin blanc, bordé et brodé de pierreries. Il y eut une rumeur dans

l'église quand on la vit paraître ainsi vêtue, le voile des fiancées sur la tête et le bouquet virginal au côté. Un long sanglot retentit sous la voûte lorsque ses superbes cheveux tombèrent sous les ciseaux, lorsqu'on lui enleva un à un tous ses atours pour la revêtir de la robe de bure. Ses regards tournés vers le ciel semblaient le remercier de ce qu'il l'avait enfin amenée au but de tous ses désirs ; on eût dit un ange exilé du paradis auquel le Seigneur avait rendu ses ailes.

La contenance du duc était sérieuse, celle de la duchesse convenable. Le marquis de Gironne pleurait à flots, auprès de sa sœur. Chacun remarqua sa douleur, chacun admira cet amour fraternel, qui lui faisait répandre ainsi des larmes sur un événement qui doublait son héritage. Henriette en fut profondément reconnaissante. Après la cérémonie elle lui remit elle-même les bijoux de la première duchesse de Namples, le priant de les accepter en gage de son éternelle affection.

— Je ne dois plus les porter, mon frère, je vous les donne. Puissent-ils orner un jour le front d'une femme aussi noble et aussi parfaite que celle à qu

ils ont appartenu; puissiez-vous rencontrer une pareille compagne et ne pas la perdre sitôt! Pardon, ma mère, reprit-elle en se retournant vers la duchesse, pardon; c'était aussi ma mère!

De ce moment Henriette se livra avec la plus grande ferveur aux pratiques de sa sainte profession. On la citait comme l'exemple du couvent. Les novices l'appelaient la sainte, et cependant nulle n'était plus indulgente. Sa mélancolie douce lui prêtait un charme toujours nouveau. Bien différente de celles qui cherchent à ressusciter dans le cloître les intrigues du monde, elle ne s'occupait que de ses devoirs. Très-souvent son frère et sa belle-mère la visitaient, le duc plus rarement. Néanmoins il existait dans ses manières une sorte de tendresse qu'elle ne lui avait point vue à l'hôtel de Namples. Elle en était heureuse et s'en montrait vivement reconnaissante. Ainsi s'écoula l'année de son noviciat.

Le jour où elle prononça ses vœux fut aussi solennel que celui de sa vêture. La cour tout entière s'y portait en foule; on ne croyait pas à sa persistance. Mille propos avaient couru à cet

égard. Il ne se passait point de semaine où l'on n'annonçât officiellement son retour chez ses parents, et son mariage avec un soupirant quelconque. Maintenant il n'y avait plus moyen de douter : elle était décidément religieuse, elle renonçait à tout jamais aux plaisirs et aux honneurs. Tous l'admiraient et la plaignaient, sans que la sérénité de ses traits pût les convaincre de sa vocation sincère. Le cœur humain est fait ainsi ; il ne comprend le bonheur des autres que par le sien. Nous attribuons à notre prochain nos erreurs, nos vices même ; sans nous en apercevoir nous nous mettons toujours à sa place. C'est pour cela qu'il faut se défier des personnes trop sévères et de celles qui jugent légèrement. La véritable vertu est indulgente, parce qu'elle ne soupçonne point le mal dont elle est incapable.

La vie de sœur Henriette depuis ce jour mémorable devint tellement uniforme que pas un événement n'en marqua le cours pendant plusieurs années. Une seule peine attrista son cœur ; le marquis de Gironne et la duchesse cessèrent presque entièrement leurs visites. Son père, que

quelques déboires atteignirent à la cour, chercha au contraire des consolations auprès d'elle ; souvent il lui témoignait le regret de l'avoir laissée s'éloigner de lui. La mort de Louis XV bouleversa sa position. Ainsi que cela arrive toujours à un changement de règne, les favoris du feu roi n'étaient pas ceux de Louis XVI. Le duc de Namples s'aperçut bien vite, en véritable courtisan, qu'on ne le voyait point du même œil à Versailles, et se retira peu à peu, afin de s'épargner la honte d'un exil. M. de Létorière avait été frappé de la retraite de Henriette ; il la regardait comme une conquête assurée, accoutumé qu'il était au succès. Depuis son entrée en religion mademoiselle de Namples bannit sévèrement ce souvenir. En vain son frère, ses compagnes lui en parlèrent-elles quelquefois ; elle leur répondait à peine, ou c'était d'un ton si simple, si indifférent, qu'il ôtait tout prétexte de continuer.

Lorsque le marquis de Gironne eut atteint sa dix-huitième année, sa santé toujours si chancelante se dérangea complétement. Contrefait et

rachitique depuis son enfance, la mélancolie et le désespoir le gagnèrent ; quand il fut devenu jeune homme, il ne se consolait point de ses difformités, et son caractère, dejà si porté à la malice et à l'astuce, se montra dans toute sa laidenr. Personne ne pouvait demeurer près de lui ; il lui prenait des accès de rage dans lesquels il maudissait sa mère de lui avoir donné un physique semblable ; il maudissait son père, il maudissait tout, jusqu'à la victime qu'il avait faite et à laquelle il devait une immense fortune. Si on essayait de le calmer en lui représentant la brillante position, l'avenir de richesses et d'ambition qui l'attendait, il redoublait de fureur.

— A quoi bon tout cela ? A être le jouet et le bouffon de la cour ? Voyez le duc de Gèvres ; suis-je plus grand seigneur et plus opulent que lui ? N'est-il pas gouverneur de Paris, ce que je ne serai jamais ? Eh bien ! que de moqueries, que de quolibets l'accablent à chaque instant. Irai-je commander mon régiment avec cette tournure ? Vous avez beau me répéter que mon esprit me place au-dessus de toutes ces niaise-

ries ; que ne suis-je une brute , et que n'ai-je la beauté de ce fat de Létorière !

Bientôt une maladie de poitrine se déclara , et ce fut pis encore. Il voyait venir sa fin avec le désespoir d'un damné. Profondément irréligieux, il repoussa les secours et les consolations d'en haut. Sa mère, au comble de la douleur, s'humiliait chaque jour devant lui, en lui demandant un mot affectueux pour elle , en le suppliant de songer au salut de son âme ; il la repoussait et la haïssait comme la cause première de ses maux Ce fut un tableau atroce que celui de ses derniers moments ! le duc au désespoir en assistant ainsi à la mort du seul héritier de son nom, la duchesse plus froissée dans son amour maternel que dans ses ambitieuses espérances ; ce jeune homme disgracié de la nature , défiguré par ses longues douleurs , retrouvant de l'énergie pour lancer l'anathème sur les auteurs de ses jours, déplorant sa perte et voyant s'éteindre en lui la seule affection de leur vie. On n'entendait d'autre bruit que les blasphèmes du moribond et les plaintes des assistants. Tout à coup la porte s'ouvrit ; une

femme vêtue de blanc parut sur le seuil, son voile relevé, les mains jointes, les yeux au ciel.

— Vierge sainte ! s'écria-t-elle, je vous remercie, j'arrive à temps.

Et s'approchant du lit, elle montra son sourire d'ange parmi ces larmes et ces blasphèmes, et les arrêta tous, tant sa présence imposa de respect et montra d'espérance.

— Mon frère, vous ne m'attendiez point, n'est-il pas vrai ? Vous ne saviez pas que je viendrais vous aider dans ce passage terrible. Mes supérieures, touchées de vos souffrances, me l'ont permis ; me voilà près de vous et je ne vous quitterai que lorsque votre âme et votre corps seront sauvés.

Le marquis interdit n'osait ni la repousser ni l'entendre. Elle continuait toujours, parlant en inspirée, semblable à un jeune apôtre. Peu à peu il prêta plus d'attention, peu à peu la lumière sainte descendit sur lui ; il se retourna vers elle et l'écouta, l'admiration peinte dans ses regards. Elle lui peignit le ciel et ses béatitudes, elle lui montra le bonheur d'une conscience tranquille,

d'une mort chrétienne. Elle étendit, pour ainsi dire, ses chastes voiles sur ce lit de douleur et y ramena la croyance et l'espoir.

—Ma sœur, murmura le jeune malade, ne m'accablez point. Vous ne savez pas combien je fus coupable, vous ne savez pas ce que j'ai fait contre vous; oh! vous ne me pardonneriez jamais.

— Je vous ai pardonné depuis longtemps, et Dieu vous pardonnera aussi, Louis. Ayez confiance, ayez foi en sa bonté. Songez à lui seul; il vous attend, il vous réclame. Un moment encore et ce sera vous qui prierez pour moi.

La pieuse Henriette disputa ainsi au démon l'âme de son frère et devint son bon génie. Elle l'amena à demander lui-même un ministre des autels. M. l'évêque d'Arras son oncle reçut sa confession et lui administra les sacrements. Peu d'heures après il expira, implorant l'indulgence de Dieu, celle de ses parents, celle de sa sœur, les bénissant tous, et aussi admirable dans son repentir qu'il avait été effrayant dans son impiété.

A peine eut-il rendu le dernier soupir que le duc inconsolable se jeta dans les bras de Henriette.

— Ma fille, lui dit-il, il ne nous reste plus que toi, tu ne nous abandonneras pas! Les dispenses de tes vœux sont faciles à obtenir.

— Henriette, ajouta la duchesse en tombant à ses pieds, celui qui n'est plus, mon pauvre enfant, dont vous avez sauvé l'âme, a imploré votre pardon ; moi aussi je vous le demande, car je fus plus coupable que lui. Égarée par mon amour maternel, je vous ai conduite dans un cloître avec mes perfides conseils. J'ai tué chez vous les illusions si belles de votre âge, je vous ai trompée ; j'ai brisé votre cœur en vous enlevant la confiance dans l'avenir, en vous représentant le monde sous des couleurs odieuses. Le ciel m'en punit en m'arrachant mon fils ; ne m'en punissez pas, vous. Demeurez près de moi ; sans vous je ne saurais désormais vivre tranquille ; j'ai besoin de vous voir pour croire à la clémence.

— Relevez-vous, madame, ma mère ; ce n'est point là votre place, et le ciel m'est témoin que

je n'ai pour vous que les sentiments les plus tendres. Mais je retourne à Chelles. Je vous dois une reconnaissance infinie ; vous avez assuré le bonheur de mon existence. Ces illusions que vous regrettez pour moi, cette belle croyance du jeune âge, je l'ai retrouvée plus belle et plus forte encore. C'est en Dieu que je l'ai placée ; il m'a donné en échange les joies, les délices ineffables qu'il accorde à ses serviteurs. Croyant en lui, je crois à tout, je crois à la vertu, à la justice, à la charité. Dans ce monde que vous m'avez fait maudire, je ne vois autour de moi que des amis et des frères. C'est donc moi qui dois vous remercier. Je vous quitte, ma tâche est remplie. Venez souvent auprès du sanctuaire, vous y trouverez toujours indulgence et secours. Adieu, mon père ; portez vos regards là-haut, et cherchez-y les espérances qui vous sont enlevées sur cette terre. Apaisez votre douleur avec ces espérances, et lorsque vous souffrirez trop, pensez à moi qui vous aime tant ; je suis toujours votre fille.

Elle sortit, belle et imposante, comme elle

était arrivée, laissant le duc et la duchesse à genoux, entre le lit où reposait le seul héritier de leur nom et le remords qu'elle emportait avec elle. Ils demeurèrent inconsolables et inconsolés; leur châtiment fut leur orgueil même. Ce nom, ces titres auxquels ils avaient tout sacrifié, ils les virent s'éteindre ; leur vieillesse solitaire ne connut ni joies ni souvenirs. Ils ne retrouvaient un peu de repos qu'à Chelles, près de la sainte qu'ils avaient faite en croyant sacrifier une victime.

Voilà, ma chère Marie, le vieux conte que vous m'avez demandé. Puissiez-vous y trouver une instruction salutaire ! puisse-t-il vous amuser un peu et vous faire penser à votre vieille amie dont l'affection ne se démentira jamais !

# LA MULE COULEUR DE ROSE.

## LA MULE COULEUR DE ROSE.

### I

C'était au mois d'août 17.. ; la foule des voitures et des piétons se pressait autour de la Comédie-Française. Les cris des cochers, les jurements des savoyards, le bruit que faisaient les laquais sous le péristyle, et surtout l'empressement de ceux qui entraient au théâtre, indiquaient une représentation extraordinaire. Ces porteurs de torches se croisaient en tous sens dans la rue, les chaises qu'ils escortaient s'approchaient des

marches, et il en sortait des femmes parées, des abbés musqués, des mousquetaires et des marquis; la cour et la ville semblaient s'être donné rendez-vous pour applaudir ce soir-là Lekain, dans le rôle d'Orosmane, qu'il reprenait après une assez longue absence. Tout à coup, deux piqueurs à cheval, à la livrée ventre de biche et rouge, se firent une place au milieu de ces embarras; ils précédaient la voiture de M. le prince de Conti, grand prieur de France.

Tout le monde se rangea en entendant nommer le prince. Son Altesse Sérénissime descendit de carrosse, suivi d'un de ses gentilshommes, accompagné de deux dames, en grand habit, ce qui parut fort étrange à la foule ébahie. La plus âgée de ces deux femmes donnait la main à monseigneur; le gentilhomme les précédait; l'autre femme, d'une ravissante beauté, marchait seule derrière eux, les yeux baissés vers la terre; elle roulait entre ses doigts les feuilles d'un magnifique éventail de Chine, en écaille revêtue d'or, et dont les peintures avaient un prix inestimable. En montant les degrés du péristyle,

elle fit un faux pas; et voulant se retenir, son éventail tomba. Elle était alors entourée de curieux, rassemblés pour examiner les équipages et les toilettes; à sa droite se trouvait un jeune homme dont les yeux ne l'avaient pas quittée. Ce jeune homme, vêtu de noir des pieds à la tête, portait avec une sorte de fierté ce pauvre costume terni, mais d'une propreté remarquable; la poudre de ses cheveux était à moitié tombée, ses habits montraient la corde, sa chemise était en grosse toile sans manchettes et sans jabot: ce ne pouvait être qu'un poëte ou un apprenti avocat; sa figure offrait une expression remarquable de distinction et d'intelligence. Lorsque l'éventail de la belle dame tomba à ses pieds, il se baissa pour le ramasser et le lui remit avec un salut qui n'était pas sans grâce; elle le reçut sans daigner adresser un remercîment, pas même un regard à celui qui lui rendait ce bijou.

Le jeune homme rougit et resta tout interdit de cette humiliation. Il suivit de l'œil la fière beauté, tant qu'il put l'apercevoir, puis après avoir réfléchi un instant et cherché dans le gousset

de sa veste, il se dirigea vers le bureau, prit un billet de parterre en murmurant :

— Je ne dînerai pas demain, qu'importe !

Et il entra à son tour dans le théâtre, la tête haute, enchanté de revoir l'inconnue et d'entendre Lekain dans son plus beau rôle. Ce ne fut pas chose facile que d'obtenir une place. Il lui fallut essuyer mille propos, mille refus, avant de pouvoir se caser ; à force de prières, il obtint un petit coin, où il lui était impossible de remuer, mais d'où il découvrait parfaitement et la scène et la loge de monseigneur le prince de Conti.

Dans cette loge se trouvaient, outre les personnes dont j'ai parlé, madame la duchesse de Luxembourg, et deux ou trois hommes de lettres, auxquels le prince avait accordé cette faveur. La maréchale tenait le devant avec l'autre dame âgée, le grand prieur restait un peu en arrière, à côté de la troisième de ces dames. Les yeux du pauvre jeune homme ne quittaient pas cette noble compagnie ; il contempla d'abord, et tout à son aise, la divinité qu'il avait suivie comme un insensé. sans savoir son nom et bien convaincu qu'il n'avait

pas même été remarqué d'elle. Le visage de cette femme offrait le type de beauté particulier au XVIIIe siècle, et que les portraits de Boucher nous représentent fidèlement. Son front, parfaitement lisse, ses cheveux plantés de manière à former les sept pointes de rigueur, ses longs yeux noirs, aux regards tantôt languissants, tantôt coquets, sa petite bouche en cœur, vermeille comme une cerise, sa peau de satin, ses joues de rose, la perfection de sa taille et de ces mains, indiquaient une personne de haut rang. Elle avait sur la tête une profusion de plumes et de pierreries; son habit de satin, lampassé d'or, était relevé par une garniture de point d'Espagne. Elle portait au bras gauche un bracelet d'un éclat sans pareil, fermé par un portrait enrichi de diamants; enfin c'était une beauté triomphante, une de ces beautés qu'on rêve, mais qu'on ne rencontre guère. Il y avait en elle je ne sais quel parfum suave de jeunesse et de charme, de noblesse et de grâce, quelque chose de si fier et de si avenant tout à la fois, qu'il était impossible de ne pas en être frappé.

Les deux voisins du jeune homme paraissaient fort au courant des hauts personnages remplissant les loges. Ils connaissaient tout le monde : l'un était un garçon de Léonard, le coiffeur à la mode ; l'autre un clerc de procureur au Châtelet, qui passait son temps au Cours-la-Reine ou aux Tuileries, et qui, pour se donner un air d'homme comme il faut, apprenait par cœur les généalogies des grandes maisons. Le jeune homme se hasarda à leur demander les noms des personnes qui occupaient la loge de M. le prince de Conti.

— Oh ! je les connais beaucoup ! s'écria l'élève de Léonard. Il y a d'abord madame la maréchale duchesse de Luxembourg, que mon père coiffait du temps où elle était madame la duchesse de Boufflers ; elle passait pour la plus jolie femme de la cour ; elle ne l'ignorait pas et personne ne l'ignorait plus qu'elle. La dame qui est à côté est madame la duchesse de Gèvres, fort respectable et digne personne, un peu entachée de jansénisme et accusée même d'avoir cru au diacre Pâris, et derrière vous voyez sa nièce, la marquise de Moncontour, à laquelle M. Léonard a posé ce

matin dans ses beaux cheveux ce bouquet de plumes et ces diamants ; je lui tenais les épingles. J'ai entendu madame la marquise dire à M. le marquis qu'elle dînait au Temple en cérémonie, et que madame la Dauphine viendrait ce soir à la Comédie-Française; voilà pourquoi ces dames sont en grande toilette.

— Elle a donc un mari ?

— Certainement. Son mari est attaché à la maison de M. le Dauphin : il n'a pas l'air bon ni tendre le moins du monde. C'est bien dommage qu'une si belle femme soit aussi mal partagée ! »

Le jeune homme n'en demanda pas davantage ; madame la Dauphine, qui fut depuis la malheureuse Marie-Antoinette, venait d'entrer dans sa loge aux applaudissements de tous les spectateurs. Aussitôt on leva la toile, et le spectacle commença.

Lekain était admirable dans le rôle d'Orosmane, sa laideur commune disparaissait quand sa physionomie s'animait par la passion de l'amant de Zaïre. C'était la première fois que le pauvre poëte entendait le grand acteur; et telle fut la puissance

de son talent, qu'il fit oublier à l'amoureux d'une heure jusqu'à l'objet de son amour. Il s'identifiait avec les idées et les vers de Voltaire; il lui sembla qu'il était aussi aimé et trahi. Au cinquième acte, lorsque Orosmane se promène dans l'obscurité, attendant sa maîtresse et ne pouvant pas croire qu'elle vienne à ce rendez-vous qu'elle a cependant donné, il se sentit frissonner des pieds à la tête ; il aurait voulu avoir un poignard pour percer l'infidèle de mille coups ; il souffrait réellement autant qu'Orosmane souffrait dans la tragédie, et à la fin, quand il s'est vengé, quand Zaïre est morte, quand le soudan est détrompé et qu'il se tue, il se sentit soulagé et pleura. Ses yeux se reportèrent alors vers la marquise de Moncontour : il chercha à retrouver en elle une marque de sympathie ; elle riait aux éclats derrière son éventail, et n'avait pas même écouté le dénoûment.

Après la tragédie, madame la Dauphine se retira, saluée de nouveau par les applaudissements de la foule ; M. le prince de Conti et les dames qui l'accompagnaient sortirent également.

Adrien Leloir (c'était le nom du jeune homme) se hâta de quitter sa place ; il la vit monter en carrosse, mais non pas dans celui du prince. L'aboyeur appela les gens de madame la duchesse de Gèvres ; la marquise suivit sa tante. Lorsqu'elle eut disparu, Adrien se demanda si cette soirée n'était point un songe, croyant presque à une apparition surnaturelle ; il reprit le chemin de sa mansarde, chancelant comme un homme ivre et ne sachant pas bien au juste s'il avait encore sa raison.

—Mon Dieu ! se disait-il, qu'elle est jolie cette grande dame ! et qu'elle est hautaine et dédaigneuse ! Pourquoi ne suis-je pas un seigneur aux belles manières, à l'habit brodé ? Oh ! je serais aimé d'elle, je la forcerais bien à m'aimer. Mais moi, un malheureux poëte, inconnu, méprisé, moi qui ne suis ni beau ni noble, elle ne me regardera jamais. Pourquoi l'ai-je rencontrée ! Je ne vais plus songer qu'à elle et je ne ferai rien, et je n'enverrai pas d'argent à ma mère, ma pauvre mère qui m'aime tant, elle !

En se parlant de la sorte, il marchait vers la rue de la Harpe, où il habitait au cinquième une

petite chambre très-propre, mais où se trouvait à peine le nécessaire. Il jeta son chapeau sur une chaise, ferma sa porte et essaya de travailler pour se distraire ; il ne voyait qu'une seule chose, cette admirable beauté, ce grand habit, ces plumes, ce luxe, et particulièrement une petite mule couleur de rose, renfermant le plus joli pied du monde ; puis, il regardait autour de lui sa misère et son dénûment, il crut les deviner pour la première fois. Sentant qu'il ne réussissait pas à fixer ses pensées sur la tâche qu'il avait entreprise, il se coucha : ce fut pour rêver encore de ce qui l'occupait éveillé ; et le lendemain, quand le jour parut, il fut obligé de convenir qu'il était décidément amoureux de la marquise de Moncontour, ce qui le conduisait tout droit sur le chemin des Petites-Maisons. Une fois qu'il fut bien certain de ses nouvelles dispositions, il ne s'amusa plus à les combattre, et s'y livra de tout son cœur; en conséquence, aussitôt qu'il y eut moyen de sortir, il alla s'informer du lieu qu'habitait la marquise. Rien ne fut plus facile que de le découvrir : madame de Moncontour était assez connue pour

que son hôtel le fût également ; elle demeurait rue de l'Université. Adrien loua fort cher un cabinet, sans cheminée, en face de cet hôtel. Il dominait le jardin de la marquise, sa cour, et il pouvait espérer de la voir au moins en passant. C'était beaucoup. Pour un homme aussi épris, il y avait là toute une existence ; il s'établit à son observatoire, bien résolu à n'en pas sortir.

Sur les onze heures, il vit une femme en déshabillé blanc, qui se promenait dans le jardin. Malgré l'éloignement, il reconnut la marquise ; un petit chien épagneul blanc et noir courait devant elle, elle l'excitait du geste et de la voix ; le chien retourna vers la maison et en sortit quelques instants après, portant quelque chose dans sa gueule, d'un air de triomphe. Une femme de chambre le suivait, elle parla à sa maîtresse, qui se mit à rire aux éclats, rappela le chien et lui arracha ce qu'il avait sans doute volé pour en faire un joujou. Adrien reconnut la mule rose dont il avait rêvé toute la nuit.

Dans la journée, il faillit mourir de jalousie, tant il vit entrer de petits-maîtres et d'adorateurs

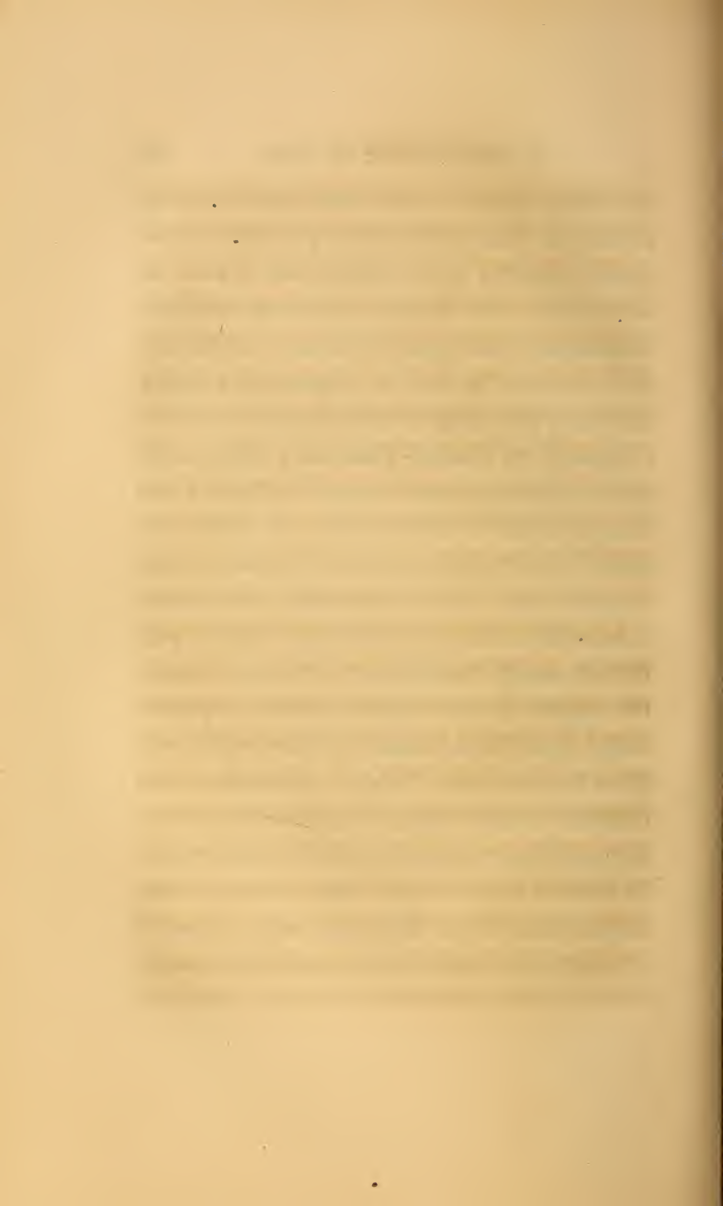
chez madame de Moncontour. A la nuit, son estomac lui rappela qu'il n'avait pas mangé encore; mais il se rappela en même temps qu'il ne lui restait pas un sou pour avoir du pain, parce qu'il avait dépensé la veille son dernier écu à la Comédie, et que son propriétaire de la rue de la Harpe avait retenu en payement presque toute sa garde-robe et son mobilier. Il lui restait cependant un bijou qu'il avait conservé jusque-là avec une sorte de religion. C'était la montre de sa grand'mère, autour de laquelle se trouvaient quelques rubis et trois ou quatre diamants, le tout valant bien ensemble cent écus. Après un léger combat entre son amour et ses souvenirs, il prit la montre et la porta chez un joaillier, qui se trouva par hasard un honnête homme, et lui compta deux cent quatre-vingts livres. Adrien se crut plus riche qu'un fermier général. Avant toute chose il courut chez un fripier, acheta un habit complet qui, sans être brillant, devait relever sa bonne mine, et garda soigneusement le reste de son trésor, pour l'exécution d'un projet qu'il méditait depuis le matin.

Telle fut à peu près la vie qu'il mena pendant deux mois. Enfin son argent s'épuisa tout à fait. Absolument sans ressources, il lui fallut travailler, mais ce travail n'avait pas même pour but de soutenir son existence; il s'y résignait dans l'intérêt seul de son amour : ainsi, après une nuit passée à quelque compilation bien aride et bien fastidieuse, quand il reportait le matin son ouvrage au libraire, et que le libraire lui donnait en échange vingt ou trente livres, il achetait un petit pain, remontait chez lui le manger près de sa fenêtre, d'où il regardait avec envie le petit chien de la marquise, jouant sur le gazon à ses pieds. Il réservait le reste pour aller le soir à l'Opéra parce qu'il en était venu à connaître si parfaitement les habitudes de sa voisine, qu'il savait ses jours de loge; ou bien il faisait faire de gros bouquets des fleurs les plus odorantes, et, se tenant devant la porte, il les jetait dans le carrosse de madame de Moncontour au moment où il passait devant lui. Il avait remarqué qu'elle s'arrêtait souvent dans son jardin pour respirer le parfum des roses, et il était malheureux toute la journée quand les

glaces du vis-à-vis étaient levées, et qu'il lui fallait remporter son présent. Alors il rentrait dans sa pauvre chambre, il la fermait à clef, et allait chercher sur sa cheminée deux petits vases de cristal, y mettait soigneusement le bouquet qu'il n'avait pu offrir, puis il le posait sur sa table de bois blanc, devant une petite boîte en gâluchat, renfermant apparemment un objet bien précieux pour lui, car il se permettait à peine de l'ouvrir, et ne touchait jamais qu'avec ses lèvres le mystérieux trésor qu'il y avait enfoui.

Le pauvre jeune homme faisait ainsi de la passion poétique à lui tout seul, sans espoir, sans avenir : il vivait de la vie d'une autre, et cette autre ne daignait pas s'informer même de son nom. Quelquefois, la nuit, il attendait le retour de la marquise; à la lueur des torches de ses laquais, il la voyait descendre de sa chaise ou de son carrosse. Il avait étudié l'intérieur de sa maison et connaissait les fenêtres de sa chambre à coucher, ainsi que celles de l'appartement de son mari. Il était à son poste tant qu'il voyait de la lumière dans l'un de ces deux endroits, puis il

descendait comme un fou, allait s'asseoir sur la borne, près de sa porte cochère, et restait quelquefois jusqu'au jour à pleurer sur le seuil de cette porte, qu'il lui était défendu de franchir. Bientôt les tristes joies qu'il s'était faites lui furent arrachées. Madame de Moncontour changea tout à fait son genre de vie, elle cessa d'aller à l'Opéra et à la Comédie-Française, elle ne sortit plus le matin que pour se rendre à l'église ; elle renonça même à faire sa cour à Versailles. De loin en loin il l'apercevait dans le jardin, presque toujours seule : elle ne paraissait point malade néanmoins, seulement son visage était plus pâle et avait changé d'expression. Au lieu de son sourire enjoué, de ses regards joyeux, sa physionomie exprimait une sorte de langueur qui n'était point une souffrance. Adrien, sans s'en rendre compte, se sentit inquiet et malheureux de cette métamorphose. Depuis déjà trois semaines il souffrait ainsi, lorsque après mille combats, mille irrésolutions, il prit un parti extrême, auquel il n'aurait jamais songé sans ses nouvelles douleurs.



## II

Le soleil donnait en pleins rayons dans l'appartement de madame de Moncontour, situé au rez-de-chaussée de son hôtel, du côté du jardin. Il était dix heures, elle venait de sonner ses femmes, et l'on ouvrit avec précaution les triples rideaux de ses fenêtres. L'air tiède et embaumé d'une matinée de printemps pénétra jusqu'au lit, où dormait encore à moitié la nonchalante marquise. Ce lit était une des merveilles du luxe capricieux de l'époque; le baldaquin, orné de plumes, était recouvert d'un lampas de la Chine

bleu de ciel, broché d'argent, avec les rideaux, la courte-pointe et le dossier pareils; sous cette espèce de dais, si riche et si chargé de broderies, se drapait une blanche mousseline habilement calculée pour amortir sur le visage le reflet trop brillant du lampas; un couvre-pied de mousseline semblable, doublé de satin bleu et garni de malines, était négligemment jeté sur le pied du lit; des draps de toile de Hollande, des oreillers entourés de dentelles, le manteau de lit de la marquise et son bonnet de nuit, également ornés de points, de fontanges et de pompons couleur de rose, formaient autour d'elle une manière d'entourage avec lequel il était impossible de ne pas sembler jolie, pour peu qu'on eût vingt ans et un visage présentable. Le reste de l'ameublement répondait à la magnificence de ces détails. La tenture et les draperies des croisées en lampas, comme celles du lit, étaient aussi, à cause de la saison, revêtues de mousseline de l'Inde. Sur la cheminée on remarquait une pendule en porcelaine de Saxe et en rocailles; le sujet était une sultane, portée sur le dos d'un éléphant. Au-dessus

de la grande glace brillait un écusson aux armes de Moncontour, écartelées de Gèvres; de chaque côté de la pendule, des candélabres à bras, également en rocailles, supportaient des bougies parfumées. Entre les deux fenêtres, sur une console en bois doré, adossée à une glace qui tenait toute la hauteur de l'appartement, on avait posé deux vases céladon d'un prix inestimable; la commode en bois de rose et marqueteries, incrustée de médaillons de porcelaine de Sèvres et garnie de bronze doré, était placée au-dessous d'un immense portrait représentant la feue marquise de Moncontour, dame du palais de la reine Marie Lesczinska; un tapis de la Savonnerie couvrait le parquet; les siéges, en bois doré et contournés comme des ceps de vigne, étaient de la même étoffe que le reste de l'ameublement. C'était à la reine de ce temple que le pauvre Adrien Leloir avait consacré sa vie.

Quand la femme de chambre eut ouvert les fenêtres, elle remit plusieurs lettres à la marquise, qui les décacheta sans empressement après en avoir regardé les adresses.

— Il n'y en a pas d'autres, Lisette?

— Non, madame, c'est tout ce que le suisse m'a remis.

La marquise fit une petite moue encore plus prononcée, et ouvrit en bâillant les billets si indifférents pour elle; elle en avait déjà parcouru plusieurs, lorsqu'une écriture inconnue frappa ses regards.

— Bon Dieu! s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela?

Quand elle eut pris lecture des premières lignes, sa physionomie se rembrunit; elle continua cependant, et, arrivée à la fin de l'épître, elle s'écria:

— Cet homme est certainement ou le plus grand fou, ou le plus grand insolent que je connaisse.

Voici ce qu'elle avait lu:

« Vous allez me trouver bien étrange, madame
« la marquise, et si l'on chassait une lettre, vous
« feriez jeter celle-ci à la porte par vos gens,
« sans prendre la peine d'en lire davantage. C'est

« parce que je sais cela que je ne risque qu'une « lettre. Je vous aime, madame ; cette audace « est si grande qu'elle conduit tout naturelle- « ment à celle de vous le dire. Vous ignorez « jusqu'à mon existence ; il y a entre vous et « moi une distance telle, que je n'oserais point « vous regarder si vous étiez près de moi ; mais, « madame, j'ai été bien heureux tant que j'ai pu « au moins vous contempler de loin. Depuis « quelque temps vous m'avez enlevé les seules « douceurs de ma pauvre vie, vous ne sortez « plus, vous n'allez plus au théâtre, à peine dans « votre jardin. Vous devez être bonne, madame « la marquise, ayez donc pitié de moi, laissez- « moi vous apercevoir quelques minutes pour « que je puisse supporter mes douleurs et ma « misère. Pardonnez-moi ce que je vous dis là. « Dieu ne s'offense pas quand on le prie ; vous « qui êtes sa plus belle image, vous ne serez pas « plus sévère que lui. Je vais signer ma lettre « d'un nom bien obscur ; si vous saviez comme « mon cœur bat à l'idée que vous connaîtrez « enfin ce nom, et qu'un jour peut-être vous

« vous en souviendrez, si vous avez besoin d'un
« homme prêt à mourir pour vous, sans jamais
« exiger la moindre récompense.

« Adrien Leloir. »

La marquise lut tout haut cette lettre à Lisette qui souriait en l'écoutant :

— Quel est cet homme, mademoiselle? le connaissez-vous ?

— Certes, madame la marquise, je le connais et tout le quartier aussi. Il n'y a que madame qui ne sache pas à quel point il est amoureux d'elle ; et j'assure à madame qu'il peut bien être fou, mais que pour impertinent, le pauvre jeune homme est très-loin de là.

— Qu'est-ce que vous m'apprenez ? Ce jeune homme est amoureux, dites-vous, et tout le quartier est instruit de cette histoire. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Madame la marquise m'a défendu de me jamais mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Et comment tout le quartier sait-il que M. Adrien Leloir m'honore de son attention ?

— Parce qu'il passe les nuits à la porte de l'hôtel, parce qu'il passe les jours là-haut, dans la maison en face, à sa fenêtre, au sixième; parce qu'il jette des bouquets dans la voiture de madame; enfin, parce qu'il m'a donné deux louis pour avoir sa mule couleur de rose, que Bijou a si bien emportée dans le jardin un jour : je ne sais pas si madame se le rappelle?

— Ah! reprit la marquise, c'est le jeune homme aux bouquets? Il est assez mal mis.

Elle ploya la lettre, la cacha sous son traversin, et dit :

— Je montrerai cette lettre au chevalier, cela le fera rire. Lisette, ajouta-t-elle, je ne me lèverai pas avant deux heures aujourd'hui, j'ai la migraine; faites prévenir M. le marquis que l'on me servira chez moi; je ne recevrai personne que ma tante et le chevalier, s'il se présentait. Donnez-moi le livre qui est sur cette table.

Quelques minutes après, le marquis de Moncontour fit demander à sa femme si elle pouvait le recevoir. Sur sa réponse affirmative, il se présenta. C'était un homme de trente-six ans, à l'air

grave, au maintien austère, affichant une grande régularité de mœurs et un respect inviolable pour l'étiquette et les convenances ; il semblait complétement déplacé dans son siècle et dans la vie de sa femme. Il n'avait rien de l'élégance et du laisser aller de l'un, et il était surtout bien loin de la coquetterie et de l'entraînement de l'autre. Il lui demanda avec une gravité imperturbable pourquoi elle avait la migraine; si elle n'avait pas veillé trop tard ; si elle ne s'était pas fatiguée à quelque bal ? et profita de la circonstance pour lui faire quelques observations sur l'existence toute de plaisir qu'elle s'était créée.

— Je ne suis pas jaloux, vous le savez, madame, je vous prie seulement que vos folies ne me bourdonnent point aux oreilles. Ma position près de M. le Dauphin m'interdit tout ce que vous aimez ; je dois suivre l'exemple de mon prince, et certes je ne pourrais mieux faire. Rappelez-vous, je vous en prie, qu'une inconséquence de votre part pourrait nous conduire si loin que je ne saurais plus comment m'arrêter. D'ailleurs j'y veillerai.

La marquise le regarda avec un profond étonnement. Cette déclaration de principes intempestive lui sembla cacher quelque piége et lui présagea des malheurs pour l'avenir. Elle n'essaya pas de se justifier, elle avait trop d'adresse pour cela, c'eût été convenir qu'elle était accusée avec raison. Elle se rejeta dans les généralités, et mit dans ses paroles un ton de soumission qui l'aurait fait prendre pour la femme du monde la plus docile, si l'expression de son visage n'eût démenti cette obéissance. Le marquis n'en demanda pas davantage, il ne tenait qu'à une seule chose, à l'apparence ; la conduite de sa femme lui restait fort indifférente, pourvu qu'on n'en parlât pas ; il lui aurait passé dix amants véritables, plutôt qu'une galanterie soupçonnée.

Madame de Moncontour avait le grand tort, pour une femme d'esprit, de ne point assez ménager ce caractère, parce qu'elle ne l'avait pas assez observé. Elle traitait de manie la résolution bien arrêtée de faire bon ménage, en imitation de M. le Dauphin et de madame la Dauphine ; elle ne savait pas, la jeune femme, ce dont l'am-

bition d'un courtisan peut le rendre capable. Pour elle, la courtisanerie était un ridicule, non pas un vice, non pas surtout une passion. Cette conversation avec son mari ne laissa donc d'autre trace dans son esprit que celle d'une ennuyeuse scène qu'elle se promit d'oublier. Elle se leva gaie et rieuse comme à l'ordinaire, ou, pour mieux dire, comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. Elle fit une toilette pleine de goût et d'agacerie, et puis elle attendit ainsi que les femmes savent attendre, c'est-à-dire en résumant dans ce seul mot toutes les joies de l'avenir et toutes les douleurs de l'absence.

Sa femme de chambre lui rendit les lettres qu'elle avait oubliées sur son lit. En retrouvant celle d'Adrien, elle ne put s'empêcher de sourire, et pensa qu'un tel amour serait bien doux à partager ; mais, hélas ! on ne sait jamais aimer ceux qui vous aiment ainsi ! Lisette l'avait laissée seule. Elle réfléchissait encore à la bizarre passion du pauvre poëte, lorsque la suivante rentra et lui annonça tout bas le chevalier de Sérac, en demandant si madame la marquise voulait le recevoir.

— Faites entrer, répondit-elle d'une voix émue.

Le chevalier entra sur la pointe du pied, à la façon de quelqu'un qui craint de réveiller un malade.

— On dit que vous êtes souffrante, madame ; cela est-il donc vrai ? ou bien serait-ce simplement un caprice rentré ?

— C'était hier encore une véritable douleur, chevalier ; aujourd'hui ce n'est plus qu'une joie bien vive, puisque vous voilà de retour. Vous avez fini votre service, n'est-il pas vrai ? Vous ne retournerez plus à Sceaux, comme vous le faites depuis un mois ? C'est une cruelle chose que d'avoir une place à la cour ; on n'a jamais un instant de liberté, lorsqu'on est de quartier surtout.

Le chevalier baisa la main de la marquise, et lui demanda d'un air moitié fat et moitié tendre, s'il était bien vrai qu'elle se fût aperçue de son absence.

C'était un charmant jeune homme que le chevalier. Toute sa personne offrait le modèle le plus élégant d'un grand seigneur de cette époque,

non pas d'un grand seigneur à la façon du duc de Choiseul, de M. de Muy et des autres personnages graves de la cour ; mais c'était un adorable et frais visage, une tournure ravissante, des mains et des pieds d'une perfection rare, un esprit charmant, des manières sans prétentions, de ces manières que les gentilshommes avaient alors en naissant, pour ainsi dire, et qu'on n'acquerrait pas aujourd'hui dans une longue vie. Quant au cœur, il n'en existait pas de trace ; une soif inextinguible de plaisirs, une ténacité rare à les poursuivre, une espèce de mousse d'imagination qui s'évaporait avec le délire, une grande habitude de succès, et surtout l'amour-propre le plus démesuré, lui tenaient lieu de passion et de sensibilité ; tout cela, enveloppé des formes les plus gracieuses, faisait croire dans le monde que le chevalier était un amoureux sans raison et sans frein ; quelques femmes allaient jusqu'à prétendre que sa jalousie n'avait point de bornes, et qu'il cachait dans la poche de sa veste un poignard, qu'il avait rapporté de Malte, destiné à frapper les rivaux et les infidèles. Il y a beaucoup d'hom-

mes de ce caractère, et ils ont bien plus de succès que les autres. Peu de femmes acquièrent assez d'expérience pour percer du premier coup d'œil l'enveloppe de passions sous laquelle ils se cachent. On les aime avant de les connaître, et quand on les connaît, ou on les déteste, ou on les aime déjà trop pour que la connaissance de leur caractère puisse briser cet amour.

La marquise s'était donc laissée aller au charme de cette liaison. Elle s'exposait de gaieté de cœur aux propos du monde, à la colère de son mari, pour obtenir quelques feux follets de bonheur; illusions perpétuellement détruites et perpétuellement renouvelées. Ce jour-là le chevalier était dans un de ses bons moments; madame de Moncontour lui sembla presque une nouveauté, parce qu'il l'avait négligée un mois durant, et, pour un être de cette espèce, la nouveauté résume tout ce qu'on peut connaître d'affections. La marquise lui montra la lettre d'Adrien, ils en rirent ensemble et se moquèrent de ce dévouement qu'ils appelaient stupide, parce qu'ils ne le comprenaient point. Le chevalier sortit sur le perron du jardin,

en engageant la marquise à rester dans sa chambre.

— Puisque ce monsieur veut tant vous voir, il me verra moi, et sa première lettre sera sans doute datée de la Trappe; je ne lui sais pas d'autre refuge. Quel grenier habite-t-il? ajouta M. de Sérac en levant les yeux sur les toits de toutes les maisons.

— Je n'en sais rien, je vous assure, je ne me suis point amusée à regarder de ce côté-là; je ne songerai jamais à loger un amoureux au sixième. Vous savez du reste qu'il achète mes vieilles mules à ma femme de chambre.

— C'est bien là un amour de poëte! et je gage qu'il a adressé au moins quatre sonnets et vingt romances à vos bienheureuses pantoufles. Mais c'est assez parler de si peu de chose : il fait un temps admirable; ne venez-vous pas vous promener un instant avec moi?

La marquise sonna Lisette et lui demanda si M. le marquis était encore à l'hôtel?

— Non, madame, il est sorti en carrosse de ville; Germain m'a dit qu'il avait donné ses ordres pour sa toilette à sept heures.

— C'est juste, il soupe chez la maréchale de Luxembourg.

Madame de Moncontour se leva alors et rejoignit le chevalier dans le jardin ; elle s'appuyait sur son bras d'un air de familiarité heureuse et lui racontait les sacrifices qu'elle s'était imposés en son absence ; il apprenait comme quoi elle avait renoncé au monde, où elle ne devait pas le rencontrer.

— Je ne suis même point allée à la cour. Qu'y aurais-je fait ? puisque M. le duc de Penthièvre était à Sceaux, et que pour moi la véritable cour c'est la sienne.

Au fond du jardin, derrière une charmille, se trouvait une porte dérobée donnant dans une sorte de ruelle qui aboutissait à la rue. Les deux amants se parlèrent bas en se la montrant de loin, et, après une heure de causerie, le dernier mot laissé à la marquise par le chevalier fut celui-ci :

— A neuf heures j'y serai, je frapperai trois coups, et l'on m'ouvrira.

Adrien du haut de sa mansarde avait vu cette scène. Il l'avait comprise dans toute sa vérité, et

il savait maintenant sans aucun doute que M. de Moncontour n'était pas le rival le plus redoutable qu'il eût à craindre. Cette découverte lui causa une horrible douleur ; il se résolut à quitter le logis, à oublier une femme indigne de l'idolâtrie qu'il lui avait vouée, et se promit dès le lendemain de chercher une distraction. Il resta une partie de la journée, la tête appuyée dans ses deux mains, assis près de sa table, ayant devant les yeux la cassette de galuchat qu'il n'ouvrait plus. A dix heures du soir on monta l'escalier, on frappa à sa porte ; une voix de femme respirant à peine lui cria ces mots :

— Ouvrez-moi, M. Adrien Leloir, c'est de la part de madame la marquise.

Adrien ouvrit.

— Suivez-moi, monsieur, dit Lisette, car c'était elle, madame la marquise veut vous voir sur-le-champ.

## III

Adrien sortit sans chapeau, sa cravate dénouée, ainsi qu'il était dans sa chambre ; il obéissait à l'ordre qu'il venait de recevoir, sans presque savoir ce qu'il faisait, et suivit de la sorte Lisette qui marchait devant lui. Elle descendit les six étages, traversa la rue, arriva à la ruelle, et de là à la petite porte du jardin qu'elle referma précipitamment dès qu'elle eut introduit le poëte.

— Marchez le long des charmilles, monsieur, et faites le moins de bruit possible. Quand vous serez près de l'hôtel, vous suivrez le mur jusqu'au

perron. Surtout, tâchez qu'on ne vous voie ni ne vous entende.

Adrien se conforma aux instructions qui lui étaient données; il ne pouvait croire à son bonheur, lui, chétif et malheureux, introduit ainsi, comme un amant, dans cette maison de grand seigneur; lui, aimé de madame de Moncontour; car, ne fallait-il pas qu'elle aimât pour s'exposer ainsi à le recevoir, à cette heure et de cette manière? Il y avait de quoi faire tourner une meilleure tête que la sienne. Aussi son cœur battait-il à briser sa poitrine; il était si excessivement heureux que cette joie devenait une souffrance.

Lisette ouvrit le plus doucement possible la porte de la chambre de sa maîtresse.

—Madame, dit-elle à demi-voix, voici M. Adrien Lenoir.

— Dieu soit loué, répondit la marquise : qu'il vienne!

Adrien entra. En se voyant ainsi introduit pour la première fois dans cette somptueuse demeure, devant la femme qu'il adorait et qu'il n'avait jamais vue que de loin, en se trouvant tout à coup

au milieu de ce luxe qu'il n'avait pas même imaginé, il lui sembla qu'il devenait fou; il resta debout à la même place, sans oser faire un mouvement, et il fallut que la marquise lui répétât trois fois la prière d'avancer vers elle pour qu'il s'y décidât.

— Monsieur, lui dit-elle, ma démarche va vous sembler bien étrange, bien inconvenante peut-être, et quand je vous en aurai révélé le motif, il est possible que vous me blâmiez davantage encore; asseyez-vous et écoutez-moi.

Madame de Moncontour était couchée, mais sa chambre n'offrait plus le même arrangement coquet que le matin; ses vêtements épars çà et là, ses cheveux non roulés et dont la poudre était tombée, son manteau de lit attaché sans grâce, et par-dessus tout sa physionomie agitée et ses yeux rouges, annonçaient qu'une grande émotion avait dérangé ses habitudes. Adrien la contemplait avec admiration, car elle était plus jolie encore dans ce désordre qu'avec la plus belle parure. Il prit un siége et se disposa à écouter ce que la marquise avait à lui dire; il n'osait s'attendre à la trouver indul-

gente pour lui ; maintenant qu'il était près d'elle, mille craintes vinrent l'assaillir. Ne l'avait-elle pas appelé pour lui reprocher l'audace de son amour et lui ordonner d'y renoncer ? Peut-être elle allait le faire chasser honteusement, et le punir ainsi d'avoir cru qu'elle pouvait le regarder autrement qu'avec le dédain le plus marqué. Embarrassée sans doute, elle garda pendant plus d'une minute le silence ; enfin elle reprit :

— J'ai reçu ce matin une lettre de vous, monsieur ; les sentiments qu'elle renferme, et surtout votre manière de les exprimer auraient dû m'inspirer plus de mécontentement que de pitié. Cependant je ne sais pourquoi je me suis laissée aller à la lire sans colère, et presque avec reconnaissance ; vous m'offrez un grand dévouement, et les grands dévouements sont si rares qu'on est toujours fière de les inspirer. Pardonnez-moi donc, monsieur, d'avoir cru à la vérité de vos paroles, et pardonnez-moi surtout de venir sitôt mettre à l'épreuve un sentiment auquel je n'ai aucun droit et que je suis loin de mériter.

Adrien la contemplait d'un air si profondément

étonné, le doute et l'espérance se disputaient tellement cette naïve physionomie, que la marquise, malgré la douleur à laquelle elle paraissait livrée, ne put s'empêcher de sourire.

— Je vais vous confier le secret de ma vie : c'est vous dire quelle foi j'ai en votre honneur et en votre loyauté; soit que vous m'accordiez ou que vous me refusiez ma demande, je serai sûre que ce secret sera bien gardé. Il y a un homme dans le monde que j'aime comme vous m'aimez. Cet homme, peu vous importe de savoir son nom, cet homme était ici il y a une heure à peine; comme vous, il était entré par la petite porte du jardin; comme la vôtre, sa présence était un mystère pour tout le monde, j'avais cru nos mesures bien prises : mais, ajouta-t-elle avec un sourire de mépris et de rage, un espion m'a dénoncée à mon mari. Et vous ne savez pas, monsieur, ce que c'est que mon mari. C'est un courtisan jaloux de son nom et non point de sa femme; c'est un gentilhomme qui fera du bruit pour plaire à son maître et éviter le ridicule; il ne songera seulement pas au tort qu'il se cause à lui-même

en me perdant aux yeux de tous. Cette maladroite flatterie (M. le Dauphin a trop de sens pour ne pas lui en vouloir d'un éclat semblable), cette maladroite flatterie donc le rendra inexorable et sourd à la raison comme à mes prières ; il faut à tout prix détourner cet orage, il faut un ami qui se sacrifie à ma place, et pour celà, monsieur, j'ai songé à vous.

A mesure que la marquise parlait, les espérances d'Adrien s'envolaient une à une ; sa pauvre âme, blessée de tant de côtés, succomba dans cette lutte ; de grosses larmes tombaient lentement de ses yeux ; il se faisait pitié à lui-même. Mais quand il entendit cette femme si hautaine descendre jusqu'à la prière ; quand elle lui dit qu'il lui fallait un grand dévouement, et qu'elle avait pensé à lui ; quand elle le lui dit surtout avec cette séduction irrésistible dont elle connaissait si bien la puissance, ses larmes cessèrent de couler ; il se redressa orgueilleux d'avoir été choisi, et se jetant à genoux devant elle, il lui jura qu'elle pouvait disposer de sa vie, qui lui appartenait tout entière.

— Relevez-vous, monsieur, je vous remercie ; je suis honteuse d'accepter cette offre si noble et si désintéressée ; je suis honteuse surtout de ne pouvoir la récompenser que par ma reconnaissance. Le temps me presse ; il m'en reste à peine assez pour vous expliquer ce que je désire. L'homme qui m'a espionnée, le valet de chambre de M. de Moncontour, sait bien que j'ai reçu un homme dans mon appartement ce soir, par la petite porte du jardin ; pourtant il ignore quel est cet homme. Cette ignorance est la seule chance de salut qui me reste. Voulez-vous laisser croire au marquis que vous étiez cet homme ? Voulez-vous accepter la fable que je lui débiterai tout à l'heure, quand il va venir furieux me demander compte de ma conduite ? Tout le monde sait dans le quartier votre passion malheureuse : vous pouvez vous être introduit chez moi à mon insu, sans que je sois coupable le moins du monde ; rien n'est plus facile à croire, et chacun assurera au besoin que vous ne m'avez jamais parlé. Ce misérable valet ne me sait pas instruite de sa délation, c'est Lisette qui l'a découvert, rôdant devant

les charmilles. Il attend maintenant le retour de son maître, pour se faire un mérite à ses yeux du zèle qu'il a mis à le servir. Il vous a nécessairement vu entrer tout à l'heure, comme il a vu entrer et sortir le chevalier ; il doit croire que vous n'êtes qu'une seule et même personne ; qu'effrayée par le bruit de ses souliers sur le sable du jardin, j'ai fait disparaître mon amant et j'ai renvoyé Lisette le chercher quand tout a été tranquille. C'est un vieux serviteur accoutumé au noble emploi de surveillant ; on l'a fait venir exprès depuis quinze jours ; il a déjà rempli pareil office auprès de ma belle-mère. Le marquis ne peut tarder à rentrer ; il sera aussitôt instruit que vous êtes ici ; vous sentez-vous la force d'affronter sa présence, de supporter sa colère, de me sauver enfin? N'ayez aucune crainte, reprit-elle, s'il vous persécute, je vous sauverai à mon tour. Il n'osera d'ailleurs pas faire le même éclat que si vous étiez un homme de sa caste ; il se fiera davantage à votre discrétion, peut-être même se contentera-t-il de votre promesse de renoncer à la passion que vous nourrissez. Oh ! répondez-

moi, monsieur, je vous en conjure, et dites-moi surtout si vous ne me trouvez pas une bien méprisable et bien lâche créature, de prendre ainsi votre générosité au mot, et de vous demander un pareil service.

Adrien la contemplait dans une extase muette de bonheur et de désespoir tout à la fois.

— Madame, dit-il de la voix la plus douce, et avec un accent de résignation et de tendresse venant du cœur, j'entends le carrosse de M. le marquis. Qu'il vienne, et vous serez contente de moi.

Madame de Moncontour sentit un remords affreux au fond de son âme ; elle ouvrit la bouche pour dire au jeune homme de fuir, de l'abandonner à son sort, mais elle n'en eut pas la force. Elle lui tendit la main, qu'il couvrit de baisers et de larmes : il ne crut pas payer trop cher cette faveur. Le marquis entra sans se faire annoncer, pour la première fois de sa vie ; madame de Moncontour devint pâle comme son linge ; Adrien ne changea pas de visage, il se leva, salua et attendit. Le marquis ne lui rendit

point son salut, et s'adressa à sa femme ; sa voix tremblait de colère :

— Quel est cet homme, madame ?

La marquise avait repris son assurance.

— Cet homme, puisque vous l'appelez ainsi, est M. Adrien Leloir, jeune poëte de grande espérance, qui demeure dans le voisinage.

— Comment se fait-il que monsieur le poëte de grande espérance soit près de votre lit à l'heure qu'il est, madame ?

— Et pourquoi donc n'y serait-il pas, monsieur? il n'est point heure indue, puisque vous rentrez à peine.

Adrien prit la parole :

— Pardonnez-moi, madame, d'oser vous interrompre, mais je dois la vérité à M. le marquis, et je la lui dirai. Depuis bien longtemps j'aime madame la marquise, depuis bien longtemps je passe ma vie à ma fenêtre, en face de cet hôtel, pour chercher à l'apercevoir de loin. Il y a un mois qu'elle ne sort plus, j'avais perdu tout le bonheur de ma vie; ce matin je me suis décidé à lui écrire, elle ne m'a pas répondu. Ce soir, je

rôdais autour des murs de votre jardin ; la femme de chambre de madame est sortie par la petite porte et l'a laissée entre-bâillée. Je suis entré dans le jardin, j'ai pénétré jusqu'ici. Madame la marquise était seule ; elle a été effrayée, elle a voulu sonner, je l'en ai empêchée en lui déclarant qui j'étais, et que je ne demandais qu'à la voir un instant. Elle m'a ordonné de sortir ; j'allais le faire, lorsqu'en ouvrant la porte, j'ai aperçu un de vos gens au bas du perron ; à mon approche, il a disparu. Alors je suis sorti ; deux heures après, madame la marquise m'a envoyé chercher pour me conjurer de ne point la perdre, et de vous dire toute la vérité. Je vous atteste donc sur l'honneur, monsieur, que je suis seulement coupable d'un amour malheureux, et que madame la marquise est innocente.

M. de Moncontour avait écouté ce long récit avec sa gravité accoutumée, en se promenant dans la chambre. Sa femme reprenait du courage.

— J'ai le droit de me plaindre, monsieur, lui dit-elle, de la basse surveillance à laquelle je suis assujettie. Vous payez vos gens pour m'espion-

ner ; ils devraient au moins le faire avec assez d'adresse pour que je ne m'en aperçoive point, et ne pas me forcer à me compromettre en repoussant leurs erreurs. M. Leloir ne vous a point trompé ; vous pouvez, du reste, vous en informer. Toute la rue de l'Université vous en rendra témoignage. Au moment où vous êtes entré, il venait de me promettre de quitter ce quartier, et de ne jamais me revoir ; à ce prix, je lui ai accordé son pardon. Voilà, monsieur, tout ce que nous avons à nous reprocher.

Le marquis continua à marcher sans répondre. Après quelques minutes il reprit :

— Quelqu'un , hors Germain et Lisette , a-t-il vu monsieur s'introduire ici ?

— Personne ! s'écria Adrien.

— C'est bien , monsieur, alors, sortez.

Il ouvrit lui-même la porte du jardin. Adrien n'eut que le temps de jeter un regard d'adieu à la marquise , qui lui répondit par un signe de tête imperceptible. La porte se referma sur lui , et il se trouva seul dans l'obscurité. Comme il sortait de la ruelle , il entendit marcher près de

lui, c'était le pas régulier d'une troupe de soldats, et il se vit en effet entouré par la patrouille. Le sergent du guet lui demanda ce qu'il faisait dehors au milieu de la nuit, sans chapeau, et courant comme un insensé.

— Vous êtes un voleur, sans doute?

— Un voleur ! répéta-t-il, oh non !

— Alors pourquoi sortez-vous dans ce désordre de l'hôtel de M. le marquis de Moncontour?

Adrien garda le silence.

— Vous refusez de répondre ; tout ceci n'est pas clair. Vous allez me suivre au corps de garde, et demain matin M. le commissaire vous fera parler.

Le jeune homme ne fit aucune résistance et marcha. Il résolut d'accomplir sa tâche jusqu'à la fin.

— Elle a dit qu'elle me sauverait, pensa-t-il, et d'ailleurs, qu'est-ce que cela me fait? Je puis bien souffrir pour elle, j'en ai l'habitude.

Il passa donc le reste de la nuit au corps de garde. Dès qu'il fut jour, le commissaire, devant lequel il fut conduit, l'interrogea sur le sujet de

son arrestation. Il se laissa traiter de voleur, de coureur de nuit, et n'opposa que le silence à ces accusations déshonorantes; il convenait seulement d'être sorti par la ruelle, mais ne voulut jamais avouer d'autres motifs que ceux qui lui furent attribués. Le commissaire ne douta pas un instant qu'il n'eût affaire à un dangereux coquin, et donna l'ordre de l'écrouer au grand Châtelet. Adrien s'y laissa conduire, fut enfermé dans sa prison, sans que l'idée de se justifier lui arrivât; il resta ainsi seul toute la journée, avec l'âme bien triste, mais satisfait, néanmoins, de s'être dévoué pour celle qu'il aimait. Il avait promis de ne plus la revoir. Que lui importait le lieu qu'il habiterait, puisqu'il devait rester loin d'elle? Il se trouvait moins malheureux que la veille; il avait tracé son nom en caractères ineffaçables dans la vie de cette femme; il lui avait imposé une reconnaissance éternelle pour son noble sacrifice; c'était déjà une récompense. Vers le soir, le geôlier ouvrit sa porte, et, le saluant assez poliment, il lui remit une lettre. Adrien l'ouvrit, elle contenait ce peu de mots:

« Vous êtes libre. Mon mari, prévenu par le
« commissaire, a apprécié votre noble conduite ;
« il a répondu de vous et m'autorise à vous le
« dire. Il m'a rendu sa confiance, à la condition
« expresse que vous quitteriez Paris et que vous
« ne chercheriez plus à me voir. Vous emporterez mon éternel souvenir ; j'espère que vous
« m'oublierez et que vous serez heureux. Merci !
« oh ! merci mille fois ! Le ciel vous protégera :
« il le doit, car vous m'avez sauvée... »

## IV

Six mois après, la marquise de Moncontour habitait une de ses terres en Bourgogne. Son mari ne l'y avait point suivie; la cour était son élément, il ne pouvait vivre hors de cette sphère dorée, même lorsqu'il n'était pas de quartier. Le belle jeune femme emmena avec elle un cercle d'adorateurs et de femmes qui n'avaient rien à faire au monde que de s'amuser. Aussi son château était-il devenu le centre de tous les plaisirs de la province. Le chevalier de Sérac ne fut pas le dernier à répondre à ce joyeux appel. Sa liai-

son avec madame de Moncontour n'était point rompue : semblable à toutes les passions légères et de peu d'importance, elle avait une espèce de pouvoir élastique qui la faisait céder aux nécessités de la vie. Ainsi ils se voyaient avec une sorte de satisfaction, et se quittaient sans un grand chagrin; ils n'étaient pas nécessaires l'un à l'autre : la marquise pouvait disparaître de l'existence du chevalier sans y laisser un vide; mais telle est la différence de sentir, même dans les sentiments futiles, que la marquise eût été malheureuse s'il lui avait fallu perdre son amant; elle s'amusait sans lui, pourtant elle s'amusait mieux en sa présence. On la surprenait souvent rêveuse quand il n'était pas là, et il y avait même des jours où elle le pleurait de bonne foi.

Vers la fin de l'été, on joua chez madame de Moncontour quelques proverbes de Marmontel, et deux ou trois opéras-comiques de Sédaine; tout le château était en mouvement depuis plusieurs jours; le voisinage en masse avait assisté à ces représentations, pour lesquelles on avait fait venir de Paris les costumes, la musique et les

décors; la dernière soirée devait être terminée par un bal masqué, plaisir d'esprit dont la marquise était folle, et qui lui avait valu les plus brillants succès. Elle se réjouissait d'avance de voir ses voisins, ignorant tout à fait les licences du domino, embarrassés sous leurs masques et ne sachant quelle sorte de conversation tenir. Pour rendre la réunion plus piquante, elle avait invité tout ce qui était présentable dans la noblesse de Bourgogne et les régiments des environs, de façon qu'elle ne connaissait pas même de vue la moitié des personnes qui devaient se rendre chez elle, s'en étant tout à fait rapportée à la recommandation de M. l'intendant de la province.

Les spectateurs furent donc très-nombreux à cette représentation extraordinaire après laquelle le bal s'ouvrit. Une partie des jardins fut illuminée, et, malgré la fraîcheur du soir, beaucoup de masques s'y promenèrent par groupes nombreux. La marquise, qui avait paru fort jolie dans un rôle de soubrette, s'était travestie en Flore, et certainement la déesse des fleurs ne l'eût pas emporté sur elle en fraîcheur et en grâces. Elle

avait à peine cherché à se déguiser ; son visage n'était couvert que d'un loup de velours, qui laissait voir et sa bouche et son délicieux sourire ; elle fut entourée de presque tous les hommes qui se disputèrent un de ses regards. Toute coquette qu'elle fût, elle les éloigna pour se procurer un moment de tête-à-tête avec le chevalier, arrivé le matin seulement de Paris, et qu'elle avait à peine eu le temps de voir. Au moment où elle congédiait le dernier de ses admirateurs, un masque vêtu de noir des pieds à la tête, s'approcha d'elle et la pria de vouloir bien lui accorder quelques minutes d'entretien.

— Mon Dieu ! beau masque, je ne demande pas mieux, mais dans ce moment, cela m'est impossible, je suis attendue.

— Vous irez après où l'on vous attend, madame, je n'ai que deux mots à vous dire : venez, je vous en conjure ; il s'agit de la vie ou de la mort.

Il parlait d'un ton sinistre, avec une voix sourde et presque effrayante ; mais madame de Moncontour était si loin, ce jour-là surtout, de

croire à quelque chose de sérieux, qu'elle lui répondit en riant :

— Oh ! si cela est ainsi, monsieur, je vous suis ; je ne veux point avoir de meurtre sur ma conscience.

Le masque marcha devant et la guida par des détours qui lui semblaient parfaitement connus, vers un endroit écarté du parc, où les lumières ne pénétraient pas et où le bruit de la fête arrivait à peine. Elle eut peur, et lui demanda plusieurs fois avec inquiétude où il la conduisait.

— Ne craignez rien, madame, il ne vous sera point fait de mal ; d'ailleurs, ajouta-t-il voyant qu'elle hésitait, nous n'irons pas plus loin, si cela vous inquiète.

Ils se trouvaient en ce moment près d'un berceau de charmille, dont la partie supérieure entièrement à jour laissait pénétrer les rayons de la lune. L'inconnu la pria de s'asseoir sur un des bancs qui entouraient le bosquet, et ôtant son masque, il lui demanda si elle ne l'avait point oublié.

C'était Adrien Leloir.

Jamais changement semblable ne s'était opéré en aussi peu de temps sur le visage d'un homme ; pâle et défait, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses longs cheveux bruns qu'il portait sans poudre se déroulaient sur ses épaules ; son regard terne brillait par intervalle d'un feu sombre ; son sourire amer et mordant était plus triste qu'une larme; enfin le découragement le plus profond était empreint sur cette physionomie autrefois si naïve : il fallait qu'il eût bien souffert pour en être arrivé là. La marquise jeta un cri en le reconnaissant.

— Vous ! c'est vous, M. Leloir? Je ne m'attendais pas à vous retrouver ainsi. Vous voulez me parler, puis-je vous être utile? dites-le-moi. Vous vous exposez bien en venant ici ; heureusement M. de Moncontour est resté à Versailles.

— Je le sais, madame, sans cela je n'aurais pas été assez fou, assez lâche surtout, pour vous compromettre. Vous daignez me reconnaître, quoique je sois devenu encore plus misérable que lorsque j'ai quitté la prison. J'ai obéi à vos ordres,

madame, je n'ai plus cherché à vous poursuivre, j'ai fui les lieux que vous habitiez, et voilà ce que l'absence a fait de moi. Je n'ai plus ni courage ni forces; j'ai tant souffert que je les ai toutes épuisées, et qu'il ne me reste plus de volonté. Je suis donc venu à vous pour vous adresser la même prière qu'autrefois, pour obtenir la permission de vous voir, pour vous supplier de me relever de mon serment et de me rendre ce que vous m'avez ôté. Je suis insensé, je le sais; mais, madame, considérez que je ne vous demande rien à vous; vous êtes libre de vos actions comme de vos pensées; considérez qu'il vous coûtera bien peu de chose de me laisser être malheureux près de vous. Vous ne me rencontrerez jamais, vous ne vous apercevrez pas de ma présence; vous saurez que je suis là prêt à me sacrifier de nouveau; ce n'est ni une espérance ni un encouragement que j'implore de votre bonté, c'est ma vie. Oh! madame, madame, ne me chassez pas; vous vous en repentiriez peut-être trop tard. Depuis le matin, j'erre dans le parc, j'en connais les détours comme vous; il me semble que je

revis, car j'habite les lieux que vous habitez. Vous ne me parlerez pas, vous ne me regarderez pas. Je sais bien que vous en aimez un autre, mais ayez pitié de moi et ne me repoussez point.

En parlant ainsi, il s'était jeté à genoux et avait été prendre la main de madame de Moncontour, qu'elle ne retirait pas, tant elle était embarrassée et presque touchée de ce qu'elle venait d'entendre. Enfin elle se détermina à répondre.

— Ce que vous me demandez, M. Leloir, est impossible. J'ai promis au marquis que vous ne reviendriez point à Paris, ou du moins que vous ne chercheriez pas à me voir : s'il vous apercevait, il croirait que nous l'avons trompé, et je ne sais où s'arrêterait sa vengeance; réfléchissez-y, et vous deviendrez plus raisonnable.

— N'est-ce que cela, madame? je vous promets que M. le marquis ne me rencontrera point; je m'engage devant vous, et sur l'honneur, à ne jamais quitter ma chambre, cette petite chambre qui fut mon paradis, et d'où je vous ai admirée tant de fois!

— Je ne puis accepter un pareil sacrifice, M. Leloir. Vous êtes jeune, vous avez du talent, de l'avenir, pourquoi les sacrifier à un amour impossible? Vous êtes un homme, faites effort sur vous-même, essayez de vaincre cette passion par une absence et des occupations forcées : allez à l'étranger, nous pourrons vous y être utiles, M. de Moncontour et moi, nous vous recommanderons aux ambassadeurs ; vous ferez votre fortune, et vous m'oublierez, cela est certain.

— Que parlez-vous de fortune, de talent, d'avenir, madame ; tout cela pour moi ! c'est vous, vous seule. Ne soyez pas cruelle ; ne songez plus à rien pour moi ; seulement accordez ma demande, et vous aurez fait plus que si vous me donniez toutes les richesses de la terre.

— Non, monsieur ; non, pour vous et pour moi, je dois refuser. Ce serait mal reconnaître votre devouement que de vous exposer à de nouveaux dangers.

— Songez-y bien, madame ; je vous l'ai dit tout à l'heure. Prenez garde de vous repentir trop tard de votre sévérité.

— Je ne m'en repentirai jamais, je vous assure ; l'intérêt que je vous porte est trop réel.

— Je vous ai dit, madame, que c'était de ma vie dont vous alliez décider.

La marquise tressaillit en le regardant, et hésita une minute ; puis elle reprit, comme rassurée par la réflexion :

— Quittons-nous bons amis, M. Leloir ; tout ceci sont des folies de jeune homme que je ne puis ni ne veux tolérer davantage. Plus tard, quand vous serez mieux, nous nous reverrons ; et je souhaite que cela arrive bientôt. On m'attend, je vous l'ai déjà dit. Adieu, soyez prudent.

— Un instant encore, madame ! vous êtes bien décidée à me bannir de votre présence ?

— Oui, monsieur, répondit-elle avec hauteur.

— Cela est irrévocable ?

— Encore une fois, oui, monsieur.

— Eh bien, puisque vous le voulez, que mon sort s'accomplisse !

Et tirant de dessous son domino un petit stylet, il se frappa et tomba aux pieds de la mar-

quise, baigné dans son sang. Elle ne put croire d'abord à ce malheur; elle se baissa vers lui, avec des paroles d'encouragement à la bouche; il n'était que trop vrai, il avait cessé d'exister. La marquise ne résista pas à cette émotion inattendue; elle se trouva mal, se laissa aller sur le banc où elle s'était d'abord placée, et resta de la sorte près d'une demi-heure. Enfin des pas se firent entendre, elle appela au secours; on accourut avec des torches, on ramassa le pauvre Adrien. En cherchant à s'assurer s'il existait encore, on trouva sur son cœur la petite mule couleur de rose, le trésor enfermé dans la boîte de galuchat, teinte maintenant de son sang; la marquise s'en empara; elle n'avait pas prononcé un mot depuis le fatal événement; en vain on l'interrogeait de toutes parts, elle semblait frappée de vertige et ne reconnaissait aucune des personnes qui l'entouraient; seulement, quand le chevalier s'approcha d'elle, elle le repoussa presque avec horreur, et cachant sa tête dans ses mains, elle fondit en larmes.

Le cœur humain est fait d'étrange sorte. Tant

que le pauvre Adrien Leloir vécut, cette femme rit de sa passion, elle s'en fit un jouet, elle le rendit un objet de mépris et de risée aux yeux de tous ; elle ne comprenait pas l'amour dévoué et immense de cette âme poétique. Accoutumée à la passion mesquine et élégante du chevalier, elle traitait de folie tout ce qui s'élevait au-dessus de son imagination. Du moment où elle l'eut perdu, où elle l'eut vu mourir devant elle, victime de ce sentiment désintéressé qu'elle avait repoussé d'une manière si barbare, une pensée subite vint l'éclairer, de nouvelles idées lui arrivèrent en foule, elle le comprit et elle l'aima. Cette révélation d'un amour inexplicable jusque-là pour elle, changea toute sa vie ; elle prit en haine ce qu'elle avait adoré. Sous aucun prétexte elle ne voulut revoir M. de Sérac, cause première de ce qu'elle appelait son crime ; elle se retira du monde, et se fixa dans le château où s'était passée cette terrible scène. La mule couleur de rose, seul gage d'une liaison qui n'avait existé ni dans la vie ni dans la mort, ne la quitta plus. Elle nourrissait ainsi sa douleur tant

qu'elle le pouvait, et ne s'inquiéta pas même de la cacher ; cette singulière passion lui paraissait tellement innocente et tellement impossible à vaincre, qu'elle n'imaginait pas qu'on la lui reprochât ; elle avait fait inhumer Adrien dans l'église du village, et à force de prier sur son tombeau, elle devint véritablement pieuse ; la religion amortit sa douleur sans calmer ses regrets et sans détruire son amour, et la révolution de 89 la trouva non plus jeune et belle, mais flétrie et malheureuse; elle ne voulut point émigrer pour ne pas quitter les lieux où elle avait pleuré et souffert depuis dix années. Aussi fut-elle des premières appelée au tribunal de sang ; son courage ne se démentit pas devant ses bourreaux. Comme toutes les saintes victimes de cette époque, elle marcha à la mort sans faiblesse, sinon sans regret ; sa dernière pensée sans doute fut une prière, car son âme épurée par les douleurs était devenue digne de retourner à Dieu. Il en est toujours ainsi pour les nobles cœurs; il faut qu'ils payent leur dette en ce monde, il faut qu'ils soient frappés à l'endroit même où ils ont faibli ;

la punition est ici-bas, l'expiation est dans la faute même, la récompense et le pardon les attendent au ciel.

# UNE FEMME LAIDE.

## UNE FEMME LAIDE.

Que vous êtes bonne, mon excellente mère, et que votre intérêt me fait de bien ! Je m'y attendais. Vous m'avez accoutumé depuis mon enfance à tant de soins ; mais c'est surtout dans mes chagrins que je retrouve votre attachement inépuisable ; c'est alors qu'il me devient nécessaire, qu'il me console quand je puis être consolé, et qu'il adoucit ces peines cuisantes dont rien ne guérit que le temps. Pour la première fois, je n'ai point couru près de vous lorsque le

malheur m'a frappé. Votre cœur maternel s'en est effrayé ; vous avez cru voir de l'indifférence là où il n'y avait qu'un découragement profond de la vie, un besoin absolu de solitude... Pardonnez-moi de vous avoir évité le spectacle de mes larmes, il vous eût été cruel de ne pouvoir en tarir la source. Maintenant que je suis un peu plus tranquille, je vais remplir vos vœux, je vais vous raconter la dernière année de ma jeunesse, car je suis vieux à présent ; mes cheveux ont blanchi, je n'ai plus d'illusions, je ne demande plus rien à la terre, j'ai perdu mes dernières croyances. Désabusé de tout, il ne me reste que vous qui me connaissez si bien, qui partagez mes impressions, qui devinez mes désirs. Vous ouvrir mon âme, c'est penser à deux. Écoutez-moi, ma mère, plaignez-moi ; et, pour que je me rattache à ce monde, appelez-moi votre fils : c'est le seul nom de tendresse auquel je puisse répondre désormais.

Vous vous rappelez mon entrée dans la brillante société dont vous étiez le centre ; vous savez avec quelle indulgence j'y fus accueilli, et

comme, en mémoire de vos grâces, on m'y traita en enfant gâté. J'y apportai un cœur franc, un caractère honorable, je puis le dire, et ce que votre orgueil maternel appelait un extérieur séduisant. Ce n'est point à vous que je veux parler de mes succès ; vous en avez joui plus que moi. Vous n'avez point oublié, j'en suis sûr, les nombreuses aventures dont je suis loin de tirer vanité, mais qui me valurent le titre d'homme à la mode, et l'obligation de le soutenir. Je ne suis pas fat ; je ne me laissai pas enivrer par ces conquêtes éphémères. Parmi les femmes qui se donnèrent à moi, la majeure partie me prit par fantaisie, me remplaça par caprice. Cependant deux fois je crus avoir trouvé ce véritable amour, objet de tout mon espoir : deux fois je fus trompé. La première, c'était une jeune veuve, belle comme un ange, blonde, douce, aimable avec tous, sans coquetterie, sans prétentions ; elle plaisait sans le savoir, sans le vouloir presque. J'en devins fou ; elle m'aima, du moins elle le crut et moi aussi. Déjà elle avait consenti à me donner sa main, j'allais vous faire part de mon bonheur,

lorsqu'un jour, nous étions à cheval ensemble, elle galopait, je la suivais de l'œil, je veillais sur tous ses mouvements, je ne m'occupais pas de moi. Une pierre se rencontra sur le chemin, je ne la vis pas ; il s'ensuivit cette chute affreuse qui me rendit si malade, et de laquelle on crut que je boiterais toujours, si l'on n'était pas obligé de me couper la jambe. A cette nouvelle, elle quitta Paris sur-le-champ ; elle recula devant l'idée d'avoir un mari estropié, même en songeant qu'il l'était pour elle.

Je ne vous dirai point mon désespoir, vous le devinerez. Néanmoins, j'étais bien jeune, l'avenir s'ouvrait tout entier devant moi ; je pris mon parti. Idolâtre de la beauté, j'offris mon hommage à toutes celles qui me semblaient jolies : une seconde fois je fus trompé. Cette délicieuse personne que vous m'aviez choisie, qui m'avait accepté et qui me délaissa pour épouser un prince étranger ; vous n'en avez pas perdu le souvenir? Ce ne fut point comme quelques années auparavant, je ne me consolai pas. Je pris la résolution de vivre seul, sans passion. J'avais tout votre

sexe en haine; portant dans les salons un visage triste, un air d'insouciance, je m'attirai mille plaisanteries. J'y étais insensible, rien ne pouvait plus m'émouvoir.

Au commencement de l'hiver de 1831, ma tante donna un bal; on célébrait les fiançailles de sa fille, de la charmante Amicie, avec M. de Lormoy. Vous ne vîntes point à ce mariage. Retirée dans vos terres, depuis que je n'avais plus besoin de vos soins, vous aviez renoncé au monde pour vous occuper de faire des heureux. Chacun vous regretta dans cette cérémonie de famille, et moi plus que tous. J'étais à ce bal, appuyé près d'une encoignure; je regardais sans voir, répondant quelques monosyllabes aux hommes qui s'approchaient de moi, et aussi indifférent à ce spectacle d'enchantement que j'y avais été sensible. Ma cousine, plus fraîche, plus piquante que jamais, fit de vains efforts pour me sortir de ma préoccupation; enfin elle m'entraîna de force à une contredanse où je tins ma place tant bien que mal.

— Je suis fâchée, Ernest, me dit-elle, de

vous voir d'une humeur aussi ténébreuse, j'avais un service à réclamer de vous.

— Parlez, ma belle amie; malgré tous les *diables bleus* de l'enfer, je suis à vos ordres; un mot de vous les chassera.

— Eh bien ! voyons, je vais essayer ce pouvoir auquel je ne crois pas, je vous en avertis. Vous voyez cette dame assise devant la cheminée, il faut la faire danser : c'est la sœur de M. de Lormoy; elle arrive de province, elle ne connaît pas un être, elle est laide, c'est ce qui s'appelle une corvée que je vous impose; le ferez-vous?

— Très-certainement, et, qui plus est, je ferai la cour au *monstre*, puisque vous le jugez tel. Compterez-vous ensuite sur mon dévouement?

— Oh ! certes, le moyen de le révoquer en doute après un pareil sacrifice !

Je la reconduisis à sa chaise et j'allai me mettre à observer la victime que je devais attaquer, selon l'expression de ma cousine. C'était une femme de vingt-huit ans, très-brune, marquée de petite vérole d'une manière affreuse; ses petits yeux

noirs et perçants brillaient comme des éclairs ; elle avait la taille élégante et bien prise, un joli pied, parfaitement chaussé. Au total, Amicie avait raison ; elle était laide, mais il était impossible d'avoir plus de distinction dans la tournure et de charme dans la physionomie. Je remarquai aussi sa toilette de très-bon goût, je lui sus gré de sa simplicité ; elle n'avait point le travers de se parer avec des colifichets qui ne siéent qu'à une jolie figure, c'est un tact rare et qui prouve un bon jugement. Je laissai passer quelques instants, puis je lui demandai la faveur de danser avec elle. Surprise, elle me regarda avant de me répondre, et me remercia avec un sourire voisin de l'ironie.

L'orchestre commence, nous nous mettons en place ; vis-à-vis nous est la malicieuse espiègle qui ne me perd pas de vue et semble m'engager à commencer la conversation. Je ne saurais vous peindre mon embarras, je suis certain que j'en étais ridicule. Cette jeune fille me faisait peur, elle était si rieuse ! Madame d'Orvins, ainsi s'appelait ma danseuse, attendait patiemment en

jouant avec son éventail. Enfin je me décide et je débute par cette phrase qui a sauvé tant d'hommes intimidés, et qui se répète si souvent dans une fête :

— Il fait bien chaud, ce soir, madame.

— Oui, monsieur.

Nous en restons là. On finit la première figure. Pendant que nos partenaires dansaient, Amicie me regarda, et ses yeux me dirent que je ne remplissais point ma gageure. Je me promis de ne plus mériter ce reproche, et, secouant ma gaucherie, j'adressai à madame d'Orvins quelques phrases sur la musique. Elle me répondit de manière à me faire comprendre qu'elle était très-capable d'en bien parler, et me subjugua tellement par le son de sa voix, que ma cousine fut obligée de venir me chercher pour la finale. Je tenais plus que je n'avais promis; aussi m'en railla-t-elle impitoyablement. Je cherchai ma tante pour l'interroger sur ma nouvelle connaissance.

— Madame d'Orvins, me dit-elle, a pour mari un vieux général de l'empire, brave et honnête

homme, fort riche, s'occupant exclusivement de science depuis qu'il n'est plus au service. Ils vivaient ici, lorsqu'ils ont perdu leur fils unique, il y a huit ans. Cet événement leur fit prendre Paris en horreur; ils partirent pour la Normandie où ils ont de vastes propriétés. C'est le mariage de ma fille qui les y ramène, j'espère les décider à y rester. Madame d'Orvins est d'une conduite parfaite, et sera d'un grand secours à sa belle-sœur. On prétend qu'elle a un talent admirable. Il est impossible de la faire chanter. Elle est si craintive et si défiante de son extérieur qu'elle craint de se mettre en avant. Du reste, pleine d'esprit et de connaissances, elle cause à merveille; quand elle est à son aise, on oublie sa figure.

Ces renseignements m'inspirèrent le désir de connaître davantage madame d'Orvins. A la fin de la soirée, je dansai de nouveau avec elle, et je trouvai qu'on ne m'avait point trompé. Rentré chez moi, je me disais : Peut-être cette femme rendrait-elle heureux celui qui l'aimerait! Peut-être elle qui n'est pas jolie, ne serait-elle point

fausse et légère ! Peut-être saurait-elle gré d'un amour qu'elle n'a jamais inspiré sans doute ! Oh ! si le bonheur était là, et que je le laissasse échapper ! Si cet être que je cherche depuis si longtemps m'était apparu ce soir ! qui sait? je n'ai jusqu'à présent demandé à l'objet de mon culte que ce qui manque à celui-ci ; j'ai été malheureux...

Cette idée, une fois entrée dans ma tête, ne me quitta plus. La noce d'Amicie me fournit l'occasion de voir madame d'Orvins presque tous les jours. Peu à peu elle perdit son excessive réserve ; elle me raconta tout ce qu'elle avait souffert de la perte de son enfant ; elle me confia ses déchirements de jeune fille, lorsque la maladie dont elle portait les traces si terribles se déclara. Au bout d'un mois nous étions presque des amis. Sa conversation avait une séduction incroyable qu'elle devait non-seulement à son esprit, mais encore à un organe sonore et pénétrant.

Elle donna un *rout* pour sa belle-sœur ; celle-ci trouva la soirée bien longue et proposa de danser. Un superbe piano était dans l'appartement, la

maîtresse de la maison s'y assit, et la manière supérieure dont elle joua ces espèces de concertos, qu'on appelle aujourd'hui des contredanses, me rappela ce qu'on m'avait raconté.

— Je sais, madame, que vous chantez à ravir, pourquoi nous priver du plaisir de vous entendre ? Ce serait si aimable à vous !

— M. de Chabier, vous faites là une chose dont vous vous garderiez bien si nous avions vécu plus longtemps ensemble. Qui, moi, chanter en public! est-ce que vous êtes fou? Voulez-vous donc que je me fasse remarquer? Non, non, il n'est permis qu'à une jolie femme de se mettre en évidence; qu'on m'oublie, c'est tout ce que je puis désirer. J'aime la musique, j'en fais seule, je jouis du plaisir de m'entendre; quelques amis, et le nombre en est si restreint qu'à peine il y en a deux ou trois, viennent se joindre à moi; c'est tout ce que je puis supporter.

Vous jugez que j'eus grande envie d'être de ces élus. Je priai tant que la permission me fut accordée, et qu'on me donna rendez-vous le lendemain dans la matinée pour entendre la cavatine

des *Puritains*, que je déclarai être mon morceau favori. Je ne me fis point attendre ; Athénaïs était déjà à son piano, elle ne tourna point la tête à mon arrivée.

— Asseyez-vous, me dit-elle, je tâcherai d'oublier que vous êtes là.

Elle préluda quelques instants, j'étais tout oreilles. Enfin elle commença ce ravissant morceau. O ma mère ! vous n'avez jamais entendu chanter, vous ne connaissez pas cette sirène ! Je n'avais aucune idée d'un talent semblable dans une femme du monde, j'en fus étourdi ; elle s'en aperçut, et, fière de ce triomphe, elle redoubla de perfection.

Quant elle eut fini, je restai sous le charme de cette admirable mélodie ; ensuite je lui exprimai gauchement mon enthousiasme, j'étais trop ému pour être éloquent. De ce moment, ma mère, j'aimai Athénaïs, je l'aimai comme jamais je n'avais aimé encore ; elle en reçut l'aveu, et, peu de temps après, elle y répondit comme je le désirais. Vous n'imaginez pas quelles jouissances il y avait dans cette liaison ! Cette femme douce,

spirituelle, aimable, était à moi seul. Dans tous ceux qui m'entouraient, pas un ne me l'enviait; parce qu'elle n'était appréciée de personne. Cette voix enchanteresse n'était connue que de moi; c'était pour moi qu'elle chantait des heures entières, qu'elle déployait tout ce que la musique a de plus puissant en séductions. Six mois se passèrent de la sorte. Nous ne nous quittions pas; le monde, accoutumé à me voir courir après les jolies femmes, me crut amoureux d'Amicie qui suivait partout sa belle-sœur. On ne songea pas que celle-ci pût m'arrêter un instant.

L'hiver revint, et avec lui les fêtes, les réunions. O ma mère! que j'étais heureux lorsque j'arrivais au bal, lorsque mes regards parcouraient le cercle pour y chercher mon Athénaïs? Je l'apercevais assise tristement à l'écart, attendant ma venue et ne comptant que de ce moment le plaisir de la soirée. C'était une jouissance inconnue à mon cœur que celle de cette exclusion d'amour, d'hommages mêmes; j'en étais jaloux à un point extrême; je tremblais quand un homme se dirigeait de son côté, je craignais

qu'il ne lui parlât. Ce privilége n'appartenait qu'à moi, moi seul je devais la distraire et l'amuser. Je la gardais comme un trésor, convaincu que du jour où la valeur de ce trésor serait devinée, il ne m'appartiendrait plus. Hélas ! c'était un pressentiment.

Un matin, j'entrai chez elle comme à l'ordinaire ; elle causait vivement avec madame de Lormoy. Dès que celle-ci m'eut reconnu, elle s'avança et me prit pour arbitre d'un différend qui s'était élevé entre elles.

— N'est-il pas vrai, Ernest, qu'au concert de ma mère, madame d'Orvins doit chanter la cavatine d'*Anna Bolena?* elle va admirablement à sa voix. Elle veut absolument que ce soit l'air de la *Gazza*, que les amateurs écorchent depuis dix ans.

— Au nom du ciel, madame, m'écriai-je, est-ce que vous devez chanter?

— Ne le saviez-vous donc pas, mon cousin? depuis huit jours, il n'est pas question d'autre chose. Elle s'est fait prier, et enfin elle a consenti.

Athénaïs était rouge, embarrassée ; elle ne répondit qu'en tremblant à la question que je répétai. Sa belle sœur, qui seule avait des soupçons sur notre intimité, nous accabla de sarcasmes ; elle tourna impitoyablement en ridicule ce qu'elle appelait mes airs de tyran, et ce ne fut qu'après nour avoir tourmentés de mille manières qu'elle se retira en ajoutant qu'elle avait la promesse de madame d'Orvins et qu'elle ne la rendrait pas.

Je me laissai tomber sur un siége, j'étais atterré; il me semblait qu'on m'enlevait ma maîtresse avec la chimère de possession exclusive que j'avais formée. Après un long moment de silence, elle me demanda pardon de s'être engagée sans mon aveu. Mais elle voulait me surprendre, disait-elle ; elle avait pensé que ses succès seraient les miens. Depuis longtemps elle désirait justifier aux yeux des autres comme aux miens l'attachement qu'elle m'avait inspiré; elle était lasse de ne m'offrir qu'un triomphe sans gloire ; enfin c'était pour moi seul qu'elle recherchait des hommages, afin de me les sacrifier. Que vous dirai-je? Ces raisons furent

accompagnées de tant de témoignages de dévouement que j'oubliai mes craintes, et que sûr de posséder son cœur, je me promis une vive satisfaction de l'étonnement qu'elle produirait.

Le grand jour arriva. Tremblante d'émotion lorsqu'elle entra dans le salon de ma tante, il fallut la rassurer en l'entourant de soins. Plus morte que vive, elle se mit au piano près de l'accompagnateur. J'entendis un murmure dans l'assemblée. Chacun se demandait comment cette femme, si ignorée jusque-là, avait l'audace de se produire ainsi. Il y avait de l'impatience dans tous les yeux; pour mon compte, j'étais aussi pâle que madame d'Orvins. Après la ritournelle, elle commença. Le récitatif fut dit d'une voix tremblante; à peine si les paroles se distinguaient : je crus qu'elle allait se trouver mal. Les premières mesures de l'air lui rendirent un peu de courage : oubliant peut-être devant qui elle était, ou jalouse d'établir sa réputation, elle se laissa aller à l'enchantement de son art; elle retrouva tous ses moyens, et jamais peut-être elle ne fut aussi sublime. Elle obtint des applaudissements, des cris d'enthousiasme; on n'en

revenait pas, on l'entoura, on se l'arracha. Toutes les femmes qui aimaient la musique voulurent l'avoir chez elles; les hommes l'accablèrent de compliments. Enivrée de cette éclatante victoire, répondant à tous avec esprit, pourtant encore avec modestie, elle ne songea à moi qu'après le premier moment. J'avais déjà repris mes terreurs ; je la voyais appréciée des autres, elle ne m'appartenait plus uniquement. C'en était fait de mes illusions et peut-être de mon bonheur.

On la supplia de se faire entendre encore, elle y consentit. Ne pouvant cacher mon trouble, je me retirai dans la deuxième pièce, et ce fut de là que j'entendis les nouveaux éloges qui lui furent prodigués. Le concert fini, on se répandit dans les appartements. Son nom était dans toutes les bouches; je recueillais en passant les choses les plus gracieuses sur elle, et cet ensemble d'admiration qui autrefois m'eût tourné la tête, me déchirait l'âme. Elle vint à moi rayonnante de joie, elle était presque belle.

— Ernest, me dit-elle en s'appuyant sur mon bras, nous avons réussi au delà de ce que j'espé-

rais. D'où vient que vous êtes triste? Craignez-vous que ces témoignages flatteurs, auxquels je ne suis pas accoutumée, ne me fassent oublier mon amour? Oh non ! il est pour moi le premier des biens, et rien ne saurait m'en distraire, comme rien ne saurait le diminuer.

Je m'efforçai de la croire, de cacher ma douleur qu'elle ne comprenait point, et je la ramenai chez elle un peu plus tranquille en apparence.

De ce jour Athénaïs devint presque une femme à la mode. Son nom retentit dans tous les salons; quand elle passait, on se la montrait comme un personnage important. Vous qui savez ce que c'est que l'engouement de Paris, vous devinez qu'en arrivant au bal, depuis cette mémorable époque, je ne la trouvais plus abandonnée ; elle avait des adorateurs, plus peut-être que ses jolies rivales. Elle reprit de l'assurance, et dès lors, parfaitement aimable, son hôtel fut assiégé de visites. Nos relations, perdant ce qu'elles avaient de bizarre, perdirent aussi le charme que j'y attachais. J'épiais sur son visage jusqu'à ses moindres

impressions, et je frissonnais à l'idée que déjà elle n'était plus la même pour moi.

Parmi les jeunes gens les plus assidus auprès d'elle, il s'en trouvait un fort séduisant, fort recherché, mais dont le caractère équivoque offrait peu de garanties. J'en avertis madame d'Orvins en l'engageant à ne pas le recevoir si souvent; elle me répondit qu'il appartenait à une grande famille, qu'il avait une belle fortune, des talents reconnus, et qu'elle ne voyait point de raison pour l'exclure. J'insistai; elle me traita de jaloux et finit par me promettre d'acquiescer à ma demande. En effet, il parut peu chez elle, ne la suivit presque pas dans le monde; je n'y songeai plus.

Il y eut cette année-là grand nombre de bals costumés. Athénaïs avait reçu en mariage des diamants magnifiques, elle ne les mettait jamais tous ensemble. Je la questionnai sur cette bizarrerie dans le commencement de notre connaissance.

— Ils me feraient remarquer, répliqua-t-elle; ils sont trop beaux, et vous connaissez ma devise: *Obscurité.* Mes diamants sont comme ma voix

pour vous ; c'est ce que j'ai de mieux , vous devez en jouir seul.

Par le même motif, elle avait refusé de prendre aucun déguisement dans les parties de ce genre qu'on lui avait proposées. Quel fut donc mon étonnement quand je la vis entrer chez Amicie, resplendissante de pierreries et vêtue en prêtresse du soleil ! Ce vêtement si léger, si court, mettait à découvert sa poitrine, ses épaules, qui étaient fort remarquables et qu'elle avait cachées avec soin jusque-là. Je n'y tins plus , et dès qu'elle fut près de moi, je lui dis à l'oreille :

— Je croyais, madame, qu'un semblable habillement ne seyait qu'à madame de Lormoy.

Elle devint pourpre, une larme roula dans ses yeux, et, ôtant son bras du mien, elle s'éloigna. Alors je me repentis, je compris que je venais de blesser son amour-propre ; je me précipitai sur ses traces, je l'entourai de galanteries, je m'occupai d'elle seule, je proclamai à la face de chacun la passion qu'elle m'inspirait. Elle prétendit qu'elle m'avait pardonné , l'avenir me prouva qu'elle n'était pas sincère.

Nous avions ensemble une loge à l'Opéra ; vers le milieu du carême, je m'y étais rendu de bonne heure ; quelques minutes après ma cousine y entra seule.

— Où est madame d'Orvins ? lui demandai-je après les premiers compliments.

— Elle est souffrante et ne viendra point.

Je me levai pour aller la rejoindre.

— Un instant, seigneur cavalier, j'ai des ordres à vous donner de la part de la dame de vos pensées. Restez ici ; elle ne vous recevra pas, elle s'est couchée ; mais calmez vos inquiétudes, sa maladie n'est point dangereuse.

J'ai toujours cru depuis qu'Amicie connaissait la vérité. Elle me persifla à son ordinaire tant que dura le spectacle ; elle ne me permit pas de la quitter. Il y avait tant d'ironie dans son sourire que je ne puis douter qu'elle ne fût instruite du sort qui m'attendait. Une femme nous pardonne rarement la préférence que nous accordons à une autre, si cette autre surtout lui est inférieure en beauté.

Dès qu'il me fut possible d'être seul, je courus

chez Athénaïs. En rentrant dans la cour, je vis le salon de musique éclairé, et la voix de madame d'Orvins retentissait belle et pure dans le silence. Étonné de cette circonstance j'interrogeai le concierge.

— Madame ne reçoit pas.

— On m'a dit qu'elle était malade, cependant c'est elle qui chante ?

— Je n'en sais rien, monsieur ; sa porte est fermée pour tout le monde.

— Je puis au moins voir M. d'Orvins ?

Et, sans attendre de réponse, je me précipitai vers l'appartement du général. Il était à son bureau, écrivant, compulsant des notes, ne s'occupant pas plus de ce qui se passait hors de son cabinet que s'il eût été seul au monde.

— Pardon, lui dis-je, mon cher général, je ne vous dérangerai pas longtemps ; je suis venu savoir des nouvelles de madame d'Orvins ; on m'a refusé sa porte, et désirant savoir des détails de son indisposition, je suis monté chez vous.

— C'est fort bien fait, je suis ravi de vous voir. Ma femme est un peu souffrante, mais c'est

moins que rien. Il me semble que j'entends son piano... Oui, je ne me trompe pas. Je ne conçois point comment on ne vous a pas laissé entrer ; il faut qu'il y ait une erreur, elle y est toujours pour vous. Venez, je veux vous conduire ; je suis sûr qu'elle en sera charmée.

C'était bien là ce que j'attendais. Nous descendîmes ensemble ; à mesure que nous approchions, je distinguais l'air qu'elle chantait : tout mon sang reflua vers mon cœur ; c'était un duo de *Robert le Diable,* une voix d'homme se joignait à la sienne.

— Vous voyez bien, me dit son mari en souriant, elle n'est pas seule. Les domestiques sont tous comme cela.

Il ouvrit la porte au moment où le morceau finissait, et, posant son flambeau sur une table, il salua M. de Serzay qui vint au-devant de lui. Pour moi, je restai stupéfait en le reconnaissant. C'était l'homme qu'elle m'avait promis d'éloigner.

Debout sur le seuil de l'appartement, mes yeux se fixaient sur Athénaïs dont la pâleur attestait l'émotion.

— Je vous annonce un ami, ma chère, lui dit son mari; on l'avait renvoyé, et j'ai cru deviner vos intentions en le retenant. Mais entrez donc, Ernest: que faites-vous à cette porte? Vous voilà introduit, je retourne à mes chiffres ; faites de la musique.

Il sortit enfin ; je me contenais à peine. M. de Serzay s'aperçut probablement de ma colère, car après un instant d'hésitation, il salua madame d'Orvins et nous laissa seuls. Elle n'avait pas prononcé une parole depuis mon entrée ; je m'approchai d'elle la rage dans l'âme, une jalousie effrénée me dominait.

— Eh bien ! madame, m'écriai-je, n'avez-vous pas quelque mensonge à me faire ?

Elle me regarda sans répondre.

— Mais parlez donc ! ajoutai-je en lui secouant fortement le bras ; justifiez-vous : vous ne voyez donc pas ce que je souffre ? Pourquoi çet homme est-il ici seul avec vous à cette heure ? P ourquoi le recevez-vous lorsque vous m'avez exclu ? Parlez donc !

Je lui serrais la main à la meurtrir. Elle se leva, un éclair brilla dans ses yeux, et il lui vint

une de ces idées de femmes, qui ne leur manquent jamais lorsqu'il faut nous abuser.

—Pourquoi, monsieur ? Je pourrais facilement ne pas répondre à cette question ; la manière dont vous me la faites m'excuserait du reste. Pourquoi ? Pour prévenir ce qui est arrivé, pour éviter cette scène inconvenante. Rappelez votre raison, Ernest. Je chante mercredi chez la comtesse avec M. de Serzay. Elle l'a exigé ; pour ne pas être ridicule, il a fallu le promettre. Quelle excuse donner ? Une répétition nous était nécessaire : connaissant vos soupçons extravagants, j'ai dû vous la cacher, j'ai dû vous épargner des craintes puériles, me réservant de tout vous apprendre ensuite.

Ce qu'elle disait pouvait être faux ; mais mon cœur était si profondément blessé qu'il saisit promptement cette lueur d'espérance.

— Athénaïs, répondis-je, c'est une dissimulation coupable ; puisque vous ne pouviez refuser la comtesse, vous pouviez du moins tout me dire et m'éviter cette affreuse douleur. Vous m'avez fait bien mal !

Elle s'approcha.

— Aussi vous êtes d'une jalousie...

— Que voulez-vous ! Depuis que tout ce monde vous connaît, il me semble que tout ce monde doit vous aimer. Cet homme, je le hais ! Athénaïs, vous me trompez ; je ne le haïrais pas ainsi, s'il ne vous était pas cher. Ce serait horrible ! Me tromper ! moi si confiant, si tendre ! moi dont un seul mot de vous vient de dissiper les soupçons les mieux fondés ! moi qui vous crois, madame, lorsque tout ce qui m'entoure vous accuse ! Oh ! oui, ce serait horrible !

Elle ne répliqua rien, ses yeux étaient fixés sur le bras de mon fauteuil. Dans ce silence je pressentis un aveu ; elle le comprit sans doute, car, faisant un effort :

— A merveille, monsieur, dit-elle, ne me croyez pas ! Oui, vous avez peut-être raison, je vous trompe !

Elle hésita, je crois qu'elle eut un instant l'idée de m'ouvrir son âme ; ce fut un éclair, elle reprit sa dissimulation.

— Il est odieux de se voir ainsi jugée par un

homme auquel on a tout sacrifié, voilà la punition de ma faute ; parce que vous m'avez rendue coupable, vous ne m'estimez plus, et vous vous croyez permis de m'insulter. Oh ! Ernest !...

Des sanglots sortirent de sa poitrine ; alors, ma mère, moi, misérable fou, je ne vis plus que ses larmes ; je me jetai à ses genoux, je lui demandai pardon, je jurai qu'elle était innocente, je m'accusai moi-même ! Madame d'Orvins me releva, fit la victime généreuse, promit l'oubli du passé, à condition que je ne me défierais plus d'elle... Je le promis, et pourtant j'emportai le trait empoisonné : c'en était fait de mon repos. Malgré ses assurances, malgré sa tendresse qui semblait redoubler d'ardeur, je n'étais pas convaincu, je la suivais partout, j'épiais ses gestes, ses regards, je guettais ses paroles ; mais c'est que son amour était ma vie, et qu'en le perdant je n'avais plus rien en ce monde.

Deux mois s'écoulèrent ainsi au milieu de ces angoisses : ces deux mois me vieillirent de dix ans ; je n'avais plus ni santé ni sommeil ; je passais les nuits à rappeler les jours. Aucun nouvel indice

ne vint m'éclairer; cette femme était habile! Enfin le temps arriva où mes yeux devaient s'ouvrir, où une preuve fatale ne me laisserait plus de doute et me ferait regretter ces effroyables moments d'incertitude.

Nous étions seuls dans son jardin; il faisait assez sombre pour que nous ne pussions pas distinguer nos traits. Elle m'avait enivré de bonheur; jamais sa conversation ne m'avait semblé plus brillante et plus passionnée. Tranquille, j'avais jeté de côté mes funestes craintes; je me laissais bercer par ces douces chimères. Quel réveil!

— Ernest, me dit-elle en passant sa main dans mes cheveux, je voudrais arrêter les heures; nous sommes si bien ainsi, et demain...!

— Demain, ma bien-aimée! les mêmes joies nous attendent; nos deux existences sont tellement unies maintenant qu'il n'est pas d'événement qui puisse les disjoindre.

— Les disjoindre, non, mais les séparer; hélas! mon Ernest, j'ai retardé cette cruelle annonce pour vous éviter de longues peines. Il

n'y a plus moyen de se taire ; je pars demain.

— Vous partez demain ! m'écriai-je atterré, vous partez demain ! et où allez-vous ? et pour longtemps ?

— Non, non, pour un mois, pour quelques semaines. Vous m'avez fait oublier l'univers, monsieur, et mon mari, qui n'a pas les mêmes raisons, m'a rappelé un voyage annuel auprès d'une de ses tantes, dont il attend une riche succession. J'ai résisté ; il a dit : Je le veux ; et je dois obéir.

— Partir pour un mois ! un mois sans vous voir ! Je ne saurai vivre jusque-là ! je vous suivrai.

— Me suivre, Ernest, ceci est de l'extravagance ; une si courte séparation et si près l'un de l'autre ! C'est en Picardie, à deux lieues d'Amiens, que je me rends.

— Vous appelez cela une courte absence, madame ! Qu'est devenu le temps où quelques heures vous semblaient des siècles loin de moi ? Vous ne m'aimez plus, Athénaïs, vous me quittez sans peine... Oh ! non, vous ne m'aimez plus !

A quoi bon vous répéter mes plaintes, ses

réponses? Vous devinez tout cela, ma mère; aussi bien ma tâche me fatigue, j'ai hâte de la terminer. A minuit je rentrai chez moi, triste, presque désespéré, après les plus tendres adieux, la promesse de nous écrire souvent, et celle mille fois répétée de nous aimer toujours.

Vous savez, ma mère, ce que c'est que le premier jour d'absence. Vous avez connu ce vide où laisse le départ de l'être qu'on aime, ce fiel qui se glisse dans le cœur et rend indifférent à tout, hors à une seule idée : *Il reviendra !...* Je n'essayerai donc point de vous dire ce que je ressentis. Je m'enfermai dans ma chambre, je pris ses lettres, son portrait; je m'entourai de souvenirs, je fermai ma porte à tous les importuns; ainsi sa perte me semblait moins lourde à supporter. Le soir j'allai aux Bouffes; je me cachai dans le coin le plus sombre; je goûtai le déchirant plaisir d'entendre cette musique que tant de fois elle avait chantée pour moi seul. On donnait *les Puritains ;* il y eut dans la voix de l'actrice quelques inflexions qui me firent battre le cœur; je fermai les yeux, l'illusion devint complète; mais en les rouvrant

je me sentis si cruellement déçu que je ne pus rester davantage. Je rentrai et je lui écrivis ; j'éprouvais le besoin de lui dire combien elle me manquait ; je ne l'avais jamais tant adorée ! Je ne me couchai que très-tard. Je venais de m'endormir lorsque mon valet de chambre, s'approcha de mon lit :

— Le domestique du général d'Orvins demande à parler sur-le-champ à M. le comte.

— Qu'il entre, répondis-je, mourant d'inquiétude.

On l'introduisit.

— A cette heure, Valentin ? que me voulez-vous ? Madame d'Orvins, le général, au nom du ciel ! qu'est-il arrivé ?

— J'ai ordre de mon maître de prier M. le comte de vouloir bien passer de suite à l'hôtel et d'apporter ses armes ; le général l'attend : il est cinq heures et demie.

Ces paroles me foudroyèrent ; à peine eus-je la force de congédier Valentin. Sans réfléchir qu'il n'était pas probable que M. d'Orvins m'envoyât un cartel de cette manière, je ne dou-

tais pas qu'il n'eût découvert ma liaison avec sa femme. Je la voyais perdue par ma faute, je me voyais obligé de défendre ma vie contre celle de cet homme qui m'avait appelé son ami, et que j'avais trompé : le remords me tortura. Pourtant la destinée me tenait sous sa main de fer, je ne pouvais que me débattre ; mais il fallait céder. Je ne pris que le temps de faire quelques préparatifs indispensables, mes adieux à vous, ma bonne mère, à elle ! et je courus chez le général.

Valentin m'introduisit dans le cabinet de son maître, en me recommandant le silence. Le général écrivait ; des bougies presque entièrement brûlées attestaient qu'il ne s'était point couché ; ses papiers épars sur son bureau, quelques paquets cachetés indiquaient son travail de la nuit. A mon aspect il leva la tête, me fit signe de m'asseoir en murmurant : J'ai fini ! et continua son occupation.

Mon Dieu ! que je souffris pendant ce peu de minutes ! Je me sentais prêt à me jeter aux pieds de ce vieillard, à lui offrir ma vie pour vengeance ; mais j'étais bien résolu à ne pas disposer de la sienne. Mes torts m'apparurent dans toute leur

horreur : Je suis un lâche, me disais-je; car il a les cheveux blancs, et je l'ai offensé, moi, jeune homme, dans la force de mon courage et de mes trente ans ! Je lui ai enlevé son plus cher trésor lorsqu'il ne pouvait se défendre ; je suis un lâche ! En ce moment le général cacheta sa dernière enveloppe.

— Vous êtes un peu étonné de cette audience matinale, n'est-il pas vrai ? Mon cher Chabrier, vous me pardonnerez sans doute de vous avoir dérangé quand vous saurez que j'avais besoin d'un ami, et que j'ai compté sur vous.

Je respirai.

— Oui, continua-t-il, il me faut un ami : je vais me battre contre le séducteur de ma femme...

Alors je n'y compris plus rien ; je jetai un cri d'épouvante.

— Cela vous étonne ? Vous étiez comme moi confiant dans sa vertu ; vous ne la croyiez pas capable de déshonorer son mari, son mari qui l'idolâtrait, qui avait placé en elle toute son affection ! Car, mon cher Ernest, je l'aimais, cette femme, plus que je n'ai rien aimé, plus que le

fils que j'ai perdu. Je comptais sur elle comme sur la Providence ; et pour être désabusé, il a fallu que je l'entendisse moi-même dire à son amant qu'elle était à lui, qu'elle lui avait sacrifié sa propre estime. Oh ! c'est affreux !

Deux grosses larmes tombèrent sur ses joues ridées ; il ne les essuya pas. Et moi, que ne pouvais-je pleurer ! que ces larmes me faisaient mal ! Voulant encore douter de la vérité, je contenais ma rage ; je prenais pour moi, malgré moi-même, les plaintes touchantes du vieillard ; je cherchais à me persuader que c'était moi qu'il avait vu, que c'était à moi qu'elle avait adressé les paroles qui lui avaient appris sa honte. Il m'arracha bientôt cette illusion.

—Et cet homme, ajouta-t-il, à qui elle donnait les noms les plus tendres, cet homme c'est un misérable, un être méprisé de tous, c'est M. de Serzay.

— M. de Serzay ! m'écriai-je sûr alors de sa perfidie, M. de Serzay ! Oh ! monsieur, vous ne vous battrez pas avec lui, ce sera moi. A votre âge, la main n'est pas sûre.

— Merci de votre chaleureuse amitié, Ernest. Je n'accepte point vos offres; mon honneur ne doit avoir de défenseur que moi-même; avec l'aide de Dieu, j'espère le soutenir.

Je ne l'écoutais pas. Trahi! trompé par elle! elle si aimée, entourée de tant de soins!

— Oh! oui, ce sera moi qui le tuerai; ce sera moi qui lui ôterai son amant, l'infâme?

M. d'Orvins me regarda. Je n'avais plus ma raison. Il semblait étonné d'un désespoir trop violent pour l'attribuer seulement à l'attachement que je lui portais. Il vint à moi, me regarda quelques instants en prenant ma main :

— Ernest, mon malheur serait-il plus grand que je ne me l'imaginais? N'en serait-elle pas à sa première faute? m'auriez-vous trompé aussi?

Je n'eus pas la force d'être vrai; je sentis, au milieu de mon déchirement, quelle douleur lui apporterait un aveu. Je le rassurai la rougeur sur le front en détournant mes regards.

— Ne craignez rien de semblable, elle ne m'aima jamais; mais moi, s'il faut vous le dire, moi je l'adorais, je la considérais comme ce qu'il

y avait de plus noble sur la terre ; j'aurais donné mes jours pour elle. Comme vous, je suis désabusé, et c'est ma dernière illusion. Pardon, monsieur, je suis coupable de ces pensées ; je les expie cruellement depuis une heure. Vous voyez que ma fureur contre cet homme n'est pas moindre que la vôtre. Laissez-moi nous venger tous deux, la vengeance sera plus certaine. Je le tuerai, je vous en réponds : je veux le tuer !

Mes dents claquaient, je tremblais de la tête aux pieds ; je ne crois pas qu'on puisse souffrir davantage. Le général réfléchissait.

— Eh bien ! il me faut votre parole d'honneur que, si je succombe dans ce combat, vous ne vous battrez pas avec M. de Serzay.

— Général, je vous jure au contraire que mon premier soin sera de le rechercher et de lui faire payer votre mort par la sienne.

— Moi, je vous le défends, monsieur. Croyez-vous donc pouvoir jouer ainsi avec le nom d'un honnête homme? Non, monsieur; la cause de ma querelle ne sera connue que de vous, de moi et de lui. Mon beau-frère même n'en sera point

instruit. Le monde ignorera toujours, je l'espère du moins, que madame d'Orvins livra son mari au ridicule; je trouverai un prétexte à donner pour ce qui va se passer. Mais si, après moi, vous vengez mon injure, il ne sera plus possible de la dissimuler. Votre amour, sans doute, n'est un secret pour personne; un homme à la mode n'a pu s'occuper d'une femme sans que tout Paris en ait été instruit. Pensez-vous que les regards ne soient pas fixés sur vous? Ne doit-on pas supposer que vous avez réussi, vous, accoutumé aux succès? et doutera-t-on que votre rencontre avec M. de Serzay ne soit celle de deux rivaux? Non, Ernest, encore une fois, je ne le veux pas! Et si vous ne cédez à mes prières, j'enverrai chercher un autre témoin; vous ne serez plus rien pour moi. Vous ne répondez pas? Songez-y, mon pardon est à ce prix. Tout à l'heure vous me demandiez grâce pour des vœux qui me blessaient dans ce que j'ai de plus cher; prouvez-moi que vous vous repentez en m'aidant à cacher mon infamie. Ernest, promettez-le.

Je songeai que je devais une expiation à cet

homme. Je sacrifiai ma vengeance, il fut satisfait.

— Voici mon testament, dit-il, voici des actes concernant la vente que j'allais faire hier en Normandie. Serrez tout cela et prenez la clef du secrétaire. Encore ceci !

Et il contempla longtemps une liasse de papiers.

— C'est là ce qui m'a tout appris! oh ! pourquoi ai-je vécu jusqu'à ce jour

Ces mots me rappelèrent que j'ignorais comment le général, parti la veille pour sa terre, avait rencontré Athénaïs, qui devait être en Picardie. Je lui adressai quelques questions à ce sujet, et voici ce qu'il me raconta :

A dix lieues de Paris, seul dans sa voiture, il avait examiné les pièces relatives au payement considérable qu'il devait recevoir. S'apercevant que la plus essentielle lui manquait, il pensa que, pour réparer cette erreur de notaire, le plus court était de retourner lui-même chercher cette pièce. En arrivant chez lui, la nuit était tout à fait venue. Il sut qu'Athénais, qu'il croyait à Amiens, n'était point partie, et qu'il la trouverait

au salon. Il s'y rendit; l'obscurité la plus complète y régnait. Il passa au jardin. Au moment où, foulant doucement le gazon, il s'approchait d'un bosquet, la voix de sa femme prononçant les mots les plus tendres le cloua à sa place ; une autre voix se mêlait à la sienne, c'était celle de M. de Serzay. La nature de la conversation ne lui laissa aucun doute sur leur intelligence. Désespéré, furieux, il conserva assez de présence d'esprit pour ne point faire d'éclat, remonta chez lui , et lorsque M. de Serzay quitta l'hôtel, il reçut un billet du général qui lui assignait un rendez-vous pour six heures.

— Il est temps, partons, ajouta-t-il en terminant ; vous avez reçu mes derniers ordres, silence et oubli. Elle fut la mère de mon fils, qu'elle se repente et que le reste de sa vie soit pur !

En arrivant sur le terrain, nous y trouvâmes M. de Serzay et son témoin. On se salua sans rien dire. A la vue de cet homme détesté, tout mon sang reflua vers mon cœur. Je saisis mes pistolets ; je l'aurais assassiné, je crois. Le général m'arracha l'arme.

— Messieurs, dit-il, M. de Serzay a insulté l'armée de l'empereur. Hier, chez moi, une discussion politique a commencé cette affaire, des injures personnelles l'ont suivie ; je n'accepterais aucune excuse si l'on était disposé à m'en faire. Ainsi donc, commençons.

Les distances mesurées, les pistolets chargés, M. d'Orvins visa longtemps ; il était fort pâle, sa main tremblait, et moi, ma mère, plus que lui encore ! Le coup partit, l'adversaire ne fut pas atteint. Le général se retourna vers moi.

— Ernest, votre main, rappelez-vous ma prière.

J'avais la rage dans l'âme ; je ne répondis rien. M. de Serzay, à son tour, ajusta négligemment cet homme qu'il avait trompé, et qui, les bras croisés, attendait sans sourciller la mort qui allait l'atteindre. La balle pénétra au peu au-dessous du sein gauche ; c'était une blessure mortelle. Infamie ! tuer un vieillard qu'on a offensé !

Mon ami tomba, je me précipitai sur lui. Son meurtrier offrit du secours comme on accorde une grâce.

— Monsieur, m'écriai-je, retirez-vous; le général d'Orvins a assez de mes soins.

Je le foudroyais de mes regards, il n'en fut point ému; il ne comprenait pas mon indignation. Oh! sans ma parole, je lui aurais coupé la figure!

Nous rapportâmes le malade à sa voiture, Valentin et moi. Le chirurgien, examinant la plaie, secoua tristement la tête et donna ordre de le transporter chez lui le plus doucement possible. Quel voyage, bon Dieu! Je souffrais plus que si j'avais été à sa place. L'image de cette femme, qui allait apprendre cela, me torturait. Elle nous attendait dans la cour de l'hôtel; à l'aspect de son mari expirant, soutenu par moi, elle sentit ses sens l'abandonner. Bientôt, surmontant cette faiblesse, elle s'approcha; je la repoussai.

— Madame, avez-vous oublié...

Je ne pus prononcer que ces mots. La présence des domestiques, mon émotion en la revoyant me fermèrent la bouche. Pourtant elle nous suivit dans l'appartement de M. d'Orvins. On arrêta l'hémorragie, la connaissance lui

revint. Assise dans un coin de la chambre, Athénaïs ne bougeait pas ; moi, j'avais presque oublié sa présence. Le docteur ne me laissait pas d'espoir, et cette mort me glaçait. En ouvrant les yeux, le général me sourit ; il aperçut sa femme, et ce sourire disparut. Un geste l'appela; je priai le médecin de nous laisser seuls. Il fallut répéter à madame d'Orvins de s'approcher ; elle se jeta à genoux devant son mari, devant moi ; elle nous avait trahis tous les deux, elle devait souffrir cruellement alors !

— Madame, bégaya le mourant, voilà votre ouvrage. Vous me tuez, néanmoins je ne vous hais pas ; je me souviens de dix années de bonheur que je vous ai dues. Je vous plains, les remords vont dévorer votre vie. Tâchez de racheter ce crime ; que le ciel vous pardonne comme moi ! Allez, mes derniers regards ne doivent pas rencontrer les vôtres ; je veux mourir en paix. Mon testament et mes dispositions vous prouveront que je désire votre repos et votre bonheur, si vous pouvez encore en trouver ici-bas.

Elle ne se relevait point, il reprit un peu plus fermement :

— Athénaïs, vous êtes bien coupable ; car je vous aimais, et je fus toujours pour vous un ami dévoué... Je souffre ! oh ! je souffre !

Et il se tournait vers moi, témoin de cette scène et déchiré jusque dans les replis les plus secrets de mon âme.

— Emmenez-la, qu'elle ne soit pas témoin de ma mort : elle est assez punie ; emmenez-la et que Dieu la protége !

Sans prononcer un mot, je lui montrai la porte ; elle me comprit. Se jetant sur la main de son mari, elle la couvrit de baisers et se précipita hors de l'appartement.

— Suivez-la, qu'elle rentre chez elle, Ernest, et que je ne la revoie plus.

Elle m'attendait dans l'antichambre ; devant ses gens, je me contraignis. Mes doigts se crispaient autour de sa taille que je soutenais. Morne, abattue, elle retrouva des forces quand nous restâmes seuls.

— M. de Chabrier, me dit-elle, avant de nous

séparer pour toujours, écoutez-moi : Je ne cherche pas à me justifier, je fus coupable... envers celui qui meurt, surtout; car il était mon mari, et je n'eus de lui que du bonheur. Vous m'avez ouvert la route où j'ai marché depuis avec un autre; je ne vous devais rien. Vous m'apprîtes à tromper, et vos leçons ont tourné contre vous. Votre amour n'intéressa que mon amour-propre ; il me flatta ,mais je ne vous aimai jamais. C'est *lui* que j'aime, et c'est *lui* qui m'a perdue ; Dieu est juste! Allez! consolez celui que vous déshonorâtes aussi; c'est votre châtiment à vous, chacun le nôtre. Dès aujourd'hui tout est fini entre nous; nous ne nous reverrons plus. Vous m'étiez indifférent, je vous hais. Adieu!

Ma mère! Elle ne m'avait jamais aimé! et je ne mourus pas! Non; mais je ne pus répondre, je suffoquais. On me ramena chez moi; j'étais hors d'état de revoir le général, qui expira dans la nuit. Pendant trois semaines on désespéra de mes jours. Dès que je pus tenir une plume, je rassemblai tout ce qui me

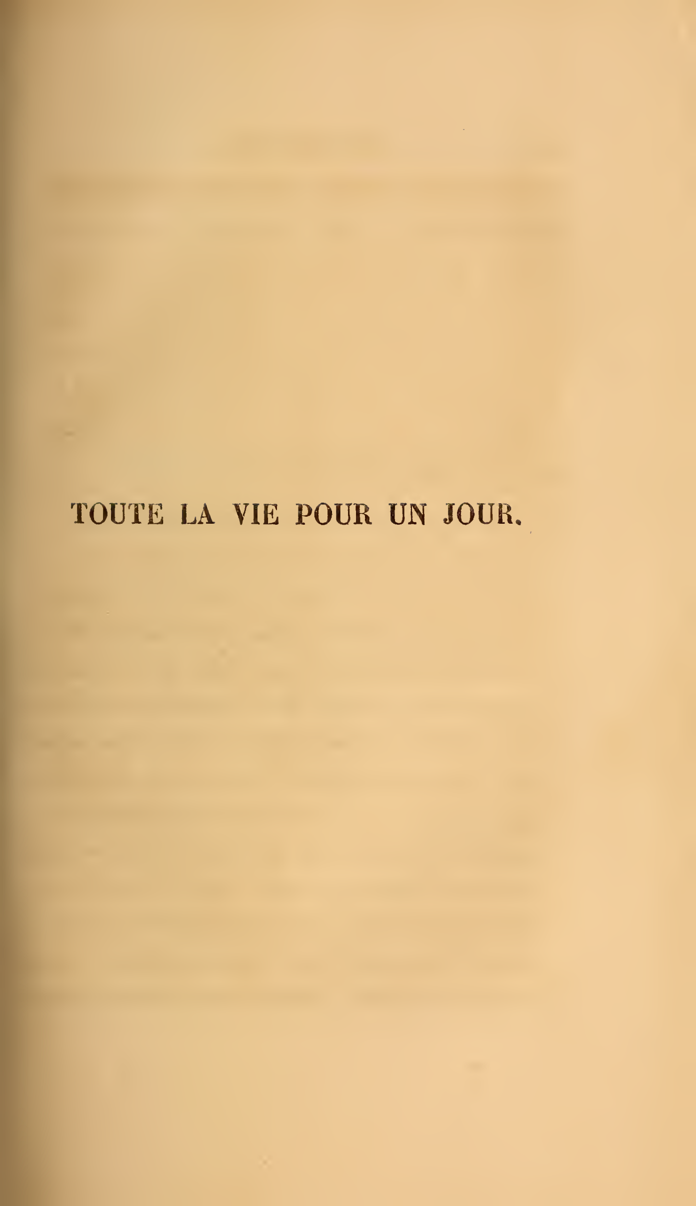
venait d'elle, je le lui renvoyai avec ces mots :

« J'aimai de toute la puissance de mon âme « une femme dont j'avais fait un ange. Cette « femme n'est digne ni de regret ni d'estime ; « je l'oublie et je ne veux rien garder qui me « rappelle mon erreur. Adieu, madame ; vous « avez causé la mort d'un homme, vous désen- « chantez ma vie ; je ne souhaite pas que le ciel « vous punisse, car où il y a du mépris, il ne « saurait y avoir de la haine. »

Je partis le lendemain, depuis lors je suis ici. Malheureux comme peut l'être celui dont la vie est flétrie, dont l'avenir est brisé, qui n'aimera plus rien et que personne n'aimera. Pardon, ma mère chérie, vous me restez, et je ne puis me plaindre. Je suivrai de près cette lettre, j'irai me réfugier dans vos bras. Vous me les ouvrirez, n'est-ce pas ? et vous adoucirez peut-être ma cruelle blessure. Être désabusé ainsi, et n'avoir pu se venger ! J'en deviendrai fou ! Adieu, à bientôt ; je ne vous quitterai plus ; il me faut

votre angélique bonté pour croire encore à la bonté céleste.

*P. S.* Au moment de fermer ceci, je reçois une lettre de ma cousine qui m'apprend que madame d'Orvins vient de partir pour l'Italie avec M. de Serzay. Ainsi donc elle l'a revu ! ainsi le sang de son mari ne l'a pas séparé d'elle ! O ma mère ! j'ai aimé cette femme !...



# TOUTE LA VIE POUR UN JOUR.

## TOUTE LA VIE POUR UN JOUR.

J'ai soixante-cinq ans, me voici bien près de la mort, et je veux, après avoir menti toute ma vie, dire une fois la vérité. Mais à qui la dirai-je, cette vérité ? Une vieille femme a-t-elle un ami qui écoute avec intérêt l'histoire de sa vie, si ce n'est pour en rire? Existe-t-il un être à qui je puisse confier que je viens de perdre encore une illusion? A mon âge! non, c'est impossible! Eh bien! j'écrirai, j'écrirai pour moi seule. Je serai franche; que gagnerais-je à ne l'être pas. C'est un soulagement que je cherche ; c'est une sorte de

testament que je vais faire. Oh! oui, c'est un testament; car, après avoir posé ma plume, il ne me restera ni passé ni avenir! Le passé! mon Dieu! qu'il est loin et qu'il me paraît près de moi! Je vais coucher ce soir dans cette chambre où je ne suis pas entrée depuis quarante ans. J'ai revu les choses presque dans le même état : mon imagination m'a ramenée à l'époque où j'habitais ces mêmes lieux, et m'en a rendu un tableau si vrai que j'ai tressailli en apercevant dans la glace mon vieux visage ridé; il me semblait que je devais l'y retrouver jeune. Hélas! depuis aujourd'hui il n'y a plus rien de jeune en moi!

Je perdis ma mère en naissant, et mon père ne lui survécut que de dix années. Je me trouvai donc, bien enfant encore, sous la tutelle de ma sœur la duchesse de Saint-Melaye, qui venait de se marier, et qui, dans la fleur de sa beauté, dans l'ivresse de ses premiers succès, ne songea qu'à se débarrasser de moi. Elle me mit à Panthemont. Ce couvent, fort à la mode alors, renfermait beaucoup de filles de qualité et de riches héritières. On y restait d'ordinaire jusqu'à seize ou dix-sept ans;

à cet âge on se mariait et on entrait dans le monde. C'est ce que ma sœur me déclara en se séparant de moi et en me laissant sous la garde immédiate de ma gouvernante.

Parmi les pensionnaires en chambre, il y en avait une à laquelle je m'attachai sur-le-champ, la baronne de Stermann. C'était une personne de beaucoup d'esprit, d'une imagination désordonnée, mais parfaitement bonne et honnête. Je restais des journées entières à l'écouter lorsqu'elle me racontait ses douces rêveries. Moi aussi j'avais l'imagination vive, et ces entretiens portèrent des fruits dans l'avenir. Pourtant madame de Stermann avait soin de me prévenir du peu de réalité de ses chimères.

— Le monde n'est point ainsi, mademoiselle; vous le saurez plus tard. Je le vois tel, moi, enthousiaste, visionnaire. Tâchez de le mieux juger, vous serez plus heureuse et surtout mieux comprise.

Aussitôt que mon jugement se forma, j'adoptai sans restriction les idées de mon amie. Je vécus dans un monde idéal dont elle et moi étions les

seules habitants. Je fuyais les compagnons de mon âge, je passais toutes mes récréations à lui entendre lire la *Nouvelle Héloïse*, et surtout des espèces de romans de sa composition, mille fois plus exaltés encore. Ma gouvernante s'occupait à peine de moi, les religieuses s'en rapportaient à elle, de sorte que ces dangereuses conversations demeuraient ignorées de tous.

Madame de Stermann mourut, j'avais quinze ans; elle me légua en secret sa bibliothèque de quelques volumes et ses cahiers. Je les emportai en quittant le couvent; j'en fis mon unique lecture. J'attendis avec impatience le moment de voir de près ce monde que j'avais fait si beau; je ne le reconnus pas.

D'abord, au lieu de me laisser aimer, choisir celui que je devais épouser, ma famille me présenta le marquis de Nerville, me dit que notre mariage était décidé, qu'il avait un beau nom, une immense fortune, une grande considération, et qu'il me convenait à merveille. Je hasardai quelques observations : on me rit au nez, on m'appela petite fille, et je fus toute surprise de

me trouver mariée sans avoir eu le temps de m'y opposer, sans savoir presque comment cela s'était fait. Mon mari avait quarante ans, il avait été beau, il ne l'ignorait pas et croyait l'être encore. D'un esprit peu étendu, ses connaissances étaient nulles, son caractère d'une froideur repoussante. Il ne m'aima jamais ; on me disait heureuse parce qu'il ne me contrariait point et que j'étais libre comme l'air ; que pouvais-je exiger de plus ?

Heureuse ! qu'est-ce donc que le bonheur ?

Je me le suis toujours représenté habitant un temple élevé. Ce temple a une multitude de portes, et chacun de nous s'élance vers celle qui lui semble la plus belle. On a peint sur ces portes mille attributs divers, des hochets de toutes sortes : les unes sont couvertes de lauriers, les autres de fleurs. Mais ces portes, comment les franchir ? Quelquefois notre vie se passe à frapper à toutes, quelquefois nous nous attachons à une seule. Après bien des efforts elle s'entr'ouvre ; un génie moqueur nous montre le dieu que nous désirons si passionnément atteindre, puis il nous repousse, et nous en sommes plus éloignés

que jamais. Ce fut là ma destinée. Le bonheur, c'était pour moi l'amour ; je n'en comprenais pas d'autre, c'est le seul qui m'ait manqué.

Au milieu des folies de mon imagination, il y avait, dans le commencement de mon mariage, un profond sentiment de mes devoirs. Je souffrais de mon isolement, mais j'en souffrais avec orgueil ; car tous les hommes m'entouraient et je les rejetais tous. Il faut bien le dire, plus tard ce sentiment du devoir s'affaiblit ; je succombai sous le poids de mes chagrins ; je désirai un cœur qui m'aimât, et je me mis à le chercher.

Il se fit en moi une singulière révolution ; je créai une chimère, un homme inconnu auquel rien ne ressemblait. Je regardais autour de moi, et je souriais de pitié en le comparant à ceux que je rencontrais chaque jour. Peu à peu mes pensées se fixèrent sur lui, et je l'aimai de toute mon âme ; il devint le héros d'une histoire dont j'étais l'héroïne. Je lui écrivais, je lui parlais, je le faisais malade, je le faisais jaloux. Il allait à l'armée, il était en danger, je me dévouais pour lui.

Ensuite nous nous retrouvions. J'avais des moments de délices ineffables, *il me devinait si bien!* Dans le monde, il me suivait : j'observais toutes mes démarches afin de ne pas le blesser. Je lui offrais mes succès, je lui sacrifiais mes goûts les plus chers. C'était un véritable roman. Ce roman dura trois ans ; mon caractère s'en ressentit, on ne me reconnaissait plus, on s'inquiéta de mon changement. Je les laissai croire ce qu'ils voulurent : qu'est-ce que cela me faisait?

J'avais vingt-cinq ans lorsque je vins passer un mois ici chez ma cousine ; *mon amant* ne m'y avait pas suivie, il me fallait alors une séparation. Je souffrais réellement de l'absence, je soupirais après l'instant du retour. Mon départ était enfin fixé au lendemain, lorsque mon cocher vint m'annoncer que ma voiture était cassée, et qu'il faudrait au moins un jour pour la réparer. J'étais horriblement contrariée de ce retard ; ma cousine essaya de m'en consoler.

— Mon père nous arrive demain, me dit-elle, et devinez qui l'accompagne, chère marquise? votre poëte favori, celui que toutes les femmes

s'arrachent et que vous désirez depuis si long-temps connaître, lord Arthur Eton.

Je fus bien aise que ma voiture fût cassée. Pourtant je me faisais un reproche de ce senti-ment ; mon autre Arthur, celui que j'avais laissé à Paris, ne devait-il pas avoir toutes mes pen-sées? Je m'en voulais de ma curiosité. La journée se passa en conjectures ; nous étionslà quatre jeu-nes folles, et chacune de nous avait sa version sur le personnage célèbre. Au déjeuner, le len-demain, nos toilettes étaient plus soignées, il y avait un air de coquetterie dans tout le château.

On eût juré que nous allions adorer lord Eton, à voir nos regards impatients dirigés de la pen-dule à l'avenue. Enfin midi sonne, un courrier entre dans la cour, une voiture se fait entendre, nous nous précipitons à la croisée, c'est-à-dire mes compagnes; moi, je ne trouvai rien ne mieux que de m'enfuir. Je ne saurais en vérité me rendre raison de ce mouvement. Il me fallut un grand effort pour aller retrouver la *compagnie*. J'ouvris la porte du billard, les yeux baissés, prête à ressentir une émotion violente. Une seule

voix parvint à mon oreille, celle de mon oncle, qui me disait bonjour. Je lui répondis à peine; je cherchai autour de moi, nous étions seuls.

— Où sont ces dames? repris-je après un instant de réflexion.

— Dans le parc, avec milord, ma belle marquise.

Et, sans rien ajouter, mon oncle s'approcha d'une armoire vitrée renfermant des objets précieux. Machinalement je le suivis; j'écoutai sans les entendre ses dissertations; on marchait près de moi, c'était *lui!*

— Lord Eton, ma nièce; milord, la marquise de Nerville.

Après ces paroles sacramentelles, nous échangeâmes un salut assez froid. Il m'avait vue sans doute; j'attendais qu'il parlât pour le regarder. Il prit part à notre conversation. Malgré sa célébrité, il montra de la modestie; elle lui seyait à merveille. Toutes ses remarques sentaient l'homme de goût; je les trouvais si justes que je croyais les avoir faites moi-même.

La maîtresse de la maison revint et conjura le

poëte de nous lire quelques passages d'un manuscrit qu'il avait posé sur la table. Il y consentit ; nous l'entourâmes ; je me plaçai en face de lui. Ses yeux ne me quittaient pas ; il avait l'air de m'adresser ce que ses vers renfermaient de tendre. Tout le monde s'en aperçut ; je me levai pour me soustraire à cette inquisition ; il vint près de moi. Mon cœur battit à briser ma poitrine ; je me sentais entraînée vers lui par un mouvement irrésistible ; il s'en aperçut certainement.

— Vous partez demain, madame ?

— Oui, milord, répondis-je en jetant un coup d'œil sur la grande route qui bornait l'horizon.

— Pourquoi sitôt ?

— Mon Dieu ! j'en suis bien fâchée, il le faut, on m'attend !

Ces mots me rendirent au souvenir du passé ; je le quittai. Une de ces dames se mit au clavecin et chanta ; les autres lui succédèrent. Je craignais et je désirais de les imiter. Mon oncle m'en pressa tant, j'avais l'âme si pleine, que je n'y résistai pas. Jamais je n'avais mis tant d'expres-

sion, jamais ma voix n'avait été si touchante. Le comte d'Eton, debout à mes côtés, ne me parlait pas, mais il semblait partager toutes mes impressions.

Je m'étends beaucoup sur cette journée ; c'est qu'elle est la seule dont j'aie gardé les détails dans mon cœur, la seule jusqu'aujourd'hui, le commencement et la fin.

On se promena dans la forêt ; Arthur m'offrit son bras. La conversation demeura générale et roula sur les mille riens qui composent les entretiens les plus spirituels ; enfin on retomba sur cet éternel sujet, traité sans cesse, d'une manière toujours nouvelle, puisque chacun ne peint que ce qu'il éprouve : on parla d'amour. Je me taisais ; lord Eton demanda mon avis.

Je n'en avais pas.

— Vraiment, madame ? Quoi ! vous ne pensez pas comme moi ? Vous ne croyez pas que dans votre siècle les hommes accordent beaucoup à la passion ; du moins ceux qui peuvent en ressentir, je ne m'occupe pas des autres ? Cherchez donc autour de vous, on ne rencontre que des amoureux.

— Des amoureux ! non, milord ; des hommes galants, à la bonne heure.

— Madame, vous êtes injuste ; et je suis certain que vous devez mieux qu'une autre apprécier l'amour vrai. Peut-on vous aimer autrement ?

Et son regard était si tendre ! Il reprit :

— N'allez pas me prendre pour un Amadis ; je ne prêche pas d'exemple, je n'ai jamais aimé ! Je cherche en vain la femme qui me conviendrait ; jusqu'à ce moment j'ai rencontré des goûts, des fantaisies, rien de véritable et de profond. Comme j'appelle de tous mes vœux cet ange qui doit me révéler la vie ! Quel trésor de dévouement je lui garde ! que de reconnaissance je lui devrai ! O madame ! un poëte sans maîtresse, c'est comme un ciel sans étoiles !

Cette causerie était bien dangereuse ; je le sentais et je ne pouvais m'en arracher. On nous sépara en rentrant au château. Le reste de la soirée il ne me quitta pas ; ses yeux, ses discours entrecoupés pénétraient jusqu'à mon cœur ; c'était une fascination. Lorsque je remontai dans ma chambre, je me laissai tomber sur mon fauteuil,

je cachai ma tête dans mes mains, et je restai de la sorte pendant deux heures. Je repassais toute la journée. Les moindres incidents se gravaient dans mon imagination d'une manière ineffaçable. Ses paroles, je les voyais écrites autour de moi. Je ne dormis pas ; cela n'est pas étonnant. Quand on vint m'éveiller, on me trouva prête à partir. Dieu ! que j'avais le cœur gros !

Je montai en voiture ; ma femme de chambre me remit une lettre ; je n'en connaissais ni l'écriture ni le cachet. A l'émotion qui s'empara de moi, je devinai de qui elle venait. Je l'ouvris en tremblant, impatientée de n'être pas seule. C'était des vers, des vers pour moi, pleins de regrets, pleins de mélancolie. Je les cachai dans ma poche, résolue de ne les montrer à personne. Je les relisais encore à la dernière poste, quand *mon amant* me revint à l'esprit, et avec cette pensée le remords. Quelle fut ma surprise, lorsqu'en cherchant cette image dans mon cœur, je n'y trouvai que celle de lord Eton ! Ma chimère avait pris un corps, car elle s'était réalisée. Il n'y avait pas plus de danger pour moi ; je ne devais point le revoir.

De ce moment je ne vécus que pour lui, entourée de ses ouvrages, les relisant sans cesse, partageant toutes ses opinions. S'il écrivait un livre, je l'avais la première, je le dévorais; je croyais y rencontrer une foule d'allusions à notre sentiment. Toutes les héroïnes, c'était moi : tous les amants, c'était lui. Les tourments de l'absence, les extravagances de la passion, il songeait à moi en les écrivant. J'avais seulement changé de folie, et je l'aimais avec une telle ivresse que son nom seul me faisait pâlir. Rien n'était plaisant comme le dédain avec lequel je recevais les autres hommes, s'ils s'avisaient de me faire la cour. Je ne leur accordais qu'un sourire de pitié; je les mesurais à ma grande idole, et que je les trouvais petits! J'ai plus de cinq cents lettres adressées à cet amant d'un jour : on en ferait une histoire complète; je lui racontais tout, mes chagrins et mes joies, mon amour surtout; j'en déraisonnais. Ainsi se passa ma jeunesse; c'était bien la peine d'être jeune, en vérité!

La révolution éclata; M. de Nerville voulut émigrer dès 89, je le suivis. Nous allâmes à

Coblentz, et de là en Angleterre. Malheureusement lord Eton, ambassadeur à Berlin, était alors à sa résidence diplomatique. Une de ses sœurs, personne fort ordinaire, me séduisit seulement parce qu'elle portait son nom. Je me mis dans la tête qu'il avait dû lui parler de moi. Je l'interrogeai mille fois ; elle finit par se rappeler qu'il avait laissé en France l'objet d'une passion brûlante. C'était moi, il n'y avait pas de doute. Certainement je n'aurais pas été plus ravie s'il me l'eût avoué lui-même. Folle !

Nos ressources diminuaient ; on nous offrit un établissement économique en Allemagne ; nous nous y rendîmes. J'y restai jusqu'en 1814 ; alors je n'étais plus jeune du tout ; mon exaltation s'était amortie. Je conservais un souvenir bien tendre à lord Arthur ; j'y pensais très-souvent, mais je ne lui écrivais plus. Je relisais avec délices les vers qu'il m'avait adressés, nul ne les lisait que moi ; c'était l'unique lien qui existât entre nous, c'était l'unique mystère de mon existence. Jugez ! A force de rêver à lord Eton, je me persuadai que nous avions eu réellement les relations que j'avais ima-

ginées. Souvent, quand on causait de lui, il m'échappait de dire : « J'ai beaucoup connu lord Eton ! » Cette phrase était accompagnée d'un sourire de triomphe et de regret qui devait convaincre mes auditeurs que je l'avais en effet *beaucoup connu*.

A mon retour en France, ceux de nos biens qui n'étaient pas vendus nous furent restitués. J'avais perdu M. de Nerville dans l'émigration; je me trouvai donc veuve et sans enfants, à la tête d'une belle fortune; aussi tous mes parents s'empressèrent autour de moi. Ma bonne cousine, dont j'ai déjà parlé, ne fut pas la dernière; elle, ce n'était pas par intérêt. Nous passions nos étés ensemble, dans une terre que je possède en Normandie. Elle regrettait sans cesse ce château de Soisy, où j'écris aujourd'hui. Un conventionnel l'avait acheté. L'hiver dernier cet homme mourut; ses héritiers offrirent sa propriété à ma cousine qui saisit cette occasion et s'y installa de nouveau avec un vif plaisir. Je lui promis de venir la rejoindre; des affaires me retenaient chez moi, à mon grand chagrin, car je brûlais du désir de

revoir ces lieux où j'avais passé ma seule journée de bonheur.

Il y a huit jours, je reçus une lettre ainsi conçue :

« Ma chère Nathalie, il faut absolument que
« vous soyez à Soisy le 28 juillet, à onze heures
« du matin ; je n'accepte pas d'excuses. Je vous
« prépare une véritable joie ; c'est vous dire que
« je ne me consolerais pas si vous vous refusiez à
« ma demande. »

Comment résister à cela? On a beau avoir soixante-cinq ans, on est toujours femme et toujours curieuse. Ce matin, j'entrais à onze heures dans le salon de ma cousine.

Elle se précipita au-devant de moi avec la vivacité de ses jeunes années.

— Voyons, quelle est, parmi vos anciennes connaissances, celle que vous désirez le plus revoir ? Dites vite, et soyez franche.

J'en nommai quelques-unes ; elle s'impatienta.

— Ce n'est pas cela; plus ancienne encore.

Une connaissance faite ici et continuée dans votre tête. Eh bien ! y êtes-vous? Oui, lord Eton ! Il va venir, je l'attends à chaque instant, cet aimable Arthur qui avait une si jolie tournure, de si beaux cheveux blonds et des yeux si perçants. Nous verrons ce qu'il a fait de tout cela.

— Probablement ce que nous avons fait de notre beauté, un vieux et laid visage.

Je parlais ainsi pour qu'elle ne le fît point ; je ne le pensais pas. Il m'était impossible de me figurer le comte autrement que je ne l'avais laissé. Le cœur est fait ainsi. Nous ouvrîmes nos souvenirs, nous nous rappelâmes le jour où nous l'attendions aussi ; quelle différence ! Il arriva pourtant comme la première fois, comme la première fois je n'allai point au-devant de lui. Je ne me sauvai pas néanmoins, je me contentai de le regarder descendre. La portière s'ouvrit, je reculai. C'était là Arthur ! On ne devrait plus s'appeler Arthur passé cinquante ans.

Un vieillard cassé, dont la grande taille était presque ployée en deux, dont la figure, couverte de rides, n'avait même pas la majesté de son âge,

quelques cheveux blancs épars sur son front chauve, c'était là Arthur ! J'entendis ma cousine qui lui disait :

— Venez, venez, milord : il y a là quelqu'un que vous serez bien aise de voir.

Un peu remise alors, je m'approchai.

— Vous ne la reconnaissez pas, la marquise de Nerville, que vous trouviez si jolie, si séduisante ?

— Oh ! certainement !

Il me salua ; je vis qu'il m'avait entièrement oubliée, ce fut pour moi une poignante douleur. Ma cousine, qui le comprit aussi, lui raconta notre unique entrevue ; il écoutait et semblait chercher jusqu'au fond de sa mémoire. Ils parlaient bas, néanmoins j'entendis sa réponse :

— Je ne m'en souviens pas. Je sais bien qu'il y avait ici plusieurs femmes, toutes charmantes ; je ne me rappelle que vous.

Deux grosses larmes tombèrent sur ma main. C'était toute ma vie que je pleurais, c'était tout le passé qu'il venait de m'enlever par un mot, cet homme cruel ; et que me reste-t-il pour m'en dédommager ? Quelques jours de souffrances

et puis la mort !... Il s'assit près de moi ; j'essayai de me vaincre assez pour lui adresser quelques phrases polies. Il me répondit à peine jusqu'au moment où je m'occupai exclusivement de lui. Alors il éleva la voix ; on fit cercle pour l'écouter ; il était clair qu'il jouissait de cette attention. Mais on se lasse de tout, et surtout de la conversation d'un égoïste ; ma nièce se mit au piano et chanta. Milord montra de l'humeur, il n'était plus le but unique de tous les regards. Je restai près de lui ; il avait trouvé en moi un auditeur bénévole, il essaya de renouveler l'entretien ; je le désirais moi-même, il n'eut donc qu'à vouloir.

Je remis en question le premier voyage de Soisy ; il s'étendit fort sur le plaisir qu'il y avait trouvé.

— Comment ! dis-je, milord, vous ne vous souvenez plus de nos premenades, de nos chansons ?... De votre amour ? allais-je ajouter : la réflexion me sauva ce ridicule.

— Si, parfaitement, madame.

Je savais qu'il n'en était rien.

— A propos, n'ai-je pas fait pour vous quelque

madrigal, quelque épître à Chloé? Cela doit être. Dans mon séjour en France, je n'ai pas vu une jolie femme à qui je n'aie payé ce tribut. Vous aimez cela, mesdames; quand on vous chante en vers, on arrive bien plus vite à votre cœur. *Amours* rime avec *toujours*, et puis c'est une manière d'aller à la postérité. Si vous avez encore mes chiffons, donnez-les-moi. Je n'ai point gardé copie de ces bluettes, quelques-unes en valaient la peine. On imprime mes œuvres, ne voulez-vous pas y occuper une place?

Je ne pus garder mon sang-froid. Mes souvenirs se changèrent en colère. Je ne résistai pas au désir de tourmenter un vieux fat qui m'avait fait pleurer tant de fois, et qui m'avouait que ce qu'il avait daigné me donner d'attention s'était partagé entre toutes les Françaises qu'il avait vues. Quoi! je ne lui avais inspiré que ce que lui avaient inspiré mille autres? Et mon trésor il me le redemandait pour le livrer au public! moi qui l'avais refusé à l'amitié; moi qui voulais que ses yeux seuls et les miens eussent parcouru ces lignes brûlantes! Oh! non!

— Milord, je suis désolée, j'ai perdu ces précieuses pages. Je crois bien que vous m'avez adressé au moins une élégie ; mais quand j'ai cessé d'être jeune, j'ai brûlé toutes ces fadaises ; la vôtre se sera trouvée parmi les autres.

Je ne pouvais mieux choisir ma vengeance. Son amour-propre était si vivement blessé qu'il se leva en me jetant un : *J'en suis fâché, madame!* avec un tel air de mépris que mon âme féminine se réjouit d'avoir si bien lancé son dard. Je ne raconterai pas ce qui s'ensuivit : à quoi bon?

Me voilà assise, ce soir, où j'étais quand je croyais en lui. Je viens de brûler ses vers, mes lettres, son portrait ; à présent je ne suis plus qu'une vieille femme, dont la raison n'a pas été très-saine toute sa vie, qu'une forte secousse rend à elle-même, et qui peut sans honte rappeler ce qui n'est plus. N'importe quel soit le motif qui m'a sauvée d'une faute, je dois le bénir. J'ai beaucoup réfléchi depuis quelques heures, j'ai arraché le voile qui couvrit mes yeux pendant tant d'années, et je n'ai rien trouvé à mettre à la place. J'avais juré de ne pas devenir dévote ;

j'appelais extravagance ce besoin d'aimer qui nous domine jusqu'à la fin. Que Dieu me le pardonne! je crois aujourd'hui qu'il n'y a que lui de vrai, et je lui apporte mes derniers jours. Pourquoi n'ai-je pas commencé plus tôt? J'aurais moins de regrets, moins de chagrins, surtout plus d'espérance.

# QUINZE JOURS DE ROYAUTÉ.

## QUINZE JOURS DE ROYAUTÉ.

### I

Il y a deux manières de considérer l'histoire pour un romancier. D'abord, les événements dans toute leur portée, avec leurs antécédents, et leurs graves conséquences. C'est une étude qui demande une science profonde et presque du génie. Il faut être Walter Scott, Chateaubriand, Victor Hugo ou Byron, pour habiller l'histoire des parures de son imagination, et conserver à cette muse sévère toute sa majestueuse beauté.

Ce serait donc bien de la hardiesse à une pauvre femme, dont les vues et le talent sont si loin de la hauteur nécessaire, que d'accepter une tâche aussi difficile. Il reste heureusement un vaste domaine dans le cœur, il est permis de l'exploiter au milieu des faits historiques, pour y puiser plus d'intérêt encore.

Le récit qui va suivre se rapporte à une des époques les plus remarquables du siècle de Louis XIV; je n'ai pas la prétention d'entreprendre au-dessus de mes forces, c'est plutôt le développement des pensées que celui des actions qu'on lira dans cette nouvelle. Je ne dirai rien que de vrai, si je ne dis pas tout ce qui est vrai, et l'on me pardonnera mon insuffisance en faveur de ma bonne volonté.

Par une soirée du mois de juillet 1697, un peu avant le souper, Louis XIV était assis près de madame de Maintenon dans l'appartement de la favorite. Le roi paraissait soucieux, et la marquise jouait l'indifférence; mais il était visible que tous les deux prenaient une vive part à la conversation.

— J'accepterai pour lui, madame ; les princes du sang me sauront gré de cette déférence. Je ne vois pas trop le moyen, d'ailleurs, de faire autrement sans injustice, et avant toutes choses je ne veux pas être injuste.

— Mais ne craignez-vous point, sire, de faire naître autour de vous de grandes prétentions ? Ne craignez-vous point que tous les membres de votre famille ne voient avec envie l'élévation d'un cadet ?

— Le trône de Pologne n'est pas une position au-dessus d'un cadet de la maison de France, madame.

— J'en demeure d'accord, sire ; cependant M. de Ponchartrain me disait tout à l'heure que cette élection serait bien traversée, qu'une grande partie des voix serait contre nous, et que si Votre Majesté s'embarquait dans cette affaire, elle pourrait peut-être recevoir un échec.

— Mon Dieu ! madame, je sais mieux que Ponchartrain où en sont les choses, et si je consens à laisser partir le prince de Conti, ce ne sera qu'après avoir pesé toutes les conséquences de

cette démarche ; je suis réellement très-embarrassé.

— Ce que j'en dis au roi est simplement pour ma propre tranquillité. On ne connaît pas l'avenir, peut-être les grandes qualités de M. de Conti l'emporteront-elles sur les préventions des Polonais ; peut-être l'électeur de Saxe sera-t-il repoussé ? Je veux le croire ; dans tous les cas, Votre Majesté se rappellera mes observations et m'en saura gré, je l'espère.

— J'en sens toute la portée, ma chère marquise, et j'y songerai. M. du Maine est-il venu chez vous aujourd'hui ? Je serais bien aise de le consulter à cet égard. Quant à Monseigneur, il aime trop son cousin de Conti pour ne pas approuver son élévation. Il est vrai cependant qu'il perdra en lui un ami d'enfance, et c'est beaucoup pour un roi.

— Une chose à laquelle nous ne pensons pas, sire, c'est la manière dont le prince lui-même prendra sa nomination. Il ne l'a point sollicitée, il ignore encore l'honneur que les Polonais veulent lui faire ; sa position actuelle lui convient

sans doute, et peut-être aimera-t-il mieux être un cadet de la maison de France que de monter sur le trône des Jagellons. Qui sait?

Le roi et la marquise se regardèrent en souriant à moitié. Leur physionomie offrait un mélange d'ironie et de mécontentement.

— Cela pourrait être vrai, madame.

— Madame la princesse de Conti acceptera sur-le-champ et sans se faire prier. Ce n'est point un établissement pour ses enfants, mais c'est un précédent qu'une couronne. M. le prince serait ravi de joie, et M. le duc...

— N'est-il pas tout naturel qu'un beau-père et un beau-frère se réjouissent, en pareille circonstance? Je n'ai pas même pensé à vous parler d'eux, interrompit le roi d'un ton qui interdisait toute réplique. Mais voilà l'heure où les princes arrivent chez moi. Je vais les recevoir, madame. J'ai bien à réfléchir sur ce que nous venons de dire. Je vous remercie de vos conseils.

La famille de Louis XIV, cette famille qui devait disparaître en si peu de temps pour ne laisser debout sur toutes ces tombes qu'un vieil-

lard débile et un faible enfant, était alors si nombreuse et si prospère qu'il n'existait pas en Europe de maison royale à lui comparer.

D'abord, Monsieur, frère du roi, veuf de la charmante Henriette d'Angleterre, et alors marié à Charlotte, palatine de Bavière, dont le caractère étrange est si bien dépeint dans les historiens de l'époque.

Puis, Monseigneur, fils de Louis XIV et Dauphin de France, avec ses trois fils les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry.

En troisième ligne, M. le duc de Chartres, fils de M. le duc d'Orléans, qui fut depuis régent de France. Il avait épousé mademoiselle de Blois, seconde fille du roi et de madame de Montespan.

La douairière de Conti, fille de Louis XIV et de madame de La Vallière, était une ravissante princesse. Son mari mourut après quelques années de mariage. Son frère, le comte de la Roche-sur-Yon, devint alors prince de Conti, et c'est lui qu'on portait alors au trône de Pologne. Il avait pour femme sa cousine, mademoiselle de Bourbon, petite-fille du grand Condé, dont il

était le neveu favori et l'élève. M. le duc de Bourbon avait épousé mademoiselle de Nantes, fille aînée du roi et de madame de Montespan, dont l'esprit et la beauté sont si généralement connus.

Le duc du Maine, ce fils chéri de Louis XIV, celui qu'il aima et plaça au-dessus de tous, avait obtenu avec beaucoup de peine la main de la seconde sœur de M. le duc de Bourbon et de madame la princesse de Conti. Cette haute fortune des bâtards, leurs alliances forcées avec la famille royale, avaient fait murmurer tout le monde. Le roi le savait, il sentait la justesse de ces plaintes; mais son affection pour ses enfants naturels était si forte qu'il la soutint envers et contre tous. M. le duc du Maine, élevé par madame de Maintenon, objet de sa tendresse spéciale, était d'un caractère peu honorable. Il passait pour un hypocrite et pour un poltron, ce que les Français de toutes les époques ont eu tant de peine à pardonner. Dans la guerre de Flandre, il se fit remarquer par *sa prudence;* le roi le sut de *la Vienne*, son baigneur, qui ne se gênait

point pour lui dire la vérité, et ce fut, dit Saint-Simon, la seule occasion dans laquelle ce roi, toujours si maître de lui, oublia sa dignité. Ne sachant sur qui se venger du chagrin qu'il ressentait, il cassa sa canne sur le dos d'un valet, *du Serdeau*, lequel venait de voler un biscuit.

Le contraste frappant qui existait entre cet enfant bien-aimé et M. le prince de Conti, d'une bravoure si reconnue et si éprouvée, le blessait plus que toutes choses. Il ne pouvait lui pardonner sa noble renommée et l'amour que les troupes et le public lui portaient. Il ne lui accorda jamais aucune grâce, lui refusa toujours le commandement d'une armée qu'il désirait passionnément lorsqu'il fut question du royaume de Pologne.

« On vit un mouvement bien différent dans « cette grande affaire. Le roi, ravi de se voir si « glorieusement délivré d'un prince à qui il n'a- « vait jamais pardonné le voyage en Hongrie, « beaucoup moins l'éclat de son mérite et l'ap- « plaudissement général que jusque dans sa cour « et sous ses yeux il n'avait pu émousser par « l'empressement même de lui plaire et la ter-

« reur de s'attirer son indignation, ne pouvait « cacher sa joie et son empressement de le voir « éloigné pour toujours. On distinguait aisément « ce sentiment particulier de celui du faible « avantage d'avoir un prince de son sang à la « tête d'une nation qui figurait peu parmi les « autres du Nord et qui laissait encore moins « figurer son roi. Tous voulaient le prince de « Conti à la tête de nos armées. Cet événement « ôtait au roi l'importunité d'un droit et d'un juge- « ment si universel, à son fils bien-aimé un si « fâcheux contraste, et le délivrait du seul de « sa maison dont la pureté du sang ne fût point « flétrie par ce mélange de bâtardise, et qui en « même temps était l'unique dont l'entière nudité « excitait le murmure, pour n'en rien dire de « plus, contre les immenses établissements de « ceux qui étaient mis dans l'obscurité légale, « et de ceux encore qui, étant du sang des rois, « n'étaient revêtus qu'à titre de leur mariage avec « des enfants naturels.

« Madame la princesse de Conti, qui sentait « le poids qui accablait un mari qu'elle aimait

« et dont elle parfageait la fortune, parut transportée de joie de se voir sur le point de régner.
« M. le prince, plus sensible encore à la gloire
« d'une couronne pour un gendre qu'il estimait
« et qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer, cachait
« sous cette couverture la joie du repos de sa
« famille, et M. le duc nageait entre la rage de la
« jalousie d'un mérite si supérieur et récompensé comme tel par un choix si flatteur, et la
« satisfaction de se voir à l'abri du sentiment
« journalier et de la peinture de ce mérite. Monseigneur fut un peu touché, mais, au bout,
« aise de la joie d'autrui ; son apathie n'en fut
« point émue. M. du Maine, transporté au fond
« de l'âme d'une délivrance si grande et si peu
« espérée, prit le visage et la contenance qu'il
« voulut et qu'il jugea les plus convenables, et
« le public demeura partagé entre la douleur de
« la perte de ses délices et la joie de les voir
« couronnées. Monsieur et M. son fils furent assez aises. Madame de Maintenon triomphait en
« ses réduits, et les armées, n'espérant plus le
« revoir à leur tête, s'affligèrent moins qu'il fût

« tout à fait perdu pour elles qu'elles ne prirent « part au royal établissement où il était appelé. »

Voilà l'effet que produisit cette nouvelle lorsqu'elle fut connue, et je n'ai pu m'empêcher de citer textuellement Saint-Simon. Il exprime bien mieux et plus certainement que je ne pourrais le faire l'attitude de chacun dans cette grande circonstance. C'était alors une affaire nationale. L'indifférence, qui gagne de plus en plus toutes les classes de la société et qui devient de l'égoïsme, ne nous permet pas de concevoir aujourd'hui l'intérêt que l'on portait autrefois aux princes de la maison de Bourbon. C'était la famille de tout le monde. Hélas! à présent il n'y a plus de famille!

Le soir du même jour où le roi avait causé avec madame de Maintenon sur les affaires de Pologne, madame la duchesse de Bourbon venait de s'asseoir dans son appartement, préoccupée de l'accueil embarrassé qu'elle avait reçu de son père et des plaisanteries ironiques de la favorite. Elle n'avait pas encore pris le temps de quitter son habit de cour lorsque M. le duc de Bourbon se présenta. Son air était soucieux, son abord

farouche, pour ainsi dire ; il toucha légèrement son chapeau qu'il n'ôta point, car il était naturellement grossier, et s'approchant de sa femme, il lui demanda si elle pouvait lui donner un quart d'heure d'entretien.

— Bien volontiers, monsieur, que me voulez-vous ?

— Une chose toute simple ; vous prévenir, madame, que je n'entends pas supporter plus longtemps votre conduite, et que si vous continuez ainsi, je m'en plaindrai au roi.

— Que signifie cet emportement, monsieur ? Que voulez-vous dire sur ma conduite ? Quel scandale ai-je fait ? A-t-on surpris ma correspondance avec un mousquetaire comme ma sœur de Conti ? Ai-je donné un charivari à Monsieur comme ma sœur de Chartres ? Vais-je la nuit faire la débauche et éveiller le bourgeois comme vous, monsieur ? Qu'avez-vous donc à me reprocher ?

— Eh ! madame, je sais bien que toute votre race de bâtards se traîne dans la boue d'où elle sort, et je sais bien que je me suis déshonoré à

jamais en acceptant cette alliance ; je le sais bien, et on me le répète assez souvent...

— Où cela, monsieur... dans les cabarets?...

— Prenez garde, madame, ne m'insultez pas. Vous me pousseriez à bout, et vous savez que je suis peu maître de moi !

— Je sais, monsieur, que le petit-fils du grand Condé, s'il frappe ses laquais, ne s'avilira pas jusqu'à frapper une femme ; je suis tranquille. Encore une fois que me reprochez-vous?

— La préférence coupable que vous affichez, l'oubli de vos devoirs que vous poussez envers moi jusqu'à l'insolence. Je vous reproche enfin ce que personne n'ignore... Vous me comprenez, madame?...

— Et quand il serait vrai que j'aurais fait un choix, qu'auriez-vous à me dire, monsieur? J'aurais à débattre avec ma conscience la faute que je commettrais envers Dieu et ses préceptes ; mais avec vous? Je ne vous suis rien. Vous n'avez jamais fait que mon malheur ; vous m'avez traitée avec le dernier mépris, vous m'avez abreuvée d'outrages. Pensez-vous que j'aie ignoré

ce qui s'est passé ici presque sous mes yeux? A la face de toute la cour et devant le roi, n'avez-vous pas entretenu des relations avec deux misérables filles, dans ma maison? J'ai détourné le courroux de mon père par respect pour moi-même. Vous parliez tout à l'heure avec tant de dédain d'une race de bâtards : ne voulez-vous pas marquer la noble maison de Condé de cette tache? ne voulez-vous pas les adopter, les légitimer, sans doute? Mais, prenez-y garde aussi, puisque vous me forcez à vous le dire, je puis faire des princes du sang sans vous, et vous ne pouvez en faire sans moi. J'ai gardé le silence jusqu'à présent, j'ai fermé les yeux sur tout cela, parce qu'il était indigne de moi de regarder quelque chose d'aussi bas. Mais puisque vous m'accusez, je m'excuse; je vous parle des torts que vous avez, puisque vous m'en cherchez d'imaginaires. Si cela ne vous suffit point, plaignez-vous au roi. Je n'aurai pas, moi, besoin de me plaindre; il sait tout, et ma justification ne lui sera pas difficile à faire.

M. le duc se promenait dans la chambre en

écoutant ces paroles ; il pâlissait et rougissait à chaque instant ; on voyait qu'il se faisait une horrible violence pour ne pas éclater. Ainsi que tous les princes unis aux enfants naturels de Louis XIV, il craignait sa femme; il savait quel pouvoir ils avaient tous sur l'esprit de leur père, et l'autorité du roi était si absolue et si redoutée, que nul n'eût osé le braver en face. La princesse attendait la réponse de M. le duc ; elle dissimulait sa frayeur sous une hardiesse empruntée, car elle aussi elle connaissait son caractère, sa méchanceté sournoise et la rage hypocrite qu'il nourrissait contre tous ceux qui lui portaient ombrage. Après un moment de silence, elle se leva.

— Vous n'avez sans doute plus rien à me dire, monsieur ; permettez alors que je me retire. Je suis très-fatiguée ; le cercle a duré longtemps chez le roi, et il est tard.

Et lui faisant une grande révérence, elle rentra dans ses cabinets.

A minuit précis, une femme sortait du palais de Versailles, enveloppée d'un coqueluchon, et suivie seulement d'un laquais en livrée de ventre

de biche et rouge. Ce dernier dit un mot à l'oreille du factionnaire placé sur la terrasse, et il les laissa passer sans difficulté. La nuit était noire, un orage se préparait, et quelques éclairs brillaient déjà à l'horizon.

— Il n'est pas sûr de se promener si tard, disait le laquais à la dame qu'il accompagnait, et si madame voulait m'en croire, elle n'attendrait pas l'orage.

— Taisez-vous, chevalier, on pourrait vous reconnaître ; nous sommes encore trop près du château.

— Mais, madame, en vérité ce n'est pas prudent, d'après ce que M. le duc vient de dire à Votre Altesse Sérénissime...

— Je veux le voir, vous dis-je ; peu m'importe ce qui arrivera. Je sais que cet orage qui gronde là-bas au-dessus de la forêt n'est pas le plus redoutable pour moi, et qu'il s'en élève un là, dit-elle en montrant la fenêtre de madame de Maintenon, qui me causera bien plus de mal peut-être. J'ai compris cela ce soir dans leurs regards. Mais je veux le voir, j'en ai besoin, il est mon bonheur

et ma vie. Voici la clef, ouvrez la grille du bosquet d'Apollon, il m'y attend sans doute; restez en dehors et prévenez-nous au moindre bruit.

Madame la duchesse entra dans le bosquet, un homme vint au-devant d'elle. A la lueur d'un éclair on vit briller sur sa poitrine le collier de l'ordre, et à son côté la garde d'une épée enrichie de diamants.

## II

Monseigneur et M. le prince de Conti chassaient dans la forêt de Meudon, quelques jours après les événements qu'on vient de lire. M. le Dauphin paraissait très-gai et raillait le prince sur sa mauvaise humeur qui éclatait malgré lui dans toutes ses paroles.

— Qu'avez-vous donc, mon cousin? vous êtes d'une distraction sans pareille. Si cela continue, vous tirerez sur nos chiens en les prenant pour des cerfs. Vous m'écoutez à peine, et vous ne répondez pas du tout.

— Je vous en demande pardon, monseigneur, je suis un peu souffrant aujourd'hui ; j'en ignore la raison : c'est de la folie ; mais je crois aux pressentiments, et depuis ce matin je ne puis me rendre compte de ma tristesse.

— Avez-vous donc eu quelque nouvelle disgrâce? Auriez-vous par hasard rencontré M. du Maine ou son impérieuse duchesse? Le roi vous a-t-il mal reçu? ou madame de Maintenon aurait-elle témoigné de nouveau son antipathie pour votre bonne grâce?

— Rien de tout cela, monseigneur. J'arrive de Chantilly et ne suis point allé à Marly ce matin.

— Ah! vous arrivez de Chantilly? Comment se porte madame la duchesse?

— Très-bien, monseigneur; elle est revenue à la cour.

— Et M. le duc aussi?

— Oui, monseigneur.

— A-t-il été un peu plus aimable pour vous?

— Il a été ce qu'il est toujours, pour moi et pour les autres.

— C'est-à-dire insupportable, je comprends.

Mais nous approchons du château ; que faites-vous ; rentrez-vous avec moi ?

— Si vous le permettez, monseigneur, j'irai d'abord à Marly. Je n'ai pas vu le roi depuis bien des jours, et j'ai tant d'ennemis, que je dois veiller jusqu'aux plus petites choses. Je reviendrai demain.

En ce moment un courrier à la livrée du roi traversa l'allée ; Monseigneur l'appela.

— Qu'est-ce ? dit Monseigneur le Dauphin.

— Une lettre du roi pour Monseigneur.

— C'est bien, donnez.

Le prince de Conti prit la lettre des mains du courrier et la remit à monseigneur, qui la décacheta sur-le-champ. Une grande altération parut sur son visage.

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'apprends ! s'écria-t-il. Mon cousin, le roi vous demande ; on vous a cherché à l'Ile-Adam. Il faut partir tout de suite pour Marly ; je vous y suivrai de près, mon cher cousin.

Et le bon prince serra la main de M. de Conti, qui ne pouvait comprendre cet intérêt.

— Monseigneur, répondez-moi en grâce, avons-nous la guerre? ai-je enfin le commandement d'une armée?

— Non, non, nous n'avons pas la guerre; mais vous aurez un beau commandement. Je suis heureux, je suis fâché, mais vous le méritez; vous devez être fier et tranquille; si c'est de la gloire qu'il vous faut, elle ne vous manquera pas.

— Monseigneur, je vous en supplie, un seul mot : où m'envoie-t-on? Est-ce en Allemagne, en Hongrie? Enfin, où est-ce?

— Je ne puis rien dire. Allez voir le roi; il vous attend. Je serai bientôt à Marly; je veux examiner les physionomies. Adieu! allez, allez!

Et lui faisant un petit signe de la main, M. le Dauphin s'éloigna.

Lorsque M. le prince de Conti arriva à Marly, le roi était à la promenade; le prince alla le rejoindre. Il y eut ce jour-là une distinction marquée dans la manière dont il fut accueilli.

— Vous arrivez bien tard, monsieur, dit le roi; je vous ai fait chercher jusqu'à l'Ile-Adam; vous n'y étiez point.

— Il est vrai, sire; je viens de Chantilly où j'ai laissé madame la princesse de Conti près de M. le prince.

— Vous vous trompez, monsieur ; ils sont ici depuis une demi-heure ; je les ai mandés.

La conversation continua sur d'autres sujets. Le château de Marly, tout nouvellement habité par Louis XIV, subissait chaque semaine de brillantes métamorphoses. Le monarque avait contraint la nature, à force d'or et de puissance, à lui offrir un séjour délicieux. Les jardins, presque aussi beaux que ceux de Versailles, n'avaient pas d'autres rivaux en Europe. Le roi affectionnait singulièrement cette résidence ; et, comme on le sait, la plus grande faveur qu'il pût faire à un courtisan était de le désigner pour *les Marly*.

Au milieu des adulations dont il se vit entouré, M. le prince de Conti conservait son attitude rêveuse. Sans doute l'énigme de son rappel le préoccupait fortement ; mais il l'était autant peut-être du pressentiment inconnu dont il se sentait poursuivi. Les âmes tendres sont ainsi

faites ; elles ne songent aux grandes choses de la vie qu'en ce qui touche à leurs pensées ; une fleur est souvent plus précieuse pour elles qu'un diadème.

Au moment où le roi rentrait chez madame de Maintenon, un page à la livrée de Condé remit une lettre à M. le prince de Conti.

— Mon cousin, lui dit le roi, ne vous éloignez pas, j'aurai bientôt à vous parler. Qu'on appelle M. de Torcy, ajouta-t-il.

Le prince ouvrit le billet qu'on venait de lui donner, aussitôt que Sa Majesté eut disparu. Le page attendait la réponse.

— Dites à madame la duchesse que je me rends à ses ordres.

L'enfant courut en avant, le prince le suivit.

Les princes et princesses de la famille royale n'avaient à Marly que de très-petits appartements. Le château était trop exigu pour les contenir tous, eux et leur suite, aussi commodément qu'à Versailles. Madame la duchesse de Bourbon était logée très-près de mesdames ses sœurs, et ce voisinage les gênait mutuellement à cause du peu

d'union qui existait entre elles. Le page ouvrit doucement la porte d'un salon dont tous les rideaux étaient baissés et annonça à voix basse :

— Monseigneur le prince de Conti.

La princesse était seule, assise ou plutôt couchée sur une espèce de fauteuil. Elle ne se leva point et ne fit pas un mouvement.

— Au nom du ciel ! qu'avez-vous ? s'écria le prince. D'où viennent ce silence et cette obscurité ? Seriez-vous malade ?

Et il se jeta à ses genoux.

— Louis, dit-elle après un effort pénible, Louis, nous allons être séparés.

— Séparés, madame ! et qui l'oserait ? J'en défie le roi lui-même.

—Nous serons séparés, vous dis-je ; et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je ne puis pas, que je ne veux pas m'y opposer.

— Parlez, parlez ; aujourd'hui tout est mystère autour de moi. Mais vous, mon amie, puisque vous êtes instruite, répondez, qu'y a-t-il enfin ?

— Oh ! de belles et nobles choses, monsieur.

Je suis heureuse, je suis contente. Et elle pleurait, la pauvre femme!

— Vous êtes comme Monseigneur : il m'en a dit autant et de la même manière.

— Tous ceux qui vous aiment seront ainsi, Louis; ils seront ravis et ils pleureront.

— Au nom du ciel! qu'est-ce que cela signifie?

— Eh bien! je vais vous le dire. Vous êtes un brave et généreux prince, vous êtes un noble cœur. Moi, faible et pauvre créature, j'ai apprécié ce caractère, je vous ai donné ma vie. Un grand peuple a fait comme moi et vous a donné le trône. Vous êtes roi de Pologne et vous allez me quitter.

— Madame, répliqua le prince, ne vous ai-je pas juré de vous aimer toujours; n'ajoutez-vous plus de foi à ma parole, que vous me tendez un tel piége?

— Hélas! heureusement ce n'est point un piége; vous allez l'entendre tout à l'heure de la bouche du roi, c'est pour cela qu'il vous a mandé. Tout le monde l'ignore, hors lui et Monseigneur. Mon frère vient de me l'apprendre pour m'épar-

gner une douloureuse joie devant toute la cour, et moi j'ai voulu être la première à saluer Votre Majesté.

— Mon Dieu ! Louise, vous me feriez devenir fou. Est-ce que vous prenez tout cela au sérieux ? Est-ce que vous croyez que tous les royaumes du monde valent ma liberté et mon amour ? Vous savez bien que je n'accepterais pas l'empire, s'il me fallait l'accepter sans vous. Rassurez-vous, mon amie, je reste.

— Voilà ce que j'avais prévu, interrompit-elle, et voilà pourquoi j'ai demandé à vous parler moi-même. Oh ! oui, je savais que vous m'aimiez assez pour me sacrifier une couronne ; mais je ne veux pas de ce sacrifice.

— Ce n'en est point un, je vous le jure. Réfléchissez-y : quel est ce trône qui m'est offert ? Pourrai-je le transmettre à mes enfants ? me classera-t-il parmi les souverains ? serai-je quelque chose de plus dans le monde et dans l'histoire ? Non. Mille difficultés entourent cette entreprise ; il me faudrait combattre, il me faudrait céder sur bien des points auxquels ma conscience

répugne ; et pour prix de ces traverses, de ces ennuis sans but, qu'obtiendrais-je ? Je quitterais la France, vous, Monseigneur, dont le règne me promet un dédommagement des injustices que j'ai subies ; je souffrirais cette horrible mort d'une absence éternelle ! Non, non, madame, encore une fois, je ne le veux pas.

—Et croyez-vous, monsieur, que tout le monde ne devinera pas le motif de ce refus? Croyez-vous que notre amour, déjà hérissé de tant de dangers, ne recevra pas son coup de grâce ? Puisque vous m'y forcez, je vais tout vous dire : M. le duc a des soupçons qu'un rien pourrait confirmer; il les a confiés à M. du Maine. Celui-ci, qui vous hait parce que je vous aime peut-être, l'a engagé à s'adresser au roi. Il hésite, mais il le fera si le moindre incident l'y pousse, et vous comprenez qu'alors je suis perdue. Vous voyez donc bien, monsieur, qu'il faut accepter.

— Mon Dieu ! s'écria le prince, pourquoi me mettez-vous dans cette nécessité affreuse de la quitter ou de perdre la vie? pourquoi surtout

placez-vous une couronne dans la balance? Qu'ai-je besoin d'une couronne sans elle!

— Louis, Louis, je vous en conjure, n'hésitez pas. L'heure s'avance, le roi va vous faire appeler, et, songez-y bien, un refus sera ma perte.

— Oh! madame, vous ne m'aimez plus!

La princesse se jeta dans ses bras.

— Hélas! murmura-t-elle, sais-je ce que je veux? Je fais mon devoir. Je brise mon cœur et le vôtre! Oh! ne me quittez pas!

Un léger bruit se fit entendre dans l'antichambre, madame la duchesse essuya ses larmes, et reprit un visage calme.

— On vient, Louis; je me confie à votre honneur. Je vous laisse le maître de notre destinée. Songez que toute l'Europe a les yeux sur nous; songez que nous nous devons au nom que nous portons tous deux, que vous vous devez surtout à votre courage et à votre réputation. Nos obligations sont plus grandes que celles des autres. Quoi que vous décidiez, je l'approuve; je serai digne de vous, je vous le promets. Je me rends dans le grand cabinet: vous y rencontrerez mon

regard comme un encouragement ou une consolation, selon ce qui vous conviendra. Maintenant séparons-nous, et du courage !

Ouvrant la porte de la chambre à coucher, elle s'y renferma à l'instant où l'on avertissait le prince que le roi le faisait appeler.

Louis XIV était dans l'appartement de la favorite ; M. de Conti attendait ses ordres avec une émotion à laquelle ni l'un ni l'autre ne semblaient accoutumés.

— Mon cousin, dit le roi, voici deux lettres, une de l'abbé de Polignac, et une de l'abbé de Châteauneuf. Lisez la suscription ; elle vous apprendra ce que je suis heureux de vous confirmer : vous êtes roi de Pologne.

Le prince se jeta aux genoux de Louis XIV sans répondre. Madame de Maintenon le regardait, et son œil perçant semblait chercher jusqu'au fond de sa pensée. Il s'en aperçut, et cette circonstance lui donna une force qu'il n'eût pas trouvée sans elle.

— Je remercie Votre Majesté, répondit-il enfin, de la grâce qu'elle veut bien me faire.

— Il n'y a aucune grâce à moi dans tout ceci. Les Polonais ont reconnu votre mérite, ils vous demandent ; ils vous veulent pour roi : je ne puis m'y opposer, et je ne le veux pas. Il est honorable pour ma maison qu'un prince de mon sang ait été choisi sans intrigues, sans que j'aie usé de mon influence. J'en suis fier pour vous et pour moi, voilà tout. Dès aujourd'hui je vous regarde comme roi de Pologne, et je vous traiterai comme tel.

— Non, sire, je ne puis souffrir cette bonté de votre part. Je ne sais encore si j'accepterai ou si je refuserai l'honneur que l'on m'accorde; mais dans tous les cas, je n'accepterai le titre et le rang suprême que lorsque je les aurai réellement. Il peut arriver que ce peuple ne m'accueille pas ; il peut arriver que le trône m'échappe. Je ne supporte pas l'idée de descendre après être monté. Je prie donc en grâce Votre Majesté de nous regarder encore et toujours, madame la princesse de Conti et moi, comme ses sujets dévoués et ses parents respectueux.

— Ceci est très-beau, mon cousin, et vous

prouvez combien vous êtes digne du choix qu'on a fait de vous. Les propositions des états de Pologne n'avaient pas de sens, et l'abbé de Polignac est encore plus étrange de les avoir acceptées. Nous verrons cela quand vous serez sur les lieux. On ne vous a pas moins proclamé à Varsovie au milieu des sénateurs et des nonces, et vous êtes bien légitimement, par la grâce de Dieu et l'élection du peuple, roi de Pologne et grand-duc de Lithuanie.

— Je demanderai à Votre Majesté, sire, quelques jours de réflexion. C'est un grand parti à prendre ; je voudrais d'abord consulter Monseigneur, dont les bontés pour moi sont si grandes, M. le prince, madame la princesse de Conti, M. le duc...

— Prenez garde, monsieur, que vous n'avez aucun avis à demander lorsque je vous ai donné le mien. Vous accepterez la couronne de Pologne, parce que, s'il en était autrement, vous me désobligeriez beaucoup, et votre refus amènerait peut-être des conséquences graves. Il est certaines positions auxquelles on doit d'immenses sacrifices.

La vôtre est de ce nombre, et puisque vous voulez des conseils, recevez celui-ci : Quand on ne peut pas soutenir un rôle que l'on joue devant toute une nation, on ne mérite ni pitié ni merci ; il n'y a que les femmes qui hésitent.

— Monsieur, continua madame de Maintenon, qui jusque-là s'était contentée d'observer, je crois que je puis vous faire mon compliment. Le roi me le permettra maintenant.

Le prince s'inclina sans répondre.

— Il faudra nous quitter promptement, monsieur ; des vaisseaux vous attendront à Dunkerque, et la réussite dépend de la vivacité que nous mettrons dans nos démarches. Jean Bart vous conduira en sûreté ; je suis tranquille. Il est impossible que nous ne soyons pas les maîtres.

— Je vous conjure de nouveau, sire, de m'épargner les embarras d'une position indécise. Permettez-moi de me retirer de la cour jusqu'à mon départ ; permettez-moi surtout d'hésiter encore. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir, vous, roi du plus beau pays de l'univers, vous qui n'avez jamais quitté votre patrie, votre

famille, vos affections, vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il y a d'affreux à ces sacrifices !

— Vous n'avez pas oublié votre voyage de Hongrie ni ce qu'il vous a coûté, à ce qu'il paraît, mon cousin. Je m'en souviendrai comme vous, si vous me le rappelez ainsi.

— Pardon ! sire ; mais entre ce souvenir et vous, il y a le lit de mort du grand Condé et le serment que vous avez fait de ne plus me reprocher une étourderie de jeunesse.

— Je n'ai pour cela qu'une seule manière, monsieur.

Et poussant lui-même la porte du grand cabinet, il dit à haute voix :

— Annoncez le roi et le roi de Pologne.

## III

Le prince de Conti arriva à Dunkerque le 3 septembre au soir. Jean Bart avait déjà pris ses ordres, et son départ était résolu pour le lendemain. On venait de le laisser seul dans la chambre qu'il occupait à l'amirauté ; il se hâta d'ouvrir son portefeuille et d'y chercher une lettre.

— Elle m'a prié de ne la lire qu'ici ; j'ai tenu ma promesse, se dit-il à lui-même ; j'y dois répondre avant de m'embarquer. Hélas ! c'est la dernière que je recevrai de cette France si chère !

« Mon ami, mon bien-aimé Louis, cette lettre

« n'est plus que celle d'une amie ; je veux oublier « les liens si tendres qui nous ont unis l'un à « l'autre pour ne me rappeler que mon affection « de sœur. Vous trouverez dans ce billet un « anneau de deuil ; vous le porterez sans le quit- « ter jamais, comme si j'étais morte. Vous m'en « enverrez un semblable, et je ne m'en séparerai « pas même dans la tombe. Maintenant, adieu ! « ayez du courage, songez à ce que vous devez « à l'histoire, songez que vous êtes un héros et « que vous ne pouvez pas rester au-dessous de « votre renommée. Sillery, notre confident au « jour du bonheur, servira d'intermédiaire dans « cette cruelle absence. Je lui ai recommandé « de veiller sur vous, hélas ! puisque je n'y puis « plus veiller moi-même. »

Le prince, en finissant cette lettre, resta plusieurs minutes anéanti, ses yeux fixés sur la bague, et versant des larmes.

— Morte pour moi ! oh ! non, non, cela ne sera pas. Ce royaume, je n'en veux point ; cette couronne, je la rejette. Je reviendrai. Eh ! que

m'importent à moi les honneurs et les triomphes! c'est elle, c'est elle seule qui peut embellir ma vie, je la retrouverai, dût-il m'en coûter mon avenir tout entier!

— Monseigneur, dit le chevalier de Sillery qui entra vivement, il paraît que nous ne passerons pas facilement; la flotte ennemie nous attend dans la Baltique. Nous débuterons par un combat.

— Dieu vous entende, mon cher Sillery! il n'y a que cela qui puisse me raccommoder avec ma couronne. Mais dites donc à tous ces gens qui me persécutent de me faire grâce de la Majesté; je ne veux porter ce titre qu'après avoir été sacré par le primat dans la cathédrale de Varsovie, si cela m'arrive jamais.

— Monseigneur, il n'y a que vous en Europe qui puissiez succéder au grand Sobieski. Je ne crains pas de rivalité.

— Et moi j'en espère, monsieur.

Le lendemain, le prince mit à la voile. Il trouva les vaisseaux ennemis à l'embouchure de la Meuse; mais, malgré son désir, le combat devint impossible; le gros temps sépara les frégates.

« Je suis bien malheureux, écrivait-il à ma-
« dame la duchesse ; il faut vous perdre, et je
« ne puis même conquérir mon royaume ; tout
« est contre moi. »

Au moment où le futur roi de Pologne traversait le Sund, le roi de Danemark, qui voulait demeurer neutre, se mit avec la reine à la fenêtre du château de Cronenbourg pour le voir passer. Le prince exigea que le salut leur fût fait, malgré le peu de courtoisie dont ils usaient à son égard, et chacun approuva cette conduite.

Pendant ce voyage, l'électeur de Saxe ne perdit pas son temps. Le primat lui avait écrit pour le supplier de ne point troubler leur liberté et de vouloir bien se retirer de Pologne, puisque le prince de Conti était élu et proclamé suivant les lois. L'assemblée de la noblesse de Varsovie avait établi une garde auprès du corps du feu roi pour empêcher qu'on ne l'enlevât et qu'on ne le portât à Cracovie, où il est d'usage que la pompe funèbre et le couronnement du successeur se fassent à la fois. L'électeur n'en tint compte ; il reçut les

hommages de son parti dans le château de Cracovie, s'empara de la couronne et des ornements royaux qu'on y conservait, et ayant fait dresser un catafalque dans l'église de Cracovie, comme si le corps du feu roi y eût été réellement, il se fit couronner en présence de toute la noblesse.

Le prince de Conti venait d'arriver à Dantzig. Les habitants étaient contre lui et lui refusèrent des vivres. Après avoir attendu plusieurs jours, il vint enfin une ambassade de la république polonaise le saluer sur sa frégate. Le prince brûlait du désir de combattre. Il voulait descendre à terre et conquérir, comme Henri IV, son royaume pied à pied; mais il se trouva malheureusement qu'il n'avait point d'armée. L'abbé de Polignac qui espérait, pour prix de ses soins, le chapeau de cardinal, avait fait de telles promesses, assuré tant d'argent, que dix millions n'auraient pas suffi pour les acquitter. Tous ses partisans, voyant qu'il n'était point aussi riche qu'on l'avait cru, lui tournèrent le dos. Le seul primat fit tête à l'orage; mais il ne put empêcher la noblesse de se mettre du côté de l'électeur. Dès lors la cause

fut perdue. C'en était plus qu'il n'en fallait pour persuader le retour à un candidat plus empressé que ne l'était M. le prince de Conti. Le même jour, une frégate, dépêchée par lui, emporta les deux lettres suivantes :

« Sire,

« Je joue ici un personnage indigne d'un « prince de votre maison et d'un pays comme la « France. J'étais venu en Pologne avec la réso« lution de mériter par mon courage le choix « que ces peuples avaient fait de moi ; mais ce « ne sont pas des dangers qui me sont offerts, « ce sont des trésors qu'il me faudrait. Ils ne « pensent pas à se défendre ; ils veulent se faire « acheter, et je ne suis point assez riche pour « cela. Je supplie donc Votre Majesté de trouver « bon que je renonce à mes prétentions et de me « permettre de retourner près d'elle. J'aime « mieux rester ce que j'étais et abandonner « une partie où je ne vois ni honneur à gagner « ni ennemis à combattre. »

L'autre lettre contenait ces mots :

« Mes belles amours, me voici que je retourne « à vous, non pas comme je le pensais, avec « quelque gloire, mais bien marri et bien humilié. « J'ai semé mon argent par les chemins, j'ai « refusé tous les emprunts qui m'ont été offerts; « je ne veux pas acheter le malheur de ma vie; « ce serait bien assez de m'y soumettre si j'y étais « forcé. Je ne saurais vous dire de quelle inex« primable joie mon cœur est rempli : je vais « vous revoir. Tout ce qui m'entoure me plaint; « on veut absolument que je sois triste, et je « suis trop heureux. Cependant les circonstances « et ma pauvreté m'arrachent un beau triomphe. « Pourquoi n'ai-je pas pu trouver des soldats! « Que j'aurais été fier d'enlever, l'épée à la main, « cette couronne qu'on met à prix d'or, et de la « déposer ensuite pour revenir à vos genoux, « plus digne de vous peut-être! Au lieu de « cela, vous me reverrez comme un pauvre « banni, un roi sans États, un prétendant dis« gracié, mais vous me reverrez! A bientôt, « *ma dame*, et ensuite à toujours. Je vous par« lerai avant tout le monde; vous serez prévenue

« de mon arrivée. J'aurai le temps de jouer le
« roi détrôné après que j'aurai trouvé près de
« vous la récompense de mes douleurs. Ne crai-
« gnez rien, je serai prudent; je suis trop heu-
« reux pour vouloir risquer de perdre encore ce
« qu'il m'a tant coûté de perdre une fois. »

Lorsque ces lettres arrivèrent à Paris, l'une fut remise en secret à madame la duchesse; M. de Torcy apporta l'autre au roi, chez madame de Maintenon. Louis XIV, dont le plus grand mérite était d'apprécier les hommes ce qu'ils valaient, ne put s'empêcher de dire, après l'avoir lue et malgré sa contrariété :

— Voilà de grands et nobles sentiments. Il est dommage de ne pas réussir quand on pense ainsi.

— Il est dommage aussi, permettez-moi de le dire à Votre Majesté, que de si beaux sentiments aient pour motif des vues si coupables, répliqua madame de Maintenon.

Le roi fronça le sourcil.

— Il se peut que vous vous trompiez, ma-

dame; personne ne m'a rien rapporté de ce genre.

Tout le temps de son souper le roi fut triste. Il ne parla point, et lui qui était d'ordinaire si gros mangeur, il ne toucha qu'à quelques plats de fruits et de confitures. Lorsque les princes et princesses furent admis dans sa chambre, ses yeux se portèrent d'abord sur madame la duchesse, dont le charmant visage rayonnait de bonheur. Sa toilettte fraîche et couleur de rose était joyeuse comme elle; son père la regarda longtemps et sa physionomie s'adoucit. Peut-être lui revint-il au cœur quelque souvenir du temps où lui aussi il faisait de l'amour l'affaire principale de sa vie. Peut-être se rappela-t-il la passion si tendre que la duchesse de La Vallière expiait aux Carmélites, et peut-être sa propre faiblesse le rendit-elle indulgent à celle des autres. Il ne put néanmoins s'empêcher de remarquer tout haut la sérénité empreinte sur les traits de Madame, sa fille.

— Vous êtes bien belle, ce soir, Madame, et bien contente à ce qu'il me paraît.

— Oui, sire, répondit-elle un peu embar-

rassée ; Votre Majesté ne m'a-t-elle pas permis de la voir longtemps ce matin? C'est un bonheur qui illumine toute ma journée.

— Je viens d'envoyer Torcy chez M. le prince et chez la princesse de Conti ; j'avais un triste et agréable compliment à leur faire. Le prince de Conti a renoncé au trône de Pologne ; il revient promptement et s'est noblement conduit.

Tous les regards se portèrent sur madame la duchesse, qui ne sourcilla pas.

— Elle le sait, pensa le roi.

— Elle ne l'aime plus guère, dit tout bas madame la duchesse de Chartres à madame la princesse douairière de Conti.

— Voilà donc un roi sans trône, dit Madame. N'est-ce pas assez d'avoir dans ce pays-ci le roi d'Angleterre? Et qu'en ferez-vous, sire ?

— Ce qu'il était avant, madame, puisqu'il a eu le bon esprit de ne rien vouloir accepter de plus, pour n'en pas prendre l'habitude.

— Que penseriez-vous d'un établissement royal à Chantilly, ma sœur? interrompit madame la duchesse de Chartres.

— Je penserais, mignonne, qu'il serait tout aussi bien placé là qu'au Palais-Royal.

A ces mots, Monsieur fut au moment de s'emporter; la présence seule du roi put le contenir. Il avait obtenu que, pour faire une différence entre madame de Chartres et les deux autres princesses légitimées, elles appelleraient sa belle-fille *Madame,* pendant que celle-ci les nommerait *ma sœur*. Madame la duchesse s'était mise à la traiter de *mignonne,* comme étant enfants du même amour. Monsieur ne pouvait supporter cela; Madame en enrageait de colère: aussi, ce soir-là, elle se leva et sortit dès que madame la duchesse eut parlé.

— Madame la duchesse de Bourgogne est à l'heure qu'il est bien près de son mariage, dit le roi pour changer de conversation.

— Son portrait court tout Paris, sire, répliqua la princesse de Conti douairière. Des gentilshommes de Monseigneur en ont rapporté plusieurs à Meudon ce matin.

— C'est bon signe: elle sera aimée. N'est-il pas vrai, madame?

Tout le monde s'inclina.

— Nous allons avoir des fêtes. M. le prince de Conti sera sûrement de retour pour y assister, reprit madame de Maintenon.

—Je l'ignore, répondit le roi.

Il congédia sa famille au moment où les princesses lui faisaient leurs révérences. Une lettre tomba de la poche de madame la duchesse, qui ne s'en aperçut pas. M. le duc du Maine la ramassa et allait la lui rendre lorsque, jetant les yeux sur la suscription, il la plaça soigneusement dans son justaucorps. Ce mouvement échappa à tout le monde, hors à madame de Maintenon, à qui rien n'échappait.

Deux semaines après, madame la duchesse s'était enfermée dans l'appartement qu'elle occupait à Versailles et où nous avons déjà conduit le lecteur. M. le duc chassait à Chantilly. Elle se faisait passer pour malade, afin d'éloigner même les visites. Son agitation et son impatience étaient au comble; elle se levait et se rasseyait dix fois par minute; elle écoutait tous les bruits, cherchant à deviner l'appproche de celui qu'elle atten-

dait. Oh ! c'est une si douce et si cruelle émotion que l'attente de ce qu'on aime ! On désire et on craint tant de choses, on appelle de tant de vœux ce moment de la réunion dont on jouit mille fois d'avance !

Enfin un pas léger se fit entendre, quelques paroles s'échangèrent à voix basse entre la personne qui arrivait et une autre placée à la porte de l'appartement. Le cœur de la princesse battait au point de l'empêcher de distinguer ce qui se passait autour d'elle. Bientôt cette porte, qu'elle perçait de ses regards, s'ouvrit ; un homme en costume de courrier entra, se jeta à ses pieds avec des larmes de joie et murmurant quelques paroles inintelligibles : c'était le prince de Conti !

Je n'essayerai pas de peindre ce moment ; bien d'autres avant moi ont dit que cela était impossible. Le plus grand mérite des impressions de cette nature est d'être si vives et si promptes qu'elles échappent à l'analyse ; ce sont les seuls instants où l'âme se souvienne du ciel.

— Vous voilà donc, mon beau monarque, dit la duchesse.

— Oui, me voilà de retour, et je ne crois pas que jamais on me reprenne à courir les aventures. Recevez ici mon serment de ne plus quitter vos charmes que pour le service du roi, et permettez-moi de déposer à vos pieds les débris d'une couronne.

Il tira son épée, la brisa sur son genou et en jeta les morceaux sur le tapis.

— Oh! merci! merci! interrompit la princesse. Il est donc bien vrai que nous ne nous séparerons plus!

— Plus qu'à la mort.

— Hélas! c'est encore trop.

— Et mon absence vous a-t-elle paru longue? Avez-vous daigné penser à moi?

— Comment aurais-je pu faire autrement? Vos ennemis mêmes prenaient à tâche de me rappeler votre existence. Tout me parlait de vous, mes craintes comme mes espérances.

— Et moi, madame, je n'avais ni craintes ni espérances; je n'avais qu'un seul désir, vous revoir! Oh! j'ai pris plus de peine pour briser mon sceptre qu'il ne m'en aurait fallu pour l'obtenir.

— Combien je suis fière de cet amour qui vous a fait rejeter un trône ! combien je suis fière de vous surtout, qui êtes si noble et si grand que l'humiliation d'une défaite est devenue pour vous une gloire ! Mais, dois-je vous le dire dans ce moment si doux ? je tremble pour notre amour. Le billet dans lequel vous m'annonciez votre retour a été surpris ; je l'ai perdu ; on me l'a pris, et cela ne peut être qu'ici ou chez le roi. J'ai vainement cherché à découvrir ce mystère. Est-il entre les mains de M. le duc, ou le roi l'a-t-il reçu de quelque ennemi caché ? Je l'ignore et je ne vis pas depuis lors. Ce soir j'ai longtemps hésité à vous recevoir sous ces habits d'emprunt; pourtant le désir de vous revoir m'a fait tout braver. Qui sait si nous ne sommes pas réunis pour la dernière fois ? Qui sait si, lorsque votre arrivée sera connue, il nous sera permis de nous retrouver encore ? Nous sommes observés de si près, tant de jaloux nous entourent ! Oh ! Louis, pourquoi nos deux existences n'ont-elles pas été unies ? Que de belles et grandes choses vous feriez sous l'inspiration d'un amour tel que le mien,

s'il pouvait s'avouer à la face de tous ! Nous sommes bien malheureux, mon ami, et je ne sais ce que l'avenir nous réserve. Dites-moi qu'au moins vous m'aimerez toujours.

— Je vous aimerai comme je vous aime, Louise. Je vous dois plus que vous ne pensez ; car sans vous, le découragement se serait déjà emparé de mon âme. Mais ce que vous m'apprenez de ma lettre m'inquiète au delà de tout. On m'a suivi peut-être, et je connais votre mari. Ce n'est pas ouvertement qu'il nous attaquera ; il craint en vous la fille du roi, en moi le rival de sa fortune. S'il peut nous perdre, il le fera. Quant à ce qui me regarde, peu m'importe ! Mais vous ! vous !...

En ce moment un mouvement inaccoutumé se fit entendre dans les antichambres. La princesse pâlit étrangement.

—C'est lui sans doute ! s'écria-t-elle en se plaçant devant le prince. C'est lui ! il vient vous assassiner peut-être... Oh ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ?

— Ne craignez rien, madame, remettez-vous.

Quel que soit le danger qui nous menace, ne vous laissez point abattre. Le meilleur moyen de le braver, c'est un sang-froid hors de toute atteinte. Je suis là d'ailleurs! quelle peur pouvez-vous avoir?

Le bruit approchait de plus en plus. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas.

## IV

On annonça le roi. Il resta un instant debout à la porte, en face des deux amants qu'il venait de surprendre, examinant l'épée brisée sur le tapis et surtout l'air embarrassé de Madame, sa fille. Quant au prince, il prit une attitude respectueuse, mais il ne baissa pas le regard.

— Qu'est ceci, madame, et que signifie le trouble où je vous vois? Pourquoi cette arme? et pourquoi monsieur est-il ainsi dans votre appartement?

La princesse ne répondit pas.

— Vous me devez au moins quelques paroles

d'explication, madame, et si vous continuez à vous taire, vous me ferez croire que vous êtes étrangement coupable.

— Si Votre Majesté veut me le permettre, je lui expliquerai ce qu'elle désire savoir, et...

—Et, monsieur, d'abord, que faites-vous sous ces habits? Comment à votre retour n'êtes-vous pas venu me rendre vos hommages? Vous êtes ici, et je l'ignore, et je vous trouve chez madame la duchesse, avant d'avoir vu votre femme, M. le prince, et moi-même! Vous avez pris d'étranges manières dans votre voyage de Pologne,

— Vous demandez, sire, ce que je fais ici, vous exigez que je vous parle franchement. Eh bien! je le ferai. J'en ai le droit peut-être, car je fus presque votre égal, il n'a tenu qu'à moi d'être traité comme tel. Je suis votre sujet, votre parent; j'ai fait jusqu'à présent tout ce qu'il a dépendu de moi pour soutenir les obligations que ce double titre m'impose. Et vous m'avez toujours repoussé, et vous m'avez éloigné de votre royale personne, comme si je n'avais été qu'un courtisan importun. Sachez-le bien pourtant, sire, je

n'ai jamais désiré ni demandé de faveurs. Je n'ai voulu que la justice, je n'ai voulu que votre approbation, si j'osais le dire, votre bienveillance. On m'a appelé au trône, j'ai refusé, j'aimais mieux mon épée qu'une couronne; vous m'avez ordonné de la prendre, j'ai obéi. Je suis allé en soldat de fortune conquérir le titre que vous m'aviez donné. Au lieu d'ennemis, je n'ai trouvé que des traîtres; au lieu de combattre, il a fallu négocier. Alors, sire, j'ai senti que je n'étais pas fait pour le manteau royal. J'ai senti que la plus noble partie de moi-même me rappelait ici, je n'ai plus opposé à la digue qui s'est rompue d'autre résistance que celle de votre nom. Le flot a emporté mes craintes, il m'a rendu à mon pays. Je ne suis plus roi, mais je suis toujours prince, mais je suis libre, et j'espère racheter bientôt de nouveaux titres à l'estime de tous. Il ne me reste qu'une ambition. Je veux que ce peuple, qui m'avait choisi d'abord et qui maintenant me repousse, me regrette bientôt. Je veux qu'ils me rappellent de leurs désirs, et je veux, moi, rester près de Votre Majesté, près de

ma famille ; j'y trouverai le bonheur et la gloire, cela vaut plus que ce que j'ai perdu.

Le roi avait écouté ces paroles d'un front sévère et sans donner le moindre signe d'improbation. Tout à coup se retournant vers sa fille :

— Sortez, madame, lui dit-il.

La princesse salua et disparut.

— Maintenant, reprit le roi, je vous ai écouté patiemment, monsieur, maintenant au moins vous n'aurez pas à me reprocher de vous avoir traité avec injustice. C'est à mon tour à vous répondre. Vous êtes marié, vous avez des enfants, vous leur devez le bon exemple, et vous apportez le scandale à la cour. Votre passion pour madame la duchesse n'est un secret pour personne, et cette passion c'est un crime, monsieur, car ni vous ni elle vous n'êtes libres; car votre femme en meurt de chagrin et M. le duc de rage. Je vous ai vu vous éloigner avec plaisir, je ne vous le cache pas, puisque c'était d'une manière si glorieuse pour vous. Je croyais l'ordre et la paix rentrés dans ma famille, et vous venez troubler de nouveau ce que j'espérais si bien conso-

lider. Retenez ceci, monsieur : je vous défends de voir madame la duchesse autrement que vous n'êtes obligé de le faire dans les occasions. Je vous le défends comme roi et comme père. Si vous osiez braver cette défense, il pourrait arriver de tels malheurs que vous auriez un terrible compte à rendre à Dieu et aux hommes. Ne me répondez point, je n'entendrai pas un mot de plus. Retournez à Paris, et demain présentez-vous à la cour. Je pense que toutes vos précautions sont prises pour que votre démarche de ce soir soit ignorée. Je l'ai apprise par vous-même. La lettre que vous avez écrite à madame la duchesse s'est égarée ; un ami, un homme qui comprend toute l'importance de ce secret me l'a confié, afin que j'empêchasse le bruit et que je misse un terme à cette liaison coupable. Allez, monsieur, et tâchez que l'avenir me fasse oublier le passé.

Le lendemain, Louis XIV reçut M. le prince de Conti en audience publique. Il lui témoigna du regret de son échec, disant qu'il avait souhaité de ne plus le revoir, malgré toute son amitié pour lui. Aucune altération ne parut sur son visage ; et

ce qui étonna toute la cour, ce fut la tristesse du prince. On savait que ce retour comblait tous ses vœux ; il ne s'en cachait pas, et néanmoins son caractère avait pris une tendance à l'ironie, sa conversation une sorte d'âcreté à laquelle on était si peu accoutumé de sa part, que personne ne pouvait comprendre ce changement. Il n'y eut qu'une voix, la cour fut unanime pour rendre justice à ce prince ; on l'entoura d'hommages, on le combla d'éloges ; il y demeura insensible et semblait à peine y faire attention.

Les fêtes pour le mariage de M. le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, avec la princesse de Savoie, eurent lieu, ainsi que l'avait annoncé le roi. Un soir, au jeu, M. le prince de Conti avait perdu beaucoup d'argent contre le grand prieur de Vendôme, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrée. Il semblait avoir pris à tâche de tourner le grand prieur en ridicule ; on aurait cru qu'une haine secrète ne cherchait que cette occasion pour éclater, et les chances du jeu paraissaient plutôt un effet qu'une cause.

Il survint un coup qui fit dispute, et où les

propos s'échangèrent avec une aigreur toujours croissante. Le grand prieur était fort insolent, il lui échappa de dire que pour un roi de rencontre, M. le prince de Conti avait bien souvent des rois dans sa manche. Le prince lui répondit sur-le-champ quelque chose de plus piquant encore sur sa lâcheté reconnue et sur sa réputation de *joueur heureux*. Le grand prieur s'emporte, jette les cartes, s'écrie que M. de Conti l'insulte, et lui en demande raison l'épée à la main.

— Vous me manquez de respect, monsieur, interrompit le prince, mais je n'ai jamais refusé une partie de ce genre, et je ne suis pas difficile à trouver, car je vais partout.

M. le duc, présent à cette querelle, avait l'air d'un chat-tigre prêt à s'élancer sur sa proie. Au grand étonnement des spectateurs, il s'interposa entre les champions.

— Songez où vous êtes, messieurs, dit-il, songez que vous risquez la Bastille, ou pis encore peut-être !

— Monsieur, lui répliqua le prince de Conti, vous conviendrez au moins que *cet homme* m'a

manqué de respect, et que si je lui fais l'honneur de me mesurer avec lui, ce sera par pure condescendance.

—Vous avez donc bien envie d'un duel? murmura M. le duc à l'oreille de son beau-frère: que diriez-vous si on vous en proposait un que vous pourriez accepter sans rougir?

— Je dirais que c'est le plus beau jour de ma vie ; je dirais que je cherchais à me venger sur un misérable instrument, et que je suis trop heureux de pouvoir m'attaquer à la main qui l'a conduit. Vous me comprenez, monsieur, vous comprenez que je connais la chaîne formée de M. du Maine à vous par le grand prieur ; vous comprenez que je n'ignore pas où est cette lettre, quel est le lâche qui vous en a prévenu, et vous comprenez encore que je ne me suis pas emporté ce soir pour autre chose.

— A demain donc, monsieur, nous pourrons nous rendre chacun de notre côté derrière les murs du parc, accompagnés d'un de nos domestiques, cela suffira. Nous verrons qui de nous deux aura le bon droit et l'aide de Dieu.

Ils se serrèrent la main en silence et se séparèrent. Cependant cette affaire fit du bruit. On arrêta sur l'heure M. de Vendôme et on le conduisit à la Bastille. Les princes du sang, M. le duc comme les autres, se montrèrent irrités de son insolence. Le roi exigea des excuses adressées par lui à M. le prince de Conti, et malgré sa résistance, il dut se soumettre à cette humiliation.

M. le prince de Conti venait de rentrer chez lui et faisait ses préparatifs pour le combat du lendemain, lorsqu'une des femmes de madame la princesse de Conti vint tout éplorée le prévenir que son fils aîné, M. le comte de la Roche-sur-Yon, âgé de quatre ans, était à l'agonie. Des convulsions horribles l'avaient pris, et Fagon venait de déclarer qu'il n'y avait plus d'espérance de lui conserver la vie. M. le prince de Conti aimait beaucoup son enfant, il s'empressa de se rendre auprès du lit du malade, et oublia dans sa douleur et sa haine et ses amours.

Il trouva le jeune prince dans un état qui annonçait la fin bien prochaine de sa courte maladie.

Sa malheureuse mère pleurait auprès de lui; lorsqu'elle vit entrer son mari, elle leva vers lui un regard de reconnaissance, pour le remercier d'avoir compris son désespoir et de venir le partager. L'enfant ne reconnaissait plus personne. Sa respiration embarrassée, les mouvements nerveux qui agitaient ses petits membres, avaient quelque chose d'effrayant.

— Mon Dieu! mon Dieu! sauvez mon fils! s'écria le prince.

Et il se mit à genoux près du berceau. Sans doute une pensée soudaine se présenta à son imagination, car il rougit extrêmement, et se levant tout à coup, il ordonna qu'on le laissât seul avec la princesse.

—Madame, lui dit-il, le coup qui nous menace est sans doute une punition du ciel, que j'ai tant offensé. Pour me rappeler à lui, il me frappe dans ce que j'ai de plus cher. Près de ce lit de mort, je vous demande de me pardonner tous les chagrins que je vous ai causés, et je vous promets sur mon honneur qu'ils ne se renouvelleront plus. Quel que soit le résultat de ce sacrifice, je l'offre

à Dieu, pour qu'il vous rende à vous, si pure et si innocente, ce cher petit être qui vous appartient. Me pardonnez-vous?

—Oh! monsieur, s'écria la princesse, je vous remercie, vous êtes bon. Ne me parlez point de pardon; ce que vous faites là efface toutes vos fautes, si vous en avez commises, ce que j'ai toujours voulu ignorer. Dieu entendra votre voix, sans doute, et il nous conservera notre fils. Prions ensemble, mon ami; vous êtes venu pleurer avec moi, et votre présence m'apportera la joie, j'en suis certaine.

Ils se prosternèrent tous les deux auprès du berceau, et ils prièrent. Un ange est chargé sans doute de ces prières maternelles si ferventes: il les porte à Dieu, mais Dieu ne les accueille pas toujours; il sait où il frappe, et sa miséricorde ne retient pas sa justice.

Le comte de la Roche-sur-Yon mourut.

Madame la princesse de Conti se jeta dans les bras de son mari, qui la serra fortement sur sa poitrine. Au milieu de ses erreurs il avait conservé une grande estime et une grande affection

pour sa vertueuse compagne. En cet instant suprême, au milieu de ce déchirement horrible qu'on ne peut concevoir que lorsqu'on l'a éprouvé, il lui revint à la pensée qu'après avoir empoisonné la vie de cette femme, après avoir appelé sur cette tête si chaste la vengeance du ciel, peut-être il allait encore le lendemain lui enlever ou son mari ou son frère. Son cœur se brisa, car il sentit qu'il lui fallait renoncer à sa haine comme à son amour, qu'il fallait se résoudre à ne plus garder dans l'âme qu'un seul sentiment, qu'un seul désir : celui du bonheur de cette femme. Il baissa la tête et se résigna.

— Mon amie, dit-il, ici je dois tout vous dire. J'ai pris rendez-vous ce soir avec M. le duc pour nous battre demain, par suite d'une querelle de jeu. J'abjure cette folie ; je vais lui écrire pour lui faire mes excuses et lui annoncer notre malheur. Croyez-moi, cette action peut en expier de bien coupables, car il est plus difficile de renoncer aux mauvaises passions qu'aux autres. Soyez tranquille ; rien ne troublera plus notre union. Le malheur est la plus grande leçon que le ciel nous envoie.

Le prince tint parole. Depuis lors, il ne revit jamais madame la duchesse que pour les devoirs de cour et de famille. Mais ils furent longtemps l'un et l'autre à ne pouvoir se rencontrer ainsi sans une grande émotion. Chaque fois qu'ils s'apercevaient, leurs regards se fixaient sur les anneaux de deuil qu'ils avaient juré de ne quitter qu'à la mort. Ce regard disait bien des choses; il leur révélait les souffrances de leur âme, il leur parlait de ce passé si plein de souvenirs, de cet avenir consacré aux regrets. La douce princesse de Conti, dont l'inquiète sollicitude suivait partout le mari auquel elle était si tendrement attachée, ne pouvait même s'empêcher de les plaindre.

Dix ans se passèrent ainsi. La position du prince demeura la même. Le roi lui conserva toujours sa froideur accoutumée. Il n'obtint de lui aucunes grâces, et cessa de les espérer. Enfin, en 1709, il fut nommé au commandement de l'armée de Lombardie. On s'occupait de ses équipages, il allait partir, lorsqu'une fièvre purpurine l'enleva en quatre jours. La veille de sa mort, il demanda à madame la princesse de Conti s'il avait bien

tenu ses promesses et si elle était contente de lui. La princesse fondit en larmes.

— Eh bien! ajouta-t-il, je viens implorer de vous une dernière preuve d'amitié, et j'espère qu'il ne vous sera pas trop pénible de me l'accorder. Voici une lettre et un anneau, remettez-les vous-même à la personne que vous savez. En passant par vos mains, ce souvenir s'épurera encore; et Dieu m'excusera de n'avoir pu mourir sans penser à elle.

Voici ce que contenait la lettre :

« Vous étiez morte pour moi, je l'étais pour
« vous; je vais vous attendre au ciel. Au lieu
« d'un anneau, vous en porterez deux, et le
« regard qui pendant si longtemps a consolé nos
« âmes déchirées en ce monde de misère, je vous
« l'adresserai dans le sein de Dieu. Priez pour
« moi et ne m'oubliez pas. Que toutes les béné-
« dictions d'un mourant soient sur votre tête!

FIN.

## TABLE DES MATIÈRES.

—



FIN DE LA TABLE.



LA

# CHAINE D'OR

PAR

**La Comtesse Dash.**

# PUBLICATIONS

## DE LA SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

---

DASH (la comtesse). Madame de la Sablière. 1 v. in-18.
— Le jeu de la reine. 2 vol. in-18.
— Madame Louise de France. 1 vol. in-18.
— L'écran. 1 vol. in-18.
ARLINCOURT (le vicomte d'). Les trois châteaux. 2 v. in-18.
MÉRIMÉE. Colomba. 1 vol. in-18.
MUSSET (Paul de). Lauzun. 2 vol. in-18.
—Femmes de la régence.—La duchesse de Berry. 1 v. in-18.
Idem. Claudine de Tencin. 1 v. in-18.
SOULIÉ (Frédéric). Eulalie Pontois. 1 vol. in-18.
— Confession générale. 4 vol. in-18.
ARNOULD (Aug.). La Mère-Folle, histoire tragique de 1625. 1 vol. in-18.
DIDIER (Ch.). Thécla. 2 vol. in-18.
ARNAUD (H.) [Mad. Ch. Reybaud]. Mézélie. 2 vol. in-18.
— Marie d'Enambuc. 1 vol. in-18.
— Thérésa. 1 vol. in-18.
SOUVESTRE (Ém.). Pierre Landais. 1 vol. in-18.
RAYMOND (Michel). Henriette. 2 vol. in-18.
SUE (Eug.). Le marquis de Létorière, ou l'art de plaire. 1 vol. in-18.
— Aventures d'Hercule Hardi, ou la Guyane en 1772. 1 vol. in-18.
— Les fanatiques de Cévennes. 3 vol. in-18.
ABRANTÈS (la duchesse d'). Louise. 2 vol. in-18.
— Étienne Saulnier. 2 vol. in-18.
SAND (George). Cosima, drame en 5 actes. 1 vol. in-18.
— Les Mississipiens, proverbe en 3 actes. 1 vol. in-18.
ANNA MARIE. Angélique. 1 vol. in-18.
GOZLAN (Léon). Une nuit blanche. 1 vol. in-18.
FREMY (Arnould). Les femmes proscrites. 1 vol. in-18.






LIBRARY OF CONGRESS
0 027 249 914 7